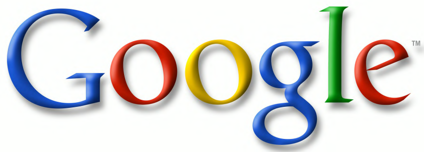



Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



LES ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR

DE HAUTEROCHE.

TOME SECOND.

LES ŒUVRES
DE
THEATRE
DE MONSIEUR
DE HAUTEROCHE.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez Pierre-Jacques Ribou, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image Saint Loüis.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenuës dans le second Tome.



CRISPIN

MUSICIEN,

COMEDIE.



PRÉFACE.

SI l'on doit juger d'une Comedie par ſa réuſſite, j'ai lieu de croire que celle-ci n'eſt pas des plus méchantes. Quarante Repréſentations de ſuite dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année, me perſuadent aiſément qu'elle n'eſt pas ſans mérite ; & à parler de bonne foi, je penſe qu'un autre en ma place auroit peine à ne pas ſe laiſſer aller à cette perſuaſion. Le Public, qui décide ordinairement de ces ſortes d'Ouvrages, a paru fort content de celui-ci ; mais parmi tant de beau Monde qui l'eſt venu voir en foule, il s'eſt rencontré de ces Critiques à outrance, qui ne lui ont pas été ſi favorables. Ils ont, ſuivant leur chagrin naturel, condamné pluſieurs endroits de cette Comedie ; mais le ſuccès qu'elle a eu, m'a vengé

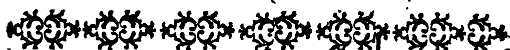
nement de la malignité de leur humeur critiquante. J'ai le plaisir de voir malgré eux, que sans cabale & sans aucune brigue, cette Piece s'est d'elle-même attirée l'estime de tout Paris, & que je n'en suis obligé qu'à l'équité du Public & au soin de mes Camarades. Ces Messieurs les Critiques ont crû donner une grande atteinte à cette Comedie, en faisant remarquer qu'il y a peu de Sujet ; mais je ne vois pas que ce soit un grand défaut, ni que cette remarque me soit désavantageuse. Je sçai comme eux qu'on y trouvera une duplicité d'action ; mais je scai bien aussi que l'action épisodique est moindre que la principale, que cette duplicité n'est pas sans liaison ; & qu'il est aisé de connoître que c'est par les Personnages épisodiques qu'ils m'ont fait la grace de passer legerement sur la conduite ; mais qu'ils ont blâmé fortement quelques Personnages qui, selon leur censure, pouvoient être retranchés sans rien alterer du

Sujet. J'avouë qu'il y en a quelques-uns que possible j'aurois pû retrancher ; mais j'ose dire qu'ils ont produit un trop bon effet dans la Piece, pour croire que je me repente jamais de les y avoir laissés ; outre, qu'à considerer la chose avec un peu de réflexion, on verra que ces Personnages ne sont pas si détachés que ces Messieurs ont voulu se l'imaginer. Le Musicien attendu par les Filles de Dorame, inspire la pensée à Toinon de faire Crispin Maître de Musique, pour se tirer de l'embarras où ils sont ; & cette adresse dont elle se sert en cette rencontre, donne lieu à des incidens fort agréables, qui aident beaucoup au dénoüement. Le Breton, qui vient au quatriéme Acte pour faire un message à Phelonte de la part de Melante son Maître, ne rompt point le fil de l'action ; il étoit de la prudence de Melante en cette occasion d'envoyer avertir Phelonte de sa venuë, afin de ne pas exposer la personne qu'il

aime, à la vûë des gens que le hazard pouvoit faire rencontrer au logis de Phelonte. Pour prévenir cet inconvenient, Melante y envoye son Valet, & n'en ayant point de réponse, il y vient lui-même : ainsi on peut conclure que la Scene du Breton n'est pas tout-à-fait inutile, & que son Personnage est en quelque façon attaché à la Piece. A la verité, Melante y pouvoit venir d'abord ; mais en de pareilles occurrences un Amant n'abandonne guére sa Maîtresse, particulierement lorsqu'il a un Valet sur lequel il peut se reposer. Sans m'arrêter à répondre à toutes les chicanes des Critiques, je dirai en passant que nous avons quantité d'exemples de ces Personnages que ces Messieurs trouvent étrangers au Sujet, qui souvent ont fait naître au Théatre des plaisanteries fort spirituelles. Plaute & Terence n'ont point fait de difficulté de s'en servir ; & l'illustre Moliere ayant suivi leurs traces, ne s'en est

pas mal trouvé. Ce n'eſt pas que je veüille dire par là que ces exemples ſoient toujours bons à ſuivre ; au contraire, je tiens que l'Art eſt un chemin bien plus certain, & que ſes préceptes conduiſent plus ſurement à la perfection, que ne font ces ſortes de libertés, quoiqu'elles ayent été fort heureuſes. Il eſt conſtant qu'on ne peut jamais déplaire avec l'Art, & qu'il eſt dangereux de s'écarter de ſes regles ; mais je crois qu'on n'eſt pas tout-à-fait condamnable, quand en le faiſant on réuſſit, & qu'on trouve le moyen de plaire, qui eſt le but de ce grand Art.





ACTEURS.

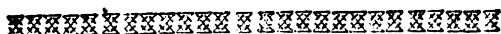
PHELONTE.
MELANTE.
DORAME.
DAPHNIS, } Filles de Dorame.
LISE,
TOINON, Servante de Dorame.
FANCHON, Servante de Phelonte.
BONIFACE, } Précepteurs.
ANASTASE,
CRISPIN, Valet de Phelonte.
LE BRETON, Valet de Melante.
LA RONCE, Laquais de Phelonte.
UN MAISTRE DE MUSIQUE.

La Scene est à Paris dans la Maison de Phelonte, & dans celle de Dorame.

Le premier Acte se passe dans l'Antichambre de Phelonte, où d'abord il doit y avoir un Clavessin sur le côté du devant du Théatre; & dans le fond, des siéges aux deux côtés. Sur les uns, il faut y avoir un gros Manteau de campagne; sur les autres, un Chapeau sans plumes, les plumes sur un siége près celui du Chapeau.



CRISPIN MUSICIEN, COMEDIE.

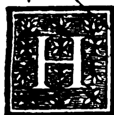


ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA RONCE à ses Camarades.

Ses Camarades sont six Violons habillés en Laquais comme lui.



HE', Messieurs, un moment ! concertons entre nous.
De notre peu de soin, Monsieur est en courroux ;
Nous avons, sans mentir, beaucoup de nonchalance.

Ils joüent l'Ouverture ; & quand la Ronde a dit ce dernier Vers, ils s'en vont.

Allons. Cela va bien ; mais plus de negligence.

SCENE II.

CRISPIN *entre de l'autre côté, & après avoir un peu rêvé.*

AH Crispin ! ah Crispin ! Quel destin rigoureux
T'a laissé voir Toinon, pour en être amoureux ?
Que d'angoise en aimant ! Ah Ciel, ah destinée !
Il faut souffrir, amour, cruel sort, hymenée...
Je ne sçai où j'en suis, & ma raison se perd ;
J'ai l'esprit bouché, moi, qui l'eus toujours ouvert.
Cette vivacité que j'avois d'ordinaire
A sortir promptement d'une mauvaise affaire,
Et qui de tout Paris me faisoit admirer,
M'abandonne ! Amour, ah ! laisse-moi respirer.
Hé ! tous doux, dans mon cœur ne descend pas si vite.
Quoi ! ne peux-tu ailleurs chercher un autre gîte ?
Peste des importuns

SCENE III.

LA RONCE, *avec les six autres Laquais, tenant chacun un Violon*, CRISPIN.

LA RONCE.

Est-il jour là-dedans?

CRISPIN, *répondant chagrinement.*

Oui.

LA RONCE.

Personne aujourd'hui ne mange-t'il ceans?

CRISPIN.

Je ne sçai.

LA RONCE.

Joüerons-nous?

CRISPIN.

Hé qui vous en empêche?

LA RONCE.

Voüais! Crispin, du matin à l'humeur bien revêche?

CRISPIN.

Je l'ai comme il me plaît.

LA RONCE.

Monsieur est-il au lit ?

CRISPIN.

Non, il est habillé.

LA RONCE.

Bon : Que fait-il ?

CRISPIN.

Il lit.

LA RONCE.

Nous pouvons donc joüer ?

CRISPIN.

Le diable vous emporte ;
Joüez, ne joüez pas, tout cela ne m'importe.
Mais tréve aux questions : Si tu m'en fais jamais....

LA RONCE.

Hé-bien ?



SCENE IV.

PHELONTE, CRISPIN; les six LAQUAIS.

PHELONTE, *ouvrant la porte de sa Chambre.*

QUel bruit entends-je ?

CRISPIN.

Hé ce sont vos Laquais.

PHELONTE.

Qu'on se taise.

LA RONCE.

Monsieur, c'est lui qui nous querelle.

CRISPIN.

Je....

PHELONTE.

Paix.

LA RONCE.

Nous sommes prêts à cette Ritournelle,
Que vous....

PHELONTE, *rentrant.*

J'entends: Allez, ce sera pour tantôt.

SCENE V.

CRISPIN, LA RONCE, les six LAQUAIS.

LA RONCE, *en raillant, après que ses Camarades ont fait une revérence à Crispin.*

JE suis fâché....

CRISPIN.

Faquin!

LA RONCE.

C'est votre honneur.

CRISPIN.

Maraut,

Si....

LA RONCE.

Maraut! Autrefois nous étions camarades:
D'où vient donc cet orgueil & ces foles boutades?

CRISPIN.

Point de comparaison, vois-tu: car...

LA RONCE.

En effet,
Au nom d'homme de chambre on doit un grand respect.

CRISPIN *menaçant.*

Fat...

LA RONCE *luy faisant la réverence.*

C'est votre honneur.

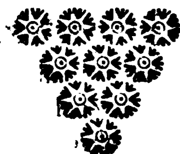
CRISPIN.

Sors, & toute ta clique.

SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

ON est dans ce logis accablé de Musique;
Je n'y puis en repos réver à mon amour;
Je n'entend qu'*E mi la*, qu'*F ut fa*, tout le jour,
Que *B mol*, *fugué*, *tierce*... Ah! voicy la parleuse.



SCENE VII.

FANCHON, CRISPIN *qui salue seulement Fanchon d'un signe de tête.*

FANCHON.

BOn-jour, Crispin. Toujours dans ton humeur grondeuse ?

CRISPIN *à part.*

Ah! que je hais les gens, qui sur les moindres cas
Commencent de parler, pour ne déparler pas.

FANCHON.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Rien.

FANCHON.

Sçais-tu si Monsieur me demande
S'il n'a point à traiter quelque Gaupe friande ?
Qui viendra, sans raison, censurer chaque mets,
Et faire ici crier Servantes & Valets ?
Je hais cela tout-franc, Crispin; & sur mon ame
J'aime mieux voir ici quatre hommes, qu'une femme,

Je

Je sçai que tu diras : Monsieur le veut ainsi.
Ta raison est fort bonne, & je l'approuve aussi :
Le servant, tu ne dois aspirer qu'à lui plaire.

CRISPIN.

Hé, ne le sers-tu pas, toi ?

FANCHON.

C'est une autre affaire,
Ce que je fais pour lui, c'est par affection.

CRISPIN.

Je ne m'oppose point à la distinction ;
Entre vous le débat.

FANCHON.

Laisse-là la sottise,
Auprès de moi tu sçais qu'elle n'est pas de mise.
Toutes mes actions ont dû t'en informer,
J'aime fort notre Maître, & j'ai lieu de l'aimer ;
Il ne me traite pas sur le pied de servante.
Mais di, quelle autre aussi gouvernera mieux
sa Tante ?
Cette Dame mal saine, au lit depuis deux ans,
M'oblige, quoiqu'on die, à demeurer ceans ;
D'ailleurs, la Dame morte, il en vient quelque
chose.

CRISPIN.

Je n'y demande rien ; qu'on se taise, ou qu'on
cause....

FANCHON.

Pour un garçon d'esprit, c'est répondre fort mal.

CRISPIN.

Hé qu'ai-je affaire aussi....

FANCHON.

Que tu deviens brutal!

CRISPIN.

Je deviens.... Laisse-moi.

FANCHON.

Brutaliser encore!
Sçais-tu que depuis peu ton bon sens s'évapore?

CRISPIN.

Qu'il s'évapore, ou non, que t'importe cela?
Va-t'en étudier ton *Re mi fa sol la*,
Ou bien voir si la Tante....

FANCHON.

Hom.... Ta mélancolie
A des égaremens qui vont à la folie;
Prend garde à toi, Crispin.

CRISPIN.

Ah parle tout ton soû:
Si je te dis plus rien, qu'on me rompe le coû.

FANCHON *mettant le bout du doigt à son front.*

Hom...

CRISPIN *faisant la même chose par dépit.*

Hom...



SCENE VIII.

PHELONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHELONTE *entrant.*

Bon-jour, Fanchon.

FANCHON, *après avoir fait une réverence.*

Hier, Monsieur vôtre Frere
Vint avec son Pedant ici.

PHELONTE.

Qu'y vint-il faire ?

FANCHON.

Hé, pour tâcher, Monsieur, à refaire sa paix.

PHELONTE.

Fanchon, en sa faveur, ne me parle jamais ;
C'est un petit mutin par trop incorrigible,
Et ma facilité lui deviendroit nuisible :
Qu'il demeure au College avec son Précepteur,
Et me laisse en repos ; autrement...

FANCHON.

Hé, Monsieur,
Songez...

PHELONTE.

C'eſt un eſprit qu'il eſt bon de réduire.
Et ſur ce qu'il me doit je veux un peu l'inſtruire,
Il n'en ſera que mieux. Mais vien ça, di, Fanchon,
Sçais-tu ce Menüet ?

FANCHON.

Oui, Monſieur.

PHELONTE.

Tout-de-bon ?

FANCHON.

Oui.

PHELONTE.

Mais bien ?

FANCHON.

Je le crois. Vous plaît-il de l'entendre ?

PHELONTE.

Ah ! tu l'offres trop bien, pour vouloir m'en défendre.
Ça, voyons.

Il s'en va à ſon Claveſſin.

FANCHON.

Seulement donnez-moi votre ton ;
Puis. . .

PHELONTE, *après avoir préludé.*

Le voilà.

Fanchon prélude, La, la, la, la, &c.

PHELONTE.

Fort-bien.

FANCHON.

Vous raillez ?

PHELONTE.

Point.

FANCHON.

Si.

PHELONTE.

Non : Allons, chante.

FANCHON chante.

On passe en douceur la vie,
Quand on aime le bon Vin ;
Mais quand on cherit Silvie,
On a souvent du chagrin.
On passe en douceur la vie,
Quand on aime le bon Vin.

PHELONTE.

Fort-bien.

FANCHON poursuit.

Un Buveur en homme habile,
Conserve sa liberté ;
Car l'Amant le plus tranquile
Est toujours inquiété.
Un Buveur, en homme habile,
Conserve la liberté.

PHELONTE.

Tu deviendras ſçavante,
Si.... Qu'eſt-ce ?

SCENE IX.

LA RONCE, PHELONTE, FANCHON, CRISPIN.

LA RONCE.

C'Eſt, Monſieur, Madame votre Tante,
Qui demande Fanchon ?

PHELONTE.

Je n'oſe t'arrêter.

FANCHON.

Eſtes-vous content ?

PHELONTE.

Fort.

FANCHON.

Vous voulez me flatter.

PHELONTE.

Point du tout. J'ai, croi-moi, grand plaiſir à t'entendre.

FANCHON.

C'eſt beaucoup pour moi.

PHELONTE.

Va, ne te fai point attendre.

Elle s'en va.

La Ronce, fai venir la Fluste & Jolicœur.

LA RONCE.

Faut-il qu'il ait sa Basse ?

PHELONTE.

Oui. Revien.

LA RONCE.

Bien, Monsieur.

Phelonte touche le Claveßin.

SCENE X.

LA FLUSTE, JOLICOEUR, PHELONTE, LA RONCE, CRISPIN.

PHELONTE, *après avoir touché quelques accords.*

Allons, cette Chaconne en ce *sol ut.*

Ils joüent tous ensemble la Chaconne, & ensuite il dit :

Qu'on range

Ce Claveßin. Sortez.

CRISPIN *à part, rêvant.*

Amour, quel ſort étrange!

SCENE XI.

PHELONTE, CRISPIN.

PHELONTE *ſur ſon ſiége à Criſpin, après qu'on a rangé le Claveſſin dans le fond du Théatre.*

LA, prendras-tu le ſoin d'ajuſter mon chapeau?

CRISPIN *lui préſentant ſon manteau.*

Le voilà.

PHELONTE.

Pourquoi-donc m'apporter mon manteau?

CRISPIN.

Vous me le demandez.

PHELONTE.

Moi, je te le demande?

CRISPIN *le reportant.*

Oui.

PHELONTE.

Peut-on ſoutenir impoſture plus grande?

Quoi?

Quoi ? tu continueras à me faire enrager ?
Aujourd'hui, d'avec moi, songe à déménager.
Autrement, mille coups feront ta récompense.

CRISPIN.

Hé, Monsieur !

PHELONTE.

Quoi, Monsieur ?

CRISPIN.

Un peu de patience.

PHELONTE.

Un peu de patience ! Hé, Monsieur le coquin,
Depuis un mois & plus, qu'il faut, soir & matin,
Qu'à tes égaremens ma bonté fasse grace,
Qu'un autre à me servir à tous coups prend ta place,
Que tu pers le bon sens sans espoir de retour,
Que je vois ta folie augmenter chaque jour,
Que d'instant en instant la raison t'abandonne,
Que tu fais à rebours tout ce que je t'ordonne:
Un peu de patience ? Ah, ç'en est trop souffrir,
Que l'on sorte au plutôt, & sans plus discourir,
Sinon, . . .

CRISPIN.

Monsieur, de grace.. . . .

PHELONTE.

Hé bien ! que veux-tu dire ?

CRISPIN.

C'est que je sens un mal. . . qui tous les jours empire.

Si vous sçaviez... Ah, ah!

PHELONTE.

Si je prends un bâton,
Je pourray t'obliger à prendre un autre ton:
Crain de pousser à bout ma patience extrême.
Qu'as-tu donc? parle, ou bien...

CRISPIN.

Hé, Monsieur! c'est que j'aime;
L'amour depuis un mois me fait devenir fou.
Nuit & jour je soupire, & dors moins qu'un hibou;
Enfin j'en sens, Monsieur, une peine cruelle.

PHELONTE.

L'amour, me dites-vous, vous trouble la cervelle?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, cet amour a sur moi tout pouvoir,
Et c'est lui qui me fait oublier mon devoir.

PHELONTE.

Ah puisque cet amour est si peu raisonnable;
Je veux, pour le punir te frotter comme un diable,
A grands coups redoublés le chasser de chez toi.

CRISPIN.

Hé, monsieur! de ce mal faut-il se prendre à moi?

PHELONTE.

A qui donc, traitre, à qui veux-tu que je m'en prenne?

Di?

CRISPIN.

A ce chien d'Amour, qui sans cesse m'entraîne
Vers l'objet dont mon cœur est embrasé.

PHELONTE.

Maraut,
Aimer, toi?

CRISPIN.

Mon bon sens, Monsieur, a fait le saut.

PHELONTE.

Hé porquoi donc, d'aimeras-tu l'extravagance?

CRISPIN *recite ce couplet à peu près comme à bâton rompu.*

Hé! l'on aime souvent lorsque moins on y pense;
L'Amour, ce petit Dieux, se glisse dans le cœur,
Et sans nous consulter, il s'en rend le vainqueur.
Quand par un doux regard un bel œil nous enflâme,
Nous sentons tout à coup je ne sçai quoi dans l'ame;
Sans dessein toutefois on se laisse enflâmer,
On aime en ce moment, sans que l'on veuille aimer;
Cet Amour, qui toujours vient nous surprendre en traître...
Dans le cœur qu'il surprend, se fait cherir en maître;
La raison, de l'aider, se fait comme une Loi;

Ce cœur avec plaisir succombe malgré soi,
Et cette passion d'une ame grande & haute....
Enfin, vous voyez bien que ce n'est pas ma faute.

PHELONTE.

Où diable a-t-il donc pris tout ce langage-là?

CRISPIN.

Les Amans parlent-ils autrement que cela?

PHELONTE.

Il a pris ces grands mots dans quelque Comedie.

CRISPIN.

Il est vrai, j'en ai lû plus de cent en ma vie;
Mais l'Amour, de lui-même, est un grand Précepteur
Il sçait faire parler un fat en Orateur;
Le plus grossier par lui manque peu d'éloquence.

PHELONTE.

Et par lui le plus sage est plein d'extravagance;
Par lui je vois cent fous que j'ai peine à souffrir.
Sans plus me raisonner, qu'on pense à s'en guérir,
Ou les coups de bâton t'iront rendre visite.

CRISPIN.

Hé! Monsieur, d'un tel soin de grand cœur je les quitte,
Leur visite est mal propre aux gens qui sont Amans.
Morbleu, si de l'amour vous sentiez les tourmens,

Pour l'objet inconnu de vos galanteries,
A qui vous en contez les soirs aux Tuilleries,
Vous verriez...

PHELONTE.

Que verrois-je?

CRISPIN.

Hé vous verriez, Monsieur,
Quel lutin est l'Amour, quand il est dans un cœur.

PHELONTE.

Je me ris des effets de sa lutinerie.

CRISPIN.

Tout franc, ne tournez point la chose en raillerie:
Après que contre lui l'on a bien regimbé,
Souvent on est contraint de venir à jubé;
Et si je m'y connois, cette Dame masquée,
Qui sur vos doux propos ne s'est point expliquée,
Peut enfin...

PHELONTE.

De mon cœur je viens toujours à bout.

CRISPIN.

Mais il ne faut qu'un jour, Monsieur, pour payer tous.

PHELONTE.

Je crains peu...

CRISPIN.

Cependant vous la courrez: Peut-être

Vous y verrai-je pris, car l'Amour est bien traitre;
La Dame a de l'esprit, & pourra vous toucher.

PHELONTE.

Mais toujours sous un masque elle aime à se cacher;
Par-là je la crois laide.

CRISPIN.

Et si, comme il peut être,
Quand sans masque à vos yeux elle voudra paroître,
Vous lui trouviez autant de beauté que d'esprit,
Hem? Vous ne dites mot. Sa Suivante m'a dit
Qu'elle est belle, archi-belle.

PHELONTE.

Et tu vois la Suivante,
Quand tu lui parles?

CRISPIN.

Oui, tous les soirs c'est ma rente:
Tandis que sa Maîtresse, & vous, parlez tout bas,
Elle leve sa coëffe, & ne se cache pas.

PHELONTE.

Ne la connois-tu point?

CRISPIN.

Non. En vain je la presse
De m'apprendre son nom, & quelle est sa Maîtresse;

Vous êtes si connu pour un coquet errant,
Qu'offert de tous côtés, personne ne vous prend.
Mais pour moi je suis pris, je sens qu'Amour m'oppresse.

PHELONTE.

Est-ce que tu prétends extravaguer sans cesse?

CRISPIN.

Monsieur, l'Amour peut-il...

PHELONTE.

Ecoute, si jamais
Tu me viens étourdir de ton amour...

CRISPIN.

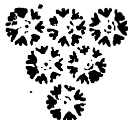
La paix,
Monsieur, quoique l'amour...

PHELONTE *en colere.*

Encore?

CRISPIN.

Je vais me taire.
C'est fait.



SCENE XII.

MELANTE, PHELONTE, CRISPIN.

MELANTE *entrant.*

QU'a donc Phelonte à se mettre en colere?

PHELONTE.

Ah! Mélante, c'est toi.

MELANTE.

Tu querelles Crispin?

PHELONTE.

Et comment ne le pas quereller? Le faquin
S'est mis l'amour en tête; & depuis ce caprice,
Il fait tout de travers, pas le moindre service,
Toujours grondant; enfin ce fou, depuis un mois,
Lasse ma patience, & la met aux abois
Si je ris, de chagrin ce maraut fait le grave;
Qu'on l'envoye au grenier, il descend à la câve,
On diroit qu'il se plaît à me faire enrager.
Si je demande à boire, il m'apporte à manger;
Il rêve incessamment; & quoique l'on lui die,

Il semble être toujours dans une létargie ;
Enfin, si je lui parle, il ne m'écoute pas ;
Et le diable est en haut, quand on le croit en bas.

MELANTE.

Toujours de ce Valet tu vantois le service ?

PHELONTE.

Alors qu'il faisoit bien, je lui rendois justice ;
Mais depuis que l'amour lui renverse l'esprit,
Il sert mal, & souvent il ne sçait ce qu'il dit.

MELANTE.

Je le plains, si l'amour à ce point le possede.

PHELONTE.

D'un mal si chagrinant, je sçai bien le remede ;
Le bâton...

CRISPIN.

Le bâton, Monsieur ? quelle pitié !
Pour avoir le cœur tendre & de bonne amitié,
On veut que sur mon dos la bastonade jouë.

MELANTE.

Tu le blâmes d'aimer ; mais pour moi je l'en louë :
Comme je suis Amant, je prends ses interêts.

PHELONTE *riant.*

Amant !

MELANTE.

Tu me vois fou, toi qui n'aime jamais.

PHELONTE.

Moi, j'aime comme il faut.

MELANTE.

Quel amour !

PHELONTE.

Très-commode.

MELANTE.

Aimer en mille endroits...

PHELONTE.

C'eſt la bonne méthode ;
Par elle je me fais un plaiſir aſſez doux.

MELANTE.

Le véritable amour ne dépend point de nous.

PHELONTE.

Belle excuſe aux Amans !

MELANTE.

Laiſſons cette matiere,
Et me di, ſi je puis te faire une priere ;
Ma flamme en ton ſecours met ſon plus doux eſpoir.

PHELONTE.

Parle, je t'offre tout, & tu n'as qu'à vouloir.

MELANTE.

Je te l'ai déja dit, approuve, ou blâme, j'aime ;
Et la Beauté pour qui mon amour eſt extrême,
Vit ſous les lois d'un Pere opulent, plein d'honneur :
Mais qui cherit un Fils avecque tant d'ardeur,

Que pour le rendre riche & le faire paroître,
Son but est d'enfermer ses Filles dans un Cloître.
Celle qui de mon cœur cause la passion ;
Se sent pour la Clôture entiere aversion :
Mais à dissimuler son adresse est extrême.
Son Pere a découvert cependant que je l'aime ;
Et c'est ce qui nous met tous deux dans l'embarras.

PHELONTE.

Quelle est cette Beauté?

MELANTE.

Tu ne la connois pas.

PHELONTE.

Pour toi, que puis-je donc ?

MELANTE.

Elle vient de m'écrire
Qu'elle a sur notre amour quelque chose à me dire,
Que je choisisse un lieu propre à cet entretien.
Mon logis est suspect..

PHELONTE.

Hé ! dispose du mien,
Il est à toi, pourvû qu'elle veuille s'y rendre ;
A toute heure, en tout temps, tu peux venir l'attendre :
Je t'en laisse le maître.

MELANTE.

Ah! c'est trop m'obliger,

L'entrevûë au plutôt m'importe à ménager ;
Et puisque tu consens que mon amour se serve.

PHELONTE.

Je n'ai rien qui ne soit à toi, c'est sans reserve.

MELANTE.

Je te devrois ici mille remercimens :
Mais tu pardonneras à mes empressemens.
Adieu je cours en hâte où leur cause m'appelle.

PHELONTE.

Donne ordre au rendez-vous, & compte sur mon zele.

MELANTE.

Si le mien peut jamais trouver lieu d'éclater.

PHELONTE.

Je pense qu'avec moi tu veux complimenter ?
L'amitié le défend, & s'en fait un outrage.



SCENE XIII.

PHELONTE, CRISPIN.

PHELONTE.

HE'bien! peut-on ſçavoir quel objet vous engage?
Parlez, Monſieur l'Amant. C'eſt ſans doute, Fanchon?

CRISPIN.

Quoi, la Fanchon d'ici?

PHELONTE.

Quelle donc? oui.

CRISPIN.

Non, non.

PHELONTE

Ne vaut-elle pas bien que pour elle on ſoupire?

CRISPIN.

Je ſuis ſon ſerviteur, Monſieur, c'eſt tout vous dire.

PHELONTE.

Elle ne te plaît pas?

CRISPIN.

Hé....

PHELONTE.

Tu lui fais affront,

Elle eſt aimable.

CRISPIN.

Oui ; mais j'ai ſoin de mon front.

PHELONTE.

Du côté de Fanchon, ton front n'a rien à craindre.

CRISPIN.

Vous ſçavez bien que ſi, Monſieur ; que ſert de feindre ?

PHELONTE.

Quoi ! tu refuſerois de te voir ſon époux ?

CRISPIN.

Oui.

PHELONTE.

D'où vient ?

CRISPIN.

Hé, Monſieur, qui le ſçait mieux que vous ?

PHELONTE.

Moi, je le ſçai ?

CRISPIN.

Vous.

PHELONTE.

Moi ?

CRISPIN.

Vous-même.

PHELONTE.

Mais, que ſçai-je ?

CRISPIN.

Vous avez ſur Fanchon un certain privilege...
Privilege fâcheux pour ſon futur époux.
Cela me déplairoit, je le dis entre nous.

PHELONTE.

Si j'eſtime Fanchon, c'eſt parce qu'elle chante.

CRISPIN.

Vous êtes content d'elle, elle eſt de vous contente ;
Et vos contentemens m'obligent à douter,
Si j'aurois à mon tour dequoi me contenter.

PHELONTE.

Et qui donc aimes-tu ? quelque ſotte figure ?

CRISPIN.

Rien moins, & je hazarde à la groſſe avanture.
Car la beauté.... Monſieur, avant qu'il en ſoit tems,
Ne me demandez rien.

PHELONTE.

Ah ma foi, je prétends,
Si je ſouffre de toi, qu'au moins....

CRISPIN.

Tournez la vuë.

PHELONTE.

Qu'eſt-ce ?

CRISPIN.

On vient de la part de la Dame inconnuë.

PHELONTE.

C'est donc là la Suivante ?

CRISPIN.

Elle-même.

PHELONTE.

Crispin,

Qu'en crois-tu ?

CRISPIN.

Je ne sçai.

PHELONTE.

Sçachons quelle est la fin.

SCENE XIV.

PHELONTE, CRISPIN, TOINON.

PHELONTE.

Qui t'amene ? & que veut ta charmante Maîtresse ?

TOINON *masquée.*

Vous me reconnoissez ?

PHELONTE.

Vraiment....

TOINON.

J'ai charge expresse

De

De ne donner qu'à vous le billet que voici ;
Et là-dessus bon-soir.

PHELONTE.

Quoi ! me quitter ainsi,
Sans avoir sa réponse ?

TOINON.

On n'en demande aucune.

PHELONTE.

Point de réponse ?

TOINON.

Non.

CRISPIN.

Ma Chere, sans rancune,
Mon Maître veut écrire, &....

TOINON.

Tout seroit perdu,
Si je portois réponse ; on me l'a defendu.
Lisez.

PHELONTE.

Auparavant souffrez que je vous voye.

TOINON.

Non, Monsieur, ce n'est pas pour cela qu'on m'envoye.

PHELONTE.

Ne me refusez point.

TOINON.

Et qui gagnerez-vous ?
Je vous suis inconnuë.

PHELONTE *voulant ôter son masque.*

Il m'importe.

TOINON.

Ah tout-doux !
Il ne faut point user de tant de violence.

PHELONTE.

Te cacher ainsi faite ?

TOINON.

Ah ! point de complaisance ;
Je sçai bien qu'il en est de plus sotte que moi,
Mais aussi....

PHELONTE.

Ta Maîtresse est-elle comme toi ?

TOINON.

Comme moi ? C'est un Ange, & rien n'approche d'elle,
Des traits doux, achevés, l'œil beau, la bouche belle....

PHELONTE.

Tout-de-bon ?

TOINON.

Tout-de-bon ; mais lisez promptement ;
Ou....

PHELONTE.

Je vais satisfaire à ton empressement.

PHELONTE *lit*

NE vous donnez plus la peine de me venir chercher ~~aux Tuilleries~~ à la promenade, car je vous assure que vous ne m'y trouverez pas davantage. C'est assez pour moi d'avoir pû mériter quinze jours durant de vos assiduités : ce m'est une gloire qui n'est pas petite, & je n'en attendois pas tant d'un homme dont le cœur a toujours été sans amour. Je veux bien vous dire que tout le monde blâme votre insensibilité pour notre sexe, & que cela fait dire des choses de vous qui ne sont pas à votre avantage. Vous devez pour votre gloire, faire réflexion sur ce que je vous écris, & profiter des avis sinceres que vous donne une personne qui sent pour vous une forte estime. Adieu pour toujours.

La résolution est assez surprenante :
Un Adieu pour toujours !

TOINON.

Elle est votre servante.

PHELONTE

Ne me plus voir ! En quoi lui puis-je avoir déplû ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? . . .

TOINON.

C'est autant de conclu,
Se fiera-t'on à vous, quand on sçait que vous êtes
Le protestant banal de toutes les Coquettes ?

Et que si par hazard un cœur se rend à vous,
Aussitôt le mépris....

PHELONTE.

D'accord; mais entre nous,
Je sens pour ta Maîtresse une sincere flâme.

TOINON.

Quoi? sans voir, à l'amour vous livreriez votre ame?

PHELONTE.

L'esprit est un grand charme; elle en a tant!

TOINON.

Assez
Pour refuser des vœux un peu trop dispercez.

PHELONTE.

M'estime-t'elle un peu?

TOINON.

Je n'en fais point de doute;
Je sçai que vous plaisez alorsqu'on vous écoute.

PHELONTE.

De grace, charge-toi d'un billet de ma part;
Mon cœur, par ce billet, s'expliquera sans fard.

TOINON.

J'ai l'ordre du contraire, il faut que j'obéisse.

PHELONTE.

Cet obstiné refus est rempli d'injustice.

TOINON.

Quel plaisir auriez-vous à me faire gronder?

CRISPIN.

Bon! est-ce de si près qu'il y faut regarder?

TOINON.

Chacun sçait ce qu'il sçait.

CRISPIN.

Est-on perdu pour lire...?

TOINON.

Mais....

CRISPIN.

Je l'arrêterai, Monsieur, allez écrire.

PHELONTE.

Deux mots. Dans un moment je te viens retrouver.

SCENE XV.

CRISPIN, TOINON.

CRISPIN.

Toinon, cela va bien, il ne faut qu'achever.

TOINON.

Va, laisse m'en le soin.

CRISPIN.

Il ne s'attendoit guére
Au brusque compliment que tu lui vient de faire;
Car il est de lui-même à tel point entêté....

SCENE XVI.

PHELONTE, CRISPIN, TOINON.

PHELONTE.

En donnant ce billet, assûre ta Maîtresse...

TOINON.

Moi, répondre de vous, qu'on voit changer sans
cesse?

PHELONTE.

Tu ne hazardes rien : agi, parle pour moi.

TOINON.

Je ferai de mon mieux.

PHELONTE.

Je n'espere qu'en toi.

Et son nom?

TOINON.

Là-dessus, je n'ose vous rien dire ;
Mais Crispin est adroit, & cela doit suffire :
Ma Maîtresse m'attend dans son appartement:
Qu'il me suive, & qu'il entre après moi brusquement.
Je ferai l'étonnée, & crierai d'importance ;

Cependant

Cependant il faudra qu'on prenne patience ;
Et quand, pour le chasser, on joüeroit du bâton,
Il aura vû la Dame, & sçaura la maison.
Le reste vous regarde.

CRISPIN.

Et par bon privilege,
J'aurai vers moi les coups, peste ?

PHELONTE.

Que te dirai-je,
Pour te faire assez voir....

TOINON.

Ne me dites plus rien,
On m'attend, & j'ai trop prolongé l'entretien;
J'en serai querellée. Adieu.

SCENE XVII.

PHELONTE, CRISPIN.

PHELONTE.

Crispin, va vîte,
Sui-là.

CRISPIN.

Si vous vouliez, Monsieur, m'en tenir quitte....

PHELONTE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Puiſque l'amour eſt fadaiſe pour vous,
A quoi bon ? ...

PHELONTE.

Sui, te dis-je, où. ...

CRISPIN.

Les Amans ſont fous ;
Vous ne voudriez pas. ...

PHELONTE.

Redoute ma colere.

Criſpin ſort.

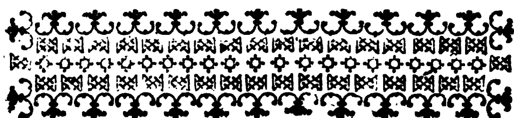
J'ai de l'inquiétude, & ne m'en puis défaire.
D'où me vient tout-à-coup un ſi prompt changement ?
Seroit-ce qu'en effet je deviendrois Amant ?
Le deſſein de me fuir, que l'on me fait paroître,
Redouble en moi l'ardeur de voir & de connoître.
Ne nous rebutons point, & laiſſant au deſtin
A régler l'aventure, attendons-en la fin.

Fin du premier Acte.

Phélonte ſe retirant, ſes ſix Laquais entrent par les deux côtés du Théatre, & s'y étant ran-

gés de face sur une même ligne, joüent un air pour discerner l'Acte. Ensuite on pousse deux chassis qui les couvrent : ces chassis, qu'on nomme Ferme, *doivent représenter la Salle de Dorame, de même que le reste du Théatre, dans laquelle se passe tout le second Acte. Il faut qu'à cette* Ferme *il y ait deux Portes qui marquent deux Cabinets.*





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORAME, LISE, TOINON.

DORAME.



Vous allez au Couvent pour voir votre Cousine ?

LISE.

Oui, mon Pere.

DORAME.

Fort-bien.

LISE.

Si cela vous chagrine ;
Je n'irai pas,

DORAME.

Non, non, allez, c'est fort bien fait,
Et cette volonté répond à mon souhait,

De combien d'embarras le Cloître nous délivre !
Lise, votre Cousine est un modele à suivre.

LISE.

Il est vrai ; mais il faut pour la Religion,
Ressentir dans le cœur de la vocation.
Je n'en sens point encore.

DORAME.

Que le Ciel te l'envoye !
Te voir dans un Couvent feroit toute ma joye :
Si ta Sœur & Toinon en vouloient faire autant,
Je vivrois satisfait, & je mourrois content.

TOINON.

A suivre cet avis, je ne suis pas fort prête ;
Vous n'avez plus, Monsieur, que le Couvent en tête,
Vous voulez tout cloîtrer ; & qui vous en croiroit,
Avant qu'il fût dix ans, le monde périroit.
Hé-bien, mettez-vous y, s'il vous en prend envie,
Et laissez à chacun mener son train de vie.
Pour moi, j'aime le monde, & sans tant discourir,
Je ne suis pas d'humeur à le laisser perir.
D'avoir un bon mari, j'ai tentation grande ;
Et, tout-franc, du Couvent je ne suis point friande.

DORAME.

C'eſt parler ſans façon.

TOINON.

Vous nous en contez bien !
Parce que maintenant vous n'êtes bon à rien,
Et que tous les plaiſirs n'ont pour vous aucun charme,
Contre nos jeunes ſens votre eſprit ſe gendarme.
Si vous êtes ſans goût, devons-nous en pâtir ?
Et ſans avoir mal fait, doit-on ſe repentir ?
Dans votre jeune tems, l'Hymen a ſçû vous plaire ;
On veut vous imiter, Monſieur, laiſſez-nous faire.

DORAME *riottant*.

La franchiſe, Toinon, regne dans tes diſcours.

TOINON.

Monſieur, comme je fus, je veux être toujours ;
Je dis franc ma penſée, & je fuis la grimace,
Ce que je ſens dans l'ame, on le voit ſur ma face;
Et ſans fourber les gens par un diſcours trompeur,
Je fais voir ſur mon front ce que j'ai dans le cœur.

DORAME.

Mais il eſt bon d'avoir un peu de retenue.

TOINON.

Hé, pour ce que je suis, je veux être connuë.
Tout-franc ne parlez plus de la Religion,
Et n'y fourrez aucun sans inclination.

LISE.

La contrainte en ces lieux enfante le désordre.

TOINON.

Ma foi, je donnerois bien du fil à retordre
Aux gens qui m'auroient mis en ce lieu malgré moi.

DORAME.

Va, cesse d'en jurer, il suffit, je te croi:
Le serment en cela n'est pas fort nécessaire.

TOINON.

Ah, vraiment, là-dessus, voilà bien du mystere.
Je crois qu'on peut jurer, quand on dit verité:
Mais je veux vous parler avec sincérité.
De tout tems, sans courroux, vous souffrez ma franchise,
Et vous ne voulez pas que rien je vous déguise:
Je vais m'expliquer net, en vous donnant avis
Qu'on vous blâme tout haut d'aimer trop votre Fils:
Que pour son interêt, vos Filles non-pourvûës,
* Dans la Religion vous font avoir des vûës;
Et que pour l'avancer vous voulez les cloîtrer.

DORAME.

Dans le fond de mon cœur, on sçait mal penétrer.

* pour la grille, Monsieur

Je prêche le Couvent, mais c'eſt dans la penſée
Que l'ame, en ce lieu ſaint, eſt bien moins traverſée,
Qu'elle n'eſt au milieu de cent mille embarras,
Dont chacun dans le monde eſt ſuivi pas à pas.
Retenez ce diſcours, profitez-en, ma Fille.
Allez.

SCENE II.

DORAME, TOINON.

TOINON.

VOus ſouhaitez qu'elle épouſe une Grille,
Franchement ?

DORAME.

Fais-je mal ?

TOINON.

Mais faut-il, pour un Fils,
Cloîtrer ainſi ? . . .

DORAME.

Tai-toi ; c'eſt un enfant ſoumis,
Que je ſçaurai tourner en ſortant du College.

TOINON.

Cloîtrer les gens par force, eſt un pur ſacrilege :

Penſez-y-bien, Monſieur, ſouvent on s'en repent;
La raiſon le condamne, & le Ciel le défend.

DORAME.

Mon Fils eſt un garçon que tout le monde admire.

TOINON.

Sur vos Filles auſſi je ne vois rien à dire;
Il leur manque un époux, c'eſt-là tout leur défaut.

DORAME.

Il leur manque.... Toinon, je ſçai ce qu'il leur faut.

TOINON.

Il leur faut un époux, c'eſt le plus néceſſaire.

DORAME.

Il leur faut.... Je le ſçai; ce n'eſt pas ton affaire.

TOINON.

Non; mais c'eſt un époux, dont chacune a beſoin;
Déja vous devriez être exempt de ce ſoin.
Conſiderez leur âge, il eſt plus que nubile.
Ceſſez d'être, Monſieur, l'entretien de la Ville;
En donnant à chacune un agréable époux,
Faites taire par-là ceux qui parlent de vous.

DORAME.

Mais encor; que dit-on?

TOINON.

Que ſert de vous redire,

Qu'on vous voit par ce Fils l'objet de la satire,
Qu'à vos Filles il faut des époux bien tournés,
Jeunes, bien-faits.... enfin bien conditionnés.
Car à ne point mentir, la plus jeune est d'un âge
A porter aisément le faix du mariage.
Pour Monsieur votre Fils, qui fait tant babiller,
En sortant du College, on le fait Conseiller.
C'est là votre dessein, au moins chacun l'assure,
Et qu'un Cloître à ses Sœurs est une chose sûre.

DORAME.

La cadette se porte à la Religion.

TOINON.

Je lui crois, pour ce lieu, peu d'inclination.

DORAME.

Mais souvent elle y va visiter sa Cousine,
Tu le vois.

TOINON.

D'accord ; mais je croirois à sa mine,
Qu'un mari lui plairoit autant & plus qu'à moi.

DORAME.

T'a-t'elle, là-dessus, parlé de bonne foi ?

TOINON.

En vain à le sçavoir je me suis attachée,
Et je ne vis jamais une ame plus cachée,
Car....Elle tient de vous, c'est tout dire.

DORAME.

Fort-bien.

TOINON.

Daphnis eſt plus ſincere, & ne déguiſe rien,

DORAME.

Liſe a l'eſprit adroit, & l'humeur défiante,
Mais....

TOINON.

Mais ſçauroit-on rien de l'amour de Melante,
Sans?...

DORAME.

Tout cela n'étoit que pure viſion.

TOINON.

Mais elle avoit pour lui de l'inclination.

DORAME.

Point.

TOINON.

Je le veux bien. Mais je reviens à ma theſe;
Il leur faut à chacune un mari qui leur plaiſe;
En élevant leur Frere, & mariant ſes Sœurs;
Par là vous trouverez des jours pleins de douceurs:

Il s'en va.

Toute votre famille.... Hé quoi! point de réponſe?



SCENE III.

TOINON *seule.*

A Lui parler raison, il faut que je renonce ;
En vain vous lui parlez, sans parler de son Fils ;
Hors cela, nos conseils sont rarement suivis....

SCENE IV.

DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

MOn Pere est donc sorti ?

TOINON.

Tout-à-l'heure il me quitte :
Peut-être qu'à son Fils il va rendre visite ;
Ce Fils l'occupe seul, ce Fils a tout son cœur,
Je lui vois pour vous deux une grande tiédeur.
J'ai pour vos interêts parlé de mariage,
Mais il ne prête point l'oreille à ce langage,
Et pour toute réponse il exalte son Fils.

DAPHNIS.

Il faut patienter. Toinon, à ton avis,
Penses-tu que Phélonte ait pour moi de l'estime ?

TOINON.

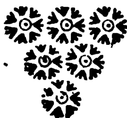
Par son tendre billet ardemment il s'exprime;
Pour moi, je le croirois.

DAPHNIS.

Il ne me connoît pas.

TOINON.

Mais c'est de votre esprit dont Phélonte fait cas.
Je vous ai déja dit ce qu'il m'a fait paroître,
Que Crispin me suivoit par l'ordre de son Maître,
Et que craignant Dorame, il attend près d'ici
Que j'aille l'avertir.... Madame le voici.



SCENE V.

DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

CRISPIN *à la porte.*

DOrame...

TOINON.

Entre.

DAPHNIS.

Criſpin, je n'ai rien à te dire,
De tous mes ſentimens Toinon a ſçû t'enſtruire :
Mais ſi tu ſers ma flâme avec fidelité,
Tu ſçauras pour tes ſoins ce que j'ai projetté.

CRISPIN.

Je fais, de vous ſervir, tout mon plus grand délice,
Et ne veux que Toinon pour prix de mon ſervice.

TOINON.

Vraiment, Monſieur Criſpin, je vous trouve fort bon!
Pour prix de ſon ſervice, il ne veut que Toinon;

Il vous montre par-là, qu'il me croit peu de chose.

CRISPIN.

Ah! pour prix de mes soins lorsque je te propose,
Je prouve qu'en toi seule est mon ambition.

DAPHNIS.

T'aime-t'elle : di-moi?

CRISPIN.

Tantôt oüi, tantôt non;
Tantôt elle est affable, & tantôt inhumaine.

DAPHNIS.

De l'adoucir pour toi, je veux prendre la peine,
Et dans peu, de mes soins tu connoîtras l'effet.
Cependant à ton Maître il faut rendre un billet,
Sonder adroitement, si pour moi sa tendresse
Est vraie.

CRISPIN.

A le sçavoir, pour vous je m'interesse.

DAPHNIS.

Mais sçait-il que Toinon est l'objet de tes vœux.

CRISPIN.

Non, il sçait seulement que je suis amoureux.

DAPHNIS.

Ainsi de son dessein tu sçauras mieux la suite...

CRISPIN.

J'entends; de votre amour laissez-moi la conduite.

DAPHNIS.

Ce billet est tout prêt, je vais le cacheter;
Vien le prendre, Toinon. On va te l'apporter,
Patiente un moment.

CRISPIN.

Oh volontiers, Madame,

Seul.

Si mon Maître a pour elle une sincere flâme,
La mienne à cette fois a tout lieu d'esperer.

Il rêve.

SCENE VI.

DORAME, CRISPIN.

DORAME *entrant.*

Un homme en mon logis! qui l'y peut attirer?

CRISPIN.

Mais dois-je croire... Ah Ciel! que faire? c'est Dorame.

DORAME *à part.*

Ma présence lui cause un peu de trouble en l'ame,
N'est-ce point un voleur? Que faites-vous ici?

CRISPIN.

CRISPIN.

Hé...De ce que j'y fais, qui vous met en souci?

DORAME.

Insolent, apprenez qu'ici je suis le Maître.

CRISPIN.

Je n'avois pas, Monsieur, l'honneur de vous connoître,
J'ai tort d'avoir parlé...comme j'ai répondu,
J'en demande pardon.

DORAME.

Mais ceans que fais-tu?
Répond.

CRISPIN.

Je n'y fais rien, Monsieur, je me retire.

DORAME *le prenant au collet.*

On ne sort pas ainsi.

CRISPIN.

Mais....

DORAME.

Non, il faut me dire
Le sujet qui te porte à te rendre chez moi.

CRISPIN.

Monsieur...Monsieur.

DORAME.

Hé-bien?

CRISPIN.

Tout frac, voyez-vous...

DORAME.

Quoi?

CRISPIN.

Enfin je suis...suffit.

Il veut s'en aller.

DORAME *l'arrêtant.*

Ce n'est pas là répondre,

Ton soin à m'échaper, ne sert qu'à te confondre ;

Et tes yeux me font voir les regards d'un voleur :

Mais tu seras pendu.

CRISPIN.

Je suis homme d'honneur.

DORAME *le tenant.*

Hola quelqu'un, hola.

SCENE VII.

DORAME, CRISPIN, TOINON.

TOINON *sortant étonnée.*

QUe vois-je, notre Maître!

Tout est perdu.

DORAME.

Toinon, que fait ici ce traître?

TOINON *interdite.*

Ne vous l'a-t'il pas dit ?

DORAME.

Je n'en puis rien sçavoir.

TOINON *revenant à elle.*

à part.

Ah bon.

à Dorame.

Civilement il faut le recevoir.

DORAME.

La raison ?

TOINON.

C'est....

DORAME.

Quoi, c'est ?

TOINON.

Un Maître de Musique,
Envoyé de la part de Madame Angélique,
Pour vos Filles.

DORAME *le saluant humblement.*

Monsieur, excusez-moi, j'ai tort :
Mais pourquoi, s'il vous plaît, vous obstiner si fort
A ne répondre pas ?

CRISPIN *feignant de la colere.*

Est-ce ainsi qu'on en use ?
Me traiter de voleur !...

SCENE VIII.

DORAME *seul.*

IL faut un peu leur souffrir quelque chose ;
La Musique est un Art qui contente l'esprit,
Et qui dans le Couvent donne quelque crédit.

SCENE IX.

DORAME, UN MUSICIEN.

LE MUSICIEN *entrant, & parlant Gascon*

MOnsieur.

DORAME.

Que vous plaît-il ?

LE MUSICIEN.

De la part d'Angélique,
Je viens....

DORAME.

Hé-bien ?

LE MUSICIEN.

Je ſuis un Maître de Muſique ;
On dit que votre Fille en cherche un excellent,
Et j'ai pour ce grand Art un merveilleux talent ;
Sur-tout j'y ſuis ſçavant autant qu'on le peut être ;
Et ſans trop me vanter, j'y ſuis aſſez grand Maître.

DORAME *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE MUSICIEN.

Monſieur, c'eſt un grand bien ;
Quand un Maître eſt habile, & qu'il n'ignore rien,
C'eſt pour un Ecolier un fort grand avantage.

DORAME *ſecoüant la tête.*

Ecoutons juſqu'au bout.

LE MUSICIEN.

Que c'eſt un rare ouvrage,
Qu'un grand Muſicien !

DORAME.

Je le crois comme vous.

LE MUSICIEN.

Mais on en voit ſi peu.... Je crêve de courroux,
De voir cent Mirmidons en ce ſiécle où nous ſommes,
Près les plus éclairés ſe croire de grands Hommes.

Et ces Fats ſoutenus par cabales de gens,
Dépourvûs à la fois d'eſprit & de bon ſens.
Monſieur, ſi j'ai l'honneur d'apprendre à votre
Fille,
Vous verrez dans mes Chants un certain tour
qui brille,
Et qui, ſans me vanter, me ſçait tirer du pair.
Nous touchons le Theorbe, & nous chantons
un air,
Pour le moins auſſi-bien qu'aucun qui ſoit en
France.
Ce n'eſt pas coucher gros.

DORAME *à part.*

Ah quelle ſuffiſance !
Que tous ces gens ſont vains !

LE MUSICIEN.

Plaît-il ?

DORAME.

Je ne dis mot.

LE MUSICIEN,

Monſieur, dans mon métier je ne ſuis pas un ſot.

DORAME.

Ah! je vous crois, Monſieur, un grand Maître en
Muſique.

LE MUSICIEN.

Dorame le regarde.

Et de plus Gentilhomme. Oui, Monſieur, je
m'en pique;

Car

Car la Musique enfin ne dégenere pas.
Si ce grand Art pour moi n'eût eu beaucoup d'appas,
Sans doute je serois avancé dans l'Armée,
Où je verrois du Roi ma valeur estimée.

DORAME *à part.*

Le grand fou!

LE MUSICIEN, *montrant l'endroit du cœur.*

Grace au Ciel, nous avons cela bon,
Et je sçai m'en servir de la bonne façon;
Car quand l'occasion se trouve un peu pressante,
Je sangle un coup d'épée aussi bien que je chante.

Il allonge une estocade à Dorame avec la main.

DORAME *portant la main à son estomach.*

Fort-bien.

LE MUSICIEN.

Je sçai qu'il est force Musiciens,
Qu'avec juste raison on estime des riens:
Mais si j'en étois crû, dans l'état où nous sommes,
Les bons, à leur mépris, seroient faits Gentilshommes.

DORAME.

Quel besoin pour chanter de cette qualité?
Par-là l'on n'en est pas beaucoup mieux écouté.

LE MUSICIEN.

Ce grand Art est un Art digne du rang sublime.

DORAME.

Et cet Art est un Art dans la commune estime.
Quant à moi, franchement, j'en suis peu curieux.

Appercevant Crispin.

Parlez-en à Monsieur, il vous répondra mieux.
Moi, j'écoute.

SCENE X.

DORAME, CRISPIN, LE MUSICIEN *parlant toujours Gascon.*

LE MUSICIEN.

Monsieur sçait-il de la Musique ?

DORAME.

J'ignore s'il en sçait, mais je sçai qu'il s'en pique.

LE MUSICIEN *riottant.*

Ah! Monsieur a tout l'air d'un Chantre de Lutrin ;
Il est propre à chanter ~~à quelque Tabarin,~~ +
~~Ou bien à l'Orviétan,~~ ~~je~~ on le voit à sa mine.
J'admire son habit, & sa taille ~~poupine~~ coquette ;

+ t. aux portes d'un moulin
quelque guinguette

Je gage que Monsieur touche quelque instrument.

DORAME.

Cela peut être vrai.

LE MUSICIEN.

Mais délicatement.

Apparemment, Monsieur, vous joüez de la Vielle.

CRISPIN.

bas. *haut.*

Que dire! Et nous joüons.....

Il fait de la main comme s'il joüoit de la Vielle.

LE MUSICIEN.

Je vous tiens un modelle

Qu'on doit suivre par tout.

CRISPIN.

Il n'en faut point douter.

LE MUSICIEN.

Sur un Trio nouveau peut-on vous consulter?

CRISPIN *à part.*

Payons d'effronterie.

LE MUSICIEN *lui montrant un papier.*

Or faites-moi la grace

De m'éclaircir un peu sur ce qui m'embarrasse.

C'est un certain endroit que j'ai peine à sauver.

CRISPIN.

Pour en venir à bout, il falloit y rêver.

LE MUSICIEN.

Voyez, de vos avis ne ſoyez point avare;
La baſſe va devant cet *E mi la B quarre.*
Hem?

CRISPIN *après avoir regardé.*

Voilà des accords dont je ſuis enchanté.

LE MUSICIEN.

Ces accords ne font pas cette difficulté:
Je ſçai que ces derniers ont peu de conſonnance,
Mais j'ai, pour m'en tirer, certaine intelligence,
Que peu de nos Sçavans poſſedent comme moi,
Là, voyez.

CRISPIN *bas.*

Je voudrois te voir au diable.

LE MUSICIEN.

Quoi?

CRISPIN.

Rien.

LE MUSICIEN.

C'eſt cet *E mi la* qui me fait de la peine;
Et pour le bien ſauver, il me met à la gêne.
Que feriez-vous, Monſieur, dans un tel embarras?

CRISPIN.

A vous dire le vrai.... Je ne l'y mettrois pas.

LE MUSICIEN.

Pourquoi non?

CRISPIN.

C'eſt que. .Non, je ne vous veux rien dire.

LE MUSICIEN.

Donnez-m'en la raiſon, & daignez m'en inſtruire ?

CRISPIN *regardant le Trio.*

C'eſt que cet *E mi la* qui vous met en ſouci,
Et que ce *mi B fa* que vous traittez ainſi,
Sortant de la *De mode*, en fait la raiſonnance,
Qui rentrant en *B mol*, forme la conſéquence.
Il faut conſiderer, qu'*ut re mi fa ſol la*,
Rebattant par *B quarre*, & puis s'arrêtant-là,
Font des accords aigus....s'il faut que je m'explique,
Qui fait que dans les ſons.... ou voit de la Muſique....
Comprenez-vous-bien ?

LE MUSICIEN.

Non, je ne vous entends pas,
Ce diſcours n'eſt pour moi qu'un galimatias.

CRISPIN.

Tant-pis.

LE MUSICIEN.

D'où vient ?

CRISPIN.

Il faut manquer de connoiſſance,
Ou poſſeder au moins bien peu d'intelligence,

Pour me répondre ainsi, car Monsieur m'entend bien.

DORAME.

Il est vrai que j'entends, mais je ne comprends rien.

CRISPIN *à Dorame.*

Ne perdez pas ceci. La *quarte*, ou bien la *quinte*....

Formant des embarras.... jette en un labyrinte,

au Musicien.

Qui fait que vous tombez dans la difficulté.

à Dorame.

Or la *tierce*, la *fugue*.... en cette extremité,
Rentrant subitement, fait voir, ne vous déplaise

au Musicien.

La *seconde* du son, & la rend plus mauvaise ;

à Dorame.

Car le *dessus*.... la *basse*.... entrant dans l'*unisson*.

au Musicien.

Fait que vous rencontrez.... l'intervale du son.

à Dorame.

Me comprenez-vous mieux ?

DORAME.

Ma foi, la même chose :
J'entendois peu le texte, & j'entends moins la glose.
Parlez tous deux François, sans chercher ces grands mots.

CRISPIN.

Ah! les termes de l'Art font là fort à propos :
Demandez.

LE MUSICIEN.

Vos discours confondent ma science :
Mais, Monsieur, solfiez, pour plus d'intelligence.
Je vous comprendrai mieux.

CRISPIN *lui rejettant son Trio.*

Qui, moi ! moi, solfier !
C'est me traitter par-là de petit Ecolier ;
Vous êtes plaisant !

DORAME *au Musicien.*

C'est un Maître de Musique,
Envoyé de la part de Madame Angélique.

LE MUSICIEN.

Lui, Maître de Musique! Ah c'est un imposteur.

CRISPIN.

Vous en avez menti.

LE MUSICIEN *voulant mettre l'épée à la main.*

Quoi ?...

DORAME *l'empêchant.*

Tréve de fureur,
Ou....

LE MUSICIEN.

J'ai tort, oui, Monsieur, car il n'a point d'épée.

DORAME.

La vôtre, en ce moment, seroit mal occupée ;

On diroit....

LE MUSICIEN.

Je le ſçai ; mais ſouffrir un affront

De ce fat ! Non, non.

CRISPIN.

Hom.... J'ai le bras un peu prompt.

Va-t-en.

DORAME.

Sortez d'ici, ſi vous voulez vous battre.

LE MUSICIEN *voulant ſe jetter ſur Criſpin.*

Il faut....

DORAME *l'empêchant.*

Tout-doux.

CRISPIN.

Ce fat ſe fait tenir à quatre.

LE MUSICIEN *prenant un ſiege.*

Ah ç'en eſt trop ſouffrir !

CRISPIN *prenant un autre ſiège.*

Le drôle en veut par-là.

DORAME *au Muſicien.*

Arrêtez.

LE MUSICIEN.

Laiſſez-nous....

DORAME.

Hola quelqu'un, hola.

LE MUSICIEN *voulant frapper Criſpin.*

Faquin !

CRISPIN, *de même.*

Maraut !

DORAME *entre-deux, qui voit tantôt un siége prêt à tomber sur lui, & tantôt l'autre.*

Ah, ah, ah, Messieurs, prenez garde ;
Sinon....

LE MUSICIEN *s'embarrasse de son épée.*

Fourbe !

CRISPIN.

Coquin !

DORAME *court à sa halebarde.*

C'est trop ; ma halebarde ;
Qu'on arrête, ou bien....

CRISPIN *menaçant le Musicien.*

Hom....

LE MUSICIEN.

Tu m'échapes en vain.



SCENE XI.

DORAME, LE MUSICIEN, CRISPIN, TOINON.

TOINON.

D'Où vient ceci ? Monsieur les armes à la main !

DORAME.

Toinon, Monsieur se dit un Maître de Musique,
Qui vient, dit-il, ici de la part d'Angélique;
Et sur des mots de l'Art ils se sont querellés.
Et moi pour mettre fin à tous leurs démêlés,
J'ai pris ma halebarde.

TOINON.

Et d'où vient qu'Angélique
Envoiroit tout-à-coup deux Maîtres de Musique ?

DORAME.

C'est pour en faire choix.

LE MUSICIEN.

Ce fourbe ne l'est pas.

CRISPIN.

Vous en avez menti.

LE MUSICIEN.

Sors.

CRISPIN.

Va, je ſuis tes pas.

LE MUSICIEN *s'en allant.*

Je t'attends.

DORAME *à Criſpin.*

Vous pourrez vous battre dans la ruë.

Et.... (*Il s'en va.*) Serviteur.

SCENE XII.

TOINON, CRISPIN.

TOINON, *bas.*

CRiſpin, ah je ſuis toute émuë!

CRISPIN.

Qu'as-tu?

TOINON.

Je crains....

CRISPIN.

Pour qui?

TOINON.

Pour toi.

CRISPIN.

Va, ne crains rien.

TOINON.

Mais....

DORAME *au dedans.*

Toinon.

TOINON.

J'y vais.

CRISPIN *s'en allant.*

Va, je m'en tirerai bien.

~~Fin du second Acte.~~

Que peut contre le roc une vague animée,
Hercule expira-t-il sous l'effort de Pigmée?

fin du 2 acte.

On tire la Ferme, & l'on voit les six Laquais de Phelonte qui discernent l'Acte, & ensuite ils se retirent par les aîles du fond. Le troisiéme Acte se passe dans l'Antichambre de Phelonte, comme le premier.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, PHELONTE.

CRISPIN.



N peu de mots, Monsieur, voilà toute l'histoire.

PHELONTE.

D'un autre que de toi, j'aurois peine à la croire ;
Car comment passer là pour un Musicien,
Et raisonner d'un Art où tu ne connois rien ?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit qu'un peu d'effronterie
M'a tiré d'embarras ? Que ce Maître en furie,
D'un galimatias dont j'ai sçû l'étourdir,
La matiere un peu trop vouloit approfondir ?

Que des termes de l'Art bourant mon ignorance,
Sans paroître vaincu, j'ai payé d'impudence ;
Que ce Maître voulant me faire solfier,
J'ai sçû, pour m'en parer, le traiter d'Ecolier ;
Que le Pere, d'ailleurs ignorant en Musique,
Est dans tous nos débats demeuré sans replique;
Qu'au sortir du logis, quinze ou vingt coups de poing
Commençoient d'attirer déja quelque témoin ;
Que craignant que quelqu'un ne vînt à me connoître,
J'ai crû que promptement je devois disparoître.
Sur chaque circonstance êtes-vous bien instruit ?
Faut-il recommencer ?

PHELONTE.

Non, Crispin, il suffit.
Mais pour mieux étourdir ce Maître de Musique,
Et devant le Vieillard lui faire un peu la nique,
Il falloit sçavoir là quelques termes de l'Art.

CRISPIN.

Bon ! j'en sçai.

PHELONTE.

D'où ?

CRISPIN.

J'en ai retenu par hazard,
Alors qu'à composer votre Maître vous montre.

Dont j'ai sçû, sans raison, m'aider en ce rencontre.
D'ailleurs vos Violons, souvent hors de propos,
Mêlent dans leurs discours quantité de ces mots;
Et quoique mal cités, pensant faire merveilles,
Ils m'en ont mille fois étourdi les oreilles.

PHELONTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Sur chaque point vous êtes satisfait,
Mais la Dame, Monsieur....

PHELONTE.

Je t'ai lû son billet,
Qu'en penses-tu, Crispin?

CRISPIN.

Elle paroît sincere;
Et la Dame a, Monsieur, tout ce qu'il faut pour plaire.

PHELONTE.

A ne te rien celer, j'aime son procedé.

CRISPIN.

Elle a beaucoup d'appas.

PHELONTE.

J'en suis persuadé;
Tu me l'as peinte aimable autant qu'on le peut être.

CRISPIN.

Je n'en juge qu'autant que je puis m'y connoître;
Mais elle me plaît fort.

PHELONTE.

Je brûle de la voir,
Crispin.

CRISPIN.

Il faut tâcher à lui faire sçavoir.

PHELONTE.

Allons, Crispin, allons; vien, condui-moi chez elle.

CRISPIN.

Quoi! d'un plein saut, Monsieur, entrer chez cette Belle?
De ce peu de respect elle pourroit gronder.

PHELONTE.

Oh! tu m'introduiras.

CRISPIN.

Dieu m'en veüille garder.
Le Pere est d'une humeur qui n'est pas fort tranquile:
Je crains sa halebarde; & plus encor sa bile,
Au moindre different les armes à la main,
Nous montre qu'il n'a pas un esprit fort humain.

PHELONTE.

Ne crain rien.

CRISPIN.

Tout-de-bon, aimez-vous cette Dame?

PHELONTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous sentez pour elle une sincere flâme?

PHELONTE.

Oui.

CRISPIN.

Point.

PHELONTE.

Pourquoi non?

CRISPIN.

Bon! votre amour libertin
S'attache-t'il jamais que pour faire butin?
Et quand une Beauté parle de mariage,
Le Scelerat veut-il entendre ce langage?
Il sçait bien soupirer, peindre sa passion;
Mais tout cela ne va qu'à la conclusion.
S'il trouve en quelqu'Objet un peu de resistance,
Vous sçavez l'en tirer par une réverence;
Et disant serviteur, bon-soir, & grand-merci,
Vous laissez cet Objet, & la quittez ainsi:
Mais la Dame, Monsieur, vous montre par sa lettre,
Ce que de sa vertu vous devez vous promettre.

PHELONTE.

C'est du sexe toujours la façon de parler.

CRISPIN.

Jé la connois fort peu; mais je juge à son air
Qu'elle est sage, Monsieur.

PHELONTE.

Hé! Crispin, la sagesse
Ne s'épouvante pas pour un peu de tendresse.
Cette vertu n'a plus cette austere rigueur
Qui ne pouvoit souffrir de l'amour dans un cœur.
L'une n'a plus pour l'autre aucune répugnance,
Elles sont maintenant de bonne intelligence;
Et pour dupper les gens par de communs accords,
L'amour regne au dedans, la sagesse au dehors.

CRISPIN.

A leur façon d'agir votre amour s'accommode.
Je vois bien, vous voulez, suivant votre méthode,
De la Dame, en un mot, essuyer un refus:
Vous retirer après, & n'y retourner plus.

PHELONTE.

Non, allons.

CRISPIN.

Je ne sçai ce qu'il faut que j'en croye.

PHELONTE.

Doù vient?

CRISPIN.

Vous, aimer ! vous ?

PHELONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que j'aurois de joye
De vous voir avec nous au nombre des Amans !
Songez-y bien, la Dame a beaucoup d'agrémens.

PHELONTE.

Allons, si sa beauté répond à mon attente,
Tu me verras pour elle une flâme constante.

SCENE II.

PHELONTE, LA RONCE, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce changement en vous est contre mon espoir.

LA RONCE.

Un homme est là, Monsieur, qui demande à vous voir.

PHELONTE.

Il faut le faire entrer. C'est sans doute Melante,
Il vient au rendez-vous. Mais contre mon attente,
Je vois un Inconnu . . . .

CRISPIN.

C'est ce Musicien ;
Ne me découvrez pas.

PHELONTE.

Je m'en garderai bien ;
Ce seroit tout gâter.

Crispin se cache le plus qu'il peut.

SCENE III.

LE MUSICIEN, PHELONTE, CRISPIN.

PHELONTE.

Que vous plaît-il ?

LE MUSICIEN, *après plusieurs réverences, & parlant toujours Gascon.*

De grace,
Connoissez-moi, Monsieur, excusez mon audace.

J'enseigne la Musique ; & cet Art, Dieu merci,
Dans tous mes Ecoliers m'a si bien réussi,
Que loin d'avoir besoin de pratique nouvelle,
Je puis fournir à peine aux lieux où l'on m'appelle.
Ainsi je ne viens point ici par interêt :
Mais si, comme l'on dit, la Musique vous plaît,
(Car de beaucoup de gens j'apprends avecque joye,
Qu'à chanter la plûpart de votre tems s'employe)
Ce bruit a fait en moi naître un ardent desir
De vous voir, & je viens .....

PHELONTE.

Vous me faites plaisir.

LE MUSICIEN.

J'ai fait un Opera, Monsieur, qui doit surprendre,
Et je viens tout exprès vous prier de l'entendre.

PHELONTE.

Volontiers.

LE MUSICIEN.

Je m'en tais ; mais sans faire le vain ...
Chez Madame Angelique il paroîtra demain.

PHELONTE.

Je ne la connois point.

LE MUSICIEN.

Ce billet marque l'heure.

Et par lui vous ferez instruit de sa demeure.

PHELONTE *le prenant.*

Je n'y manquerai pas.

LE MUSICIEN.

Ah ! c'est une faveur
Dont se flatte aujourd'hui votre humble serviteur.

PHELONTE.

Suffit ; adieu.

LE MUSICIEN.

Monsieur, je vous ferai connoître...

Appercevant Crispin.

Mais je vois, ce me semble, un...

PHELONTE, *lui montrant Crispin.*

Vous voyez mon Maître.

LE MUSICIEN.

Je m'étonne, Monsieur, que vous ayez choisi
L'homme le plus ignare......

CRISPIN.

Hé morbleu ! venez-y
Disputer avec moi sur la prééminence
D'un Art ... Je vous le livre aussi plein d'ignorance ;
Que Chantre du Pont-Neuf.

PHELONTE.

Hé, Messieurs ! là, tout doux.

LE MUSICIEN.

Quoi ! pouvez-vous souffrir cet ignorant chez vous ?

Je vais le décrier dans tous les lieux du monde,
Et ne souffrirai point....

PHELONTE.

Permettez qu'il réponde.
Comme vous l'accusez d'être ignorant, il doit...

CRISPIN.

Monsieur, la verité se peut toucher au doigt.
Il fait le suffisant, à cause de sa brette.

LE MUSICIEN.

J'ai droit de la porter. Mon Pere....

CRISPIN.

Etoit Vedette,
Quand dans la plaine d'Oüille on vint camper.
Voilà
Ses titres de Noblesse entés sur *E mi la.*

LE MUSICIEN.

Tout ce qu'il dit, fadaise. Il parle comme il chante.

PHELONTE.

Mais, Monsieur, il n'a point la méthode méchante;
Je m'en suis bien trouvé jusqu'ici.

LE MUSICIEN.

Bien trouvé!
De tous les ignorans c'est le plus achevé,
Je vous le dis encor.

PHELONTE.

Sans chaleur, je vous prie.

LE MUSICIEN.

Il n'a que du jargon & de l'effronterie.

CRISPIN.

Je viens pourtant encor de vous rendre *Mutus*
Chez un certain Vieillard, là, tout-à-l'heure.

LE MUSICIEN.

Abus.

C'eſt un extravagant ; par ſon ſeul équipage
J'ai d'abord aiſément jugé du perſonnage.
N'eſt-ce pas affronter la Muſique ? Il eſt fou.

CRISPIN.

Prenez-vous par le nez.

PHELONTE.

Mais, de grace, par où
Avez-vous découvert qu'il eſt ſi méchant Maître ?

LE MUSICIEN.

Par cent mots où lui-même il ne peut rien connoître :
Tout ce qu'il dit ſur l'Art, pur galimatias.

CRISPIN.

La pécore ! Monſieur, ne m'entendez-vous pas ?

PHELONTE.

Sa façon d'enſeigner n'eſt pas trop affectée,
Et je crois n'avoir point encor la voix gâtée.

LE MUSICIEN.

Il vous la gâtera, ſi vous ne le changez.

PHELONTE.

PHELONTE.

Il faudra voir.

CRISPIN.

J'ai peur, si vous ne délogez....

LE MUSICIEN.

Pour rien, au lieu de lui, j'aime mieux vous apprendre.

PHELONTE.

Pour rien?

LE MUSICIEN.

Pour rien, vous dis-je.

CRISPIN.

Oui, oui, l'on te va prendre!
Tu n'es bon qu'à montrer à des grenoüilles.

LE MUSICIEN.

Moi?
Pour l'honneur du Métier, Monsieur...

PHELONTE.

De bonne foi,
Il est juste qu'après plusieurs ans....

LE MUSICIEN.

A l'épreuve
De mon sçavoir, *gratis*, je vous offre la preuve.
Mais pour vous faire voir que c'est un ignorant,
Et que je crains fort peu ce chétif Concurrent,
Je vais chanter un air, qu'il en fasse de même,
Par-là vous jugerez...Ecoutez, chacun l'aime.

Il chante en Gascon:

Beauté, qui captivez mes ſens,
Ma voix, par ſes triſtes accens,
Vous peint l'excès de mon martyre.
Mais, Dieux ! quelle haine avez-vous ?
Quand mon cœur oſe vous le dire,
Soudain vous entrez en courroux.

CRISPIN.

Ce Chanteur me fait rire, avec ſon chant Gaſcon.

LE MUSICIEN.

Sçachez que maintenant c'eſt la belle façon,
Et que cette maniere eſt le plus à la mode.

CRISPIN.

Je gage que Monſieur blâme cette méthode.

LE MUSICIEN.

Laiſſons cela, chantez.

CRISPIN.

Moi ? je n'en ferai rien.
Votre accent eſt Gaſcon, le mien eſt Pariſien.
Apprenez mon accent, & j'apprendrai le vôtre;
Puis on pourra juger, & de l'un, & de l'autre.

LE MUSICIEN.

Monſieur, vous jugez bien par ce raiſonnement....

CRISPIN.

Monſieur ſçait que je parle avec grand jugement.

PHELONTE.

Enfin, c'eſt ſans raiſon....

LE MUSICIEN.

Je ſuis las de l'entendre.
Monſieur, encore un coup, oui, je veux vous apprendre;
Et ſi je ne vous fais mieux chanter mille fois...
Qu'il n'a pû....

PHELONTE.

Trouvez bon qu'il acheve ſon mois;
Nous nous verrons enſuite.

LE MUSICIEN.

Il faut vous laiſſer faire;
Mais je veux....

CRISPIN.

Tu prétens qu'à moi l'on te préfere,
Muſicien de bale?

LE MUSICIEN.

En autre lieu qu'ici,
Je t'apprendrai....

CRISPIN.

Va, va, n'en ſois point en ſouci:
Si tu ſçais ferrailler, je chamaille à merveilles.

LE MUSICIEN, *s'en allant.*

Muni-toi d'une épée; avec armes pareilles,
Seul à ſeul, de pied ferme, on te peut divertir.

CRISPIN.

Je ne veux contre toi qu'une broche à rôtir.
Adieu, *Ré mi fa ſol.*

SCENE IV.

PHELONTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MA ~~Maîtresse~~ le pique.

PHELONTE *riant.*

Je te vois Gradué, peu s'en faut, en Musique.

CRISPIN.

Oui, mais cette Musique attirera sur moi
Quelque moment fâcheux.

PHELONTE.

Le crains-tu ?

CRISPIN.

Non, ma foi :
Mais si le rencontrant, il faut que je chamaille,
Et que d'un coup d'épée il me gâte la taille,
Hem ?

PHELONTE *en riottant.*

J'en serois fâché.

CRISPIN.

Vous en riez ! Fort bien.

PHELONTE.

Je préviendrai ce mal, n'en apprehende rien.

Mais allons, ſans tarder, viſiter cette Belle;
Je veux l'aimer, Criſpin, d'une flamme immortelle.

CRISPIN.

Il faut que depuis peu vous ſoyez bien changé.

SCENE V.

PHELONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHELONTE.

FAnchon, tu ſçais à quoi je me ſuis engagé
A Melante.

FANCHON.

Oui, Monſieur, vous m'en avez inſtruite.

PHELONTE.

Di-lui, quand il viendra, qu'une affaire ſubite
M'a forcé de ſortir, mais qu'il peut tout ici.

FANCHON.

Fort-bien.

PHELONTE.

J'entens quelqu'un; peut-être le voici.

FANCHON.

Ce n'eſt pas lui.

PHELONTE.

Qui donc?

FANCHON *montrant Boniface.*

C'est Monsieur Boniface
Qui vient pour votre Frere implorer votre grace.

SCENE VI.

PHELONTE, BONIFACE, FANCHON, CRISPIN.

BONIFACE.

OUi, Monsieur.

PHELONTE.

Là-dessus qu'on me laisse en repos.

BONIFACE.

La clemence est, Monsieur, la vertu des Heros.
Vous sçavez que Plutarque . . .

PHELONTE.

Hé! Monsieur Boniface,
Plutarque, en cet endroit, n'est pas fort en sa place.

FANCHON.

Qu'est-il besoin aussi de citer cet Auteur ?

BONIFACE.

De Monsieur votre Frere étant le Precepteur,
J'ose vous demander pardon de son offense.

PHELONTE.

Je ſuis trop irrité de ſon impertinence.

BONIFACE.

Qui ſe repend d'un mal, merite le pardon.
Helas, Monſieur Criſpin; vous, Madame Fanchon:
Obtenons de Monſieur le pardon pour ſon Frere.

CRISPIN.

Hé Monſieur!

FANCHON.

Hé Monſieur!

PHELONTE.

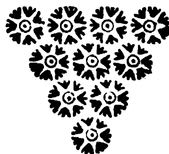
Non, je n'en veux rien faire.

BONIFACE.

Monſieur..

PHELONTE *s'en allant.*

Sui-moi, Criſpin.



SCENE VII.

BONIFACE, FANCHON.

BONIFACE.

On ne peut le fléchir.

FANCHON.

Peut-être, avec le tems, qu'on pourra l'adoucir.
Pour son Frere, entre nous, il faut mieux le conduire.

BONIFACE.

C'est un jeune éventé que j'ai peine à réduire.

FANCHON.

Souffrir qu'il s'enrolât !

BONIFACE.

C'étoit à mon insçû ;
Il m'avoit, pour le faire, adroitement déçu.
Mais tout ce differend ne m'inquiéte guere ;
Qu'ils s'accordent entr'eux, Fanchon c'est leur affaire.

FANCHON.

En effet.

BONIFACE.

Quant à moi, j'en prends peu de souci.

FANCHON.

C'est fort bien fait à vous.

BONIFACE.

Le Ciel m'a fait ainsi.

FANCHON.

Vous fuyez le chagrin.

BONIFACE.

Mon partage est la joie,
Par elle on a des jours filés d'or & de soie.
Non, non, point de chagrin, vive la gayeté.
Elle nourrit l'esprit, & soutient la santé.

FANCHON.

Que votre humeur me plaît ! Ah Monsieur Boniface,
Qu'un grand fond de santé reluit sur votre face !
Quel teint ! Vous êtes né d'une complexion,
Qui travaille sans cesse à l'augmentation :
Vous ne mourrez jamais, si l'on ne vous assomme ;
Gras, dodu, l'humeur gaie. Ah quel embonpoint d'homme !
Un malade, à vous voir, pourroit être gueri.
Où prenez-vous le glan dont vous êtes nourri ?

BONIFACE.

Hé je le prends, Fanchon, où vous prenez le vôtre,
Et dans tous mes repas je n'en use point d'autres.

FANCHON.

Du moins il vous profite autant & plus qu'à moi,
Cela se voit.

BONIFACE.

Oui, mais parlons de bonne foi.
Tel que je sois enfin, je suis peu haïssable,
Et je vous aime autant que vous êtes aimable.

FANCHON.

Ne parlons point d'aimer, & changeons de propos.

SCENE VIII.

LA RONCE, FANCHON, BONIFACE.

LA RONCE.

Fort bien. Ne viens-je point ici mal-à-propos?

FANCHON.

Non.

LA RONCE.

Avez-vous tout dit?

FANCHON.

Nous n'avons rien à dire.

LA RONCE.

Si je ſuis importun, parle, je me retire.

BONIFACE.

Non, demeurez, je ſors.

LA RONCE.

En ſuis-je cauſe?

Non.

LA RONCE.

Si c'eſt moi.. ?

BONIFACE.

Non, vous dis-je. Adieu, belle Fanchon.

FANCHON.

Adieux, beau Boniface.

BONIFACE *s'en allant, fait une grande réverence.*

Ah!

SCENE IX.

FANCHON, LA RONCE.

FANCHON.

QU'eſt-ce?

LA RONCE

On vous demande.

FANCHON.

Et qui?

LA RONCE.

C'est votre Maître à chanter.

FANCHON.

Qu'il attende.

LA RONCE.

Il est pressé, dit-il.

FANCHON.

Qu'il revienne tantôt:
Di-lui que je ne puis...

LA RONCE *voulant s'en aller.*

Je dirai ce qu'il faut.

FANCHON *haussant la voix.*

Et que lui diras-tu?

LA RONCE *revenant.*

Qu'une affaire pressée,
Pour quelque tems ici vous tient embarassée.
L'excuse est-elle bonne?

FANCHON.

Oui, va, c'est fort bien dit.

LA RONCE.

Est-ce que vous croyez que je manque d'esprit?

FANCHON.

Non, mais par trop d'ardeur tu prêtes peu silence,
Et souvent tu répons, sans sçavoir ce qu'on pense.

LARONCE.

Moi ?

FANCHON *lui fermant la bouche.*

Va rendre réponse à mon Maître à chanter.

LARONCE.

Mais...

FANCHON.

Va, te dis-je, après je sçaurai t'écouter.

SCENE X.

FANCHON *seule.*

CEs esprits turbulens me font devenir fole,
Car jusques dans la bouche ils coupent la parole.
Souvent, loin qu'avec eux on puisse s'expliquer,
A peine parle-t-on, qu'ils veulent repliquer.
De trop d'estime d'eux leur esprit les ennyvre,
Et croit que leur avis est le seul qu'il faut suivre.



SCENE XI.

LA RONCE, FANCHON.

FANCHON.

HE' bien, reviendra-t-il ?

LA RONCE.

Il n'y manquera pas.

FANCHON.

Qu'a-t-il dit ?

LA RONCE.

Rien.

FANCHON.

Tant mieux.

LA RONCE.

Le Breton est là-bas.

FANCHON.

Le Breton !

LA RONCE.

Autrement le Valet de Melante ;
Il demande Monsieur pour affaire pressante.

FANCHON.

Je sçai bien ce que c'est ; di-lui qu'il vienne ici.

LA RONCE.

Il a bû plus d'un coup.

FANCHON.

Qu'importe.

LA RONCE.

Le voici.

SCENE XI

FANCHON, LE BRETON, LA RONCE.

Que veux-tu ?

LE BRETON *un peu yvre.*

Je veux ....

FANCHON.

Quoi ?

LE BRETON.

Je veux Monsieur ton Maître.

FANCHON.

Il est sorti.

LE BRETON.

Tant-pis. Mais où donc peut-il être ?

FANCHON.

Je ne sçai.

LE BRETON *faisant un hoquet.*

Tu ne sçais ?

FANCHON.

Non.

LE BRETON.

Il faut le chercher,
Car mon Maître dans peu...

FANCHON.

Parle sans t'approcher.

LE BRETON.

Pourquoi?

FANCHON.

Pour rien.

LE BRETON.

Fanchon, mon ame... te convoite,
Je t'aime.

FANCHON.

Soutien-toi.

LE BRETON.

Crois-tu que je sois boite?

FANCHON.

Boite?

LE BRETON.

Oui, c'est-à-dire yvre, en langage Breton.

FANCHON.

Je m'en rapporte à toi.

LE BRETON.

Je n'ai pas bû.

LA RONCE.

Lui? Bon,
Il est à jeun, voyez.

LE BRETON.

LE BRETON *faisant un hoquet.*

Ouida, qu'en veux-tu dire ?

FANCHON *riant.*

Courage.

LA RONCE.

Il n'a pas bû, c'est d'amour qu'il soupire.

FANCHON.

Mais ton Maître, di-moi ...

LE BRETON.

Dans peu tu le verras ;
Chantons en l'attendant.

FANCHON *riant.*

Fort-bien.

LE BRETON.

Tu ne veux pas,
Toi qui chantes si bien, qu'aucun n'y peut atteindre ?
J'aime à t'oüir chanter ; car tu chantes à peindre.
Voi-tu ? je paye Pot ; ça, chante un Passepié.

FANCHON.

Je n'en sçai point.

LE BRETON.

Ecoute.

Il chante & dance un Passepié, & il tombe.

FANCHON *riant.*

Il s'est estropié.

à la Ronce.

Releve-le.

LE BRETON.

Di-mis, ſçai-je pas la cadance?

LA RONCE *le relevant.*

Oui.

LE BRETON.

Prend ton violon, tu verras ſi je dance.

LA RONCE *riottant.*

On ne peut mieux danſer.

LE BRETON *ſe relevant.*

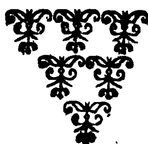
Ah! tu fais le rieur?

LA RONCE.

Point.

LE BRETON *prend la Ronce par la main, & chante & dance le Paſſepié.*

Le pied m'a gliſſé, mais. . .



SCENE XIII.

MELANTE, FANCHON, LE BRETON, LA RONCE.

MELANTE *entrant, & le regardant.*

PLaît-il ?

LE BRETON,

Rien, Monsieur ;
C'est la Ronce....

MELANTE.

Est-ce ainsi que l'on me rend réponse ?

LE BRETON.

Monsieur, je m'en allois, demandez à la Ronce.

MELANTE.

Fort-bien. Depuis une heure où s'est-il arrêté ?

LE BRETON.

C'est... nous allons nous deux boire à votre santé.

MELANTE. *les regardant aller.*

Qu'il a bû !

FANCHON.

Point du tout.

MELANTE.

Quelquefois il s'en donne,
Mais il est bon Valet.

FANCHON.

Il a l'humeur boufonne.

MELANTE.

Phelonte est-il ici?

FANCHON.

Non.

MELANTE *se chagrinant.*

Le fâcheux moment!

FANCHON.

Pour affaire pressée il sort presentement:
Mais soyez sans chagrin, je suis de tout instruite;
De sa part avec soin j'attends votre visite.
Je sçai que vous aimez, & qu'un Pere fâcheux
S'oppose aux sentimens de l'objet de vos voeux,
Et que pour lui parler vous avez de la peine.
Ici vous pourrez tout, sans que rien vous y gêne.
C'est l'ordre de Monsieur.

MELANTE.

Tu m'ôtes de souci.
Cette Dame est en chaise à trente pas d'ici,
Je m'en vais l'amener.

FANCHON.

Moi, je vais vous attendre.

SCENE XIV.

FANCHON *seule.*

MA foi, contre l'amour, tous les soins qu'on peut prendre,
Empêchent rarement qu'il ne vienne à la fin ;
Il sçut, sçait, & sçaura décevoir le plus fin.
En vain oppose-t-on l'autorité d'un Pere,
C'est dequoi le fripon ne s'inquiéte guere ;
Il se rit des chagrins de ces Amans jaloux,
Et met toute sa joye à tromper un époux.
Nous trouvons tout possible alors qu'il nous enflâme.
J'entends parler quelqu'un. C'est melante, à sa Dame.



SCENE XV.

MELANTE, LISE, FANCHON.

MELANTE *entrant.*

MAdame, ôtez le masque, & n'apprêhendez rien ;
Je suis ici le maître, & ce logis est mien.

LISE.

A votre honnêteté je me laisse conduire ;
Vous voulez que je l'ôte, & cela doit suffire.

MELANTE.

Fanchon, tu vois l'objet dont mon cœur est charmé.

FANCHON

Je vous tiens fort heureux, si vous êtes aimé.

MELANTE.

Sur l'espoir de l'hymen tout mon bonheur se fonde.

FANCHON.

Madame a des appas à charmer tout le monde.

LISE.

Me raillez ?

FANCHON.

Je sçai trop tout ce que je vous dois,

Et quand je parle ainſi, je dis ce que je vois;
A loüer vos appas je me ſens engagée.

LISE.

De ces bons ſentimens je vous ſuis obligée.

MELANTE.

Fanchon a l'humeur franche, & de l'eſprit enfin.

FANCHON.

Oh point. Vous plaîroit-il de deſcendre au Jardin?

LISE.

Volontiers, allons.

MELANTE *prend Liſe par la main.*

Paſſe.

FANCHON.

Ah! je ſçai trop....

MELANTE.

N'importe;

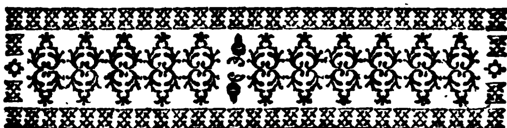
Paſſe.

FANCHON.

Puiſqu'il vous plaît, je vais ouvrir la porte.

Fin du troiſiéme Acte.

Les ſix Laquais ſortent comme au premier Acte; & ayant joüé un air, on pouſſe la Ferme, qui les fait diſparoître. Le quatriéme Acte ſe paſſe dans la Salle de Dorante, de même que le ſecond.

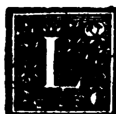


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TOINON, DAPHNIS.

TOINON.



L'EMBARRAS est leger, & n'aura point de suite;
Du faux Musicien Angélique est instruite,
Elle en sçait l'avanture; & si notre Vieillard,
Etonné d'avoir vû deux Maîtres de sa part,
Va, de ce double envoi lui demander la cause,
Laissez faire, elle est femme à bien tourner la chose;
N'en apprehendez rien.

DAPHNIS.

S'il faut t'ouvrir mon cœur,
Ce n'est pas là, Toinon, le sujet de ma peur.

TOINON.

TOINON.

Qu'avez-vous donc ?

DAPHNIS.

Je crains de n'avoir, qu'à ma honte,
Entrepris de fixer le vagabond Phelonte ;
Et que toujours lui-même il ne soit peu touché
De l'avance où pour lui mon cœur s'est relâché.

TOINON.

J'en aurois, comme vous, un peu de défiance.
Phelonte est honnête homme, & de bonne naissance,
Riche, & par son humeur en tous lieux bien venu ;
Mais en faveur du Sexe il est mal prévenu.
Et par certains soupçons où son panchant l'incline.
Sa maniere d'aimer est un peu libertine.
Courant de belle en belle étaller ses douceurs,
Il ne veut en amour ni soupirs, ni langueurs,
Et d'un Amant plaintif les tristes doléances,
Sont, s'il faut qu'on l'en croye, autant d'impertinences ;
Son seul but est la joye, il en fait vanité,
Le plus fier cependant est le plutôt dompté ;
Et tous ces rodomons en matiere de tendre,
Ont leur instant fatal, c'est-là qu'il les faut prendre.
Phelonte en tient déja, votre esprit l'a charmé

Pour vous, ſans vous connoître, il eſt tout enflâmé,

Et par votre billet....Mais Criſpin qui s'avance....

SCENE II.

CRISPIN, DAPHNIS. TOINON.

CRISPIN.

MOn Maître, de vous voir, brûle d'impatience,

Madame, il attend l'ordre à quatre pas d'ici.

TOINON.

Cours le faire entrer.

DAPHNIS.

Non.

CRISPIN.

Quel ſcrupule eſt-ce-ci ?

DAPHNIS.

Je crains trop que mon Pere...

TOINON.

Hé mondieu! votre Pere

Est sorti pour long-tems. Va, Crispin...

DAPHNIS.

Qu'il differe,
Le péril me fait peur; une autre fois, Toinon,
Je m'offre.

TOINON.

Une autre fois vous diriez encor non;
Point de remise.

DAPHNIS.

Quoi! tu veux que je hazarde...

CRISPIN.

Vous allez tout gâter, si vous n'y prenez garde,
Car mon Maître n'est pas de ces martyrs d'amour,
Qui pour un rendez-vous font le guet tout un jour;
La peine l'effarouche, & dès le moindre obstacle,
S'il ne dit serviteur, il faut crier miracle:
Puisque par votre lettre il s'est laissé charmer,
Prenez-le moi tandis qu'il est en train d'aimer;
Il est certains momens, pourvû qu'on le mitonne...

TOINON.

Quand l'occasion presse, est-il temps qu'on raisonne,
Devrois-tu pas déja l'avoir averti? Cours,
Sans plus jaser.

CRISPIN *s'en allant.*

J'ai tort.

SCENE III.

DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

Où sera mon recours,
Si mon Pere survient? Tu me perds.

TOINON.

A ce compte,
Ce n'est donc rien pour vous, que d'acquerir Phelonte?
J'enrage de vous voir sottement barguigner,
Qu'est-ce qu'en reculant, vous auriez pû gagner?
Prétendez-vous qu'il aime un objet invisible?

DAPHNIS.

Non, mais le voir ailleurs n'étoit pas impossible,
Et nous eussions cherché...

TOINON.

Le plûtot vaut le mieux,
Il vient; songez à vous.

SCENE IV.

PHELONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

PHELONTE *à Crispin en entrant.*

Quelle est aimable ! Ah Dieux !
D'amour en la voyant, j'ai déja l'ame pleine.

CRISPIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'elle en valloit la peine :
Voyez comme ses yeux friponnement tournez...

PHELONTE.

Qu'ils sont touchans, Crispin !

CRISPIN.

Le friant petit nez !
Si j'étois vous, Monsieur, j'en tâterois.

PHELONTE.

Madame,
Ne vous étonnez point du trouble de mon ame;
La surprise où je suis de voir tant de beauté,
Ne laisse à ma raison aucune liberté ;

Et quoique de mes sens cette raison maîtresse,
M'ait fait traiter l'amour jusqu'ici de foiblesse,
Je sors enfin d'erreur, & sens auprès de vous,
Que vous offrir des vœux, est le sort le plus doux.
Souffrez donc que les miens....

DAPHNIS.

Ah ! c'en est trop, Phelonte,
Toute ardeur m'est suspecte alors qu'elle est si prompte ;
Et quoique vous veüilliez trouver en moi d'appas,
On aime foiblement ce qu'on ne connoît pas ;
Le tems seul...

PHELONTE.

Non, Madame, alors qu'il faut qu'on aime,
L'Amour, en un moment, prend un pouvoir extrême ;
J'en fais l'experience, on m'a vû mille fois
Soutenir fierement qu'on n'aimoit qu'à son choix ;
Toujours libre, toujours à couvert de surprise,
J'ai contre cent beautés défendu ma franchise ;
Et dès que je vous vois, tout mon cœur enflâmé,
Est contraint de se rendre aux yeux qui l'ont charmé :
Voyez-en dans les miens l'assuré témoignage,
Ils parlent, c'est à vous d'entendre leur langage,

Ils vous feront garants...

DAPHNIS.

Que diriez-vous de moi,
Si j'avois pour le croire assez de bonne foi?
On vous connoît, Phelonte, aujourd'hui c'est mon regne,
Il n'est cœur que pour moi le vôtre ne dédaigne;
Et demain par l'Amour vers un autre appellé,
Vous ne songerez pas que vous m'avez parlé.

PHELONTE.

Je n'y songerai pas, Madame? quel outrage!
De mon cœur tout à vous, vous soupçonnez l'hommage:
Si ce cœur n'est toujours ferme à vous adorer,
Que le Ciel...

TOINON.

Pensez-vous être crû pour jurer?
Ce n'est pas en amour un secours fort utile;
Les Amans, quels qu'ils soient, ont tous le même stile;
Et si chaque serment leur tenoit lieu d'effets,
Le fourbe gagneroit sa cause à peu de frais;
Ce sont toujours beaux mots, mais non pas sans reserve.

PHELONTE:

C'est à tort...

TOINON.

Voyez-vous, il n'eſt qu'un mot qui ſerve;
Quand on veut de deux cœurs aſſurer l'union,
On y broüille trois grains de *Matrimonium* :
Cela fait, on ſe peut aimer tout à ſon aiſe.

PHELONTE.

Oſerois-je eſperer que le parti vous plaiſe ?
Dans la brûlante ardeur qui m'engage aux ſoupirs,
L'hymen eſt le ſeul but où tendent mes déſirs.
Madame, prononcez ; & quand mon cœur ſe donne....

DAPHNIS.

Phelonte, en verité ce changement m'étonne :
Quoi ! vous, parler d'hymen ? c'eſt dequoi s'écrier....

PHELONTE.

Oui, j'ai blamé quiconque oſoit ſe marier :
Cependant, avec vous, telle eſt ma deſtinée,
Que ſans voir ma fortune à la vôtre enchaînée,
Je ne puis vivre heureux. Votre lettre d'abord
M'a fait ſentir pour vous le plus ardent tranſport ;
A ce doux charme en vain j'ai voulu mettre obſtacle,
+ ~~Et voilà que vos yeux~~ achevent ce miracle ;
Les deſavoûrez-vous, ces beaux yeux que l'Amour....

mais vos yeux enchanteurs

DAPHNIS.

De peur d'en dire trop, pensez-y plus d'un jour,
Il est bon quelquefois de n'aller pas si vite.

PHELONTE.

Non, je suis convaincu de tout votre mérite;
Et pour vous empêcher de douter de mon feu,
Je vais à votre Pére en demander l'aveu;
S'il ne me connoît pas, il connoît ma Famille.

DAPHNIS.

Quelque rang où l'hymen pût élever sa Fille,
Comme il faut peu de chose à le mécontenter,
Le prendre au dépourvû, ce seroit tout gâter:
Ne vous déclarez point, que je ne vous revoye.

PHELONTE.

Et quand puis-je, Madame, esperer cette joye?

DAPHNIS.

Peut-être que chez vous j'irai dès aujourd'hui.
Séparons-nous, adieu.

PHELONTE.

Vous quitter! quel ennui!

DAPHNIS.

Je ne puis vous parler ici, que je ne tremble.
Mon Pere peut venir; & s'il nous trouve ensemble,
Quoique vous lui disiez, il n'écoutera rien.

PHELONTE.

Mais me priver si-tôt d'un si cher entretien,

Madame . . . .

DAPHNIS *entendant frapper à la porte.*

Je l'entens, c'est lui, que deviendrai-je ?

PHELONTE.

Une honnête recherche a quelque privilege ;
Et si je lui dis . . . .

DAPHNIS.

Non, Toinon, & vîte.

TOINON.

Quoi,
Peut-on...Comme il redouble !

DAPHNIS.

Et tôt, c'est fait de moi,
Que dans ce cabinet ils entrent l'un & l'autre.

CRISPIN.

Monsieur, nous voilà pris.

TOINON.

Ma pensée est la vôtre,
Coulez-vous là-dedans, & *motus.* L'on y va.

CRISPIN *entrant.*

Peste ! il a belle hâte.

DAPHNIS.

Et la clef, tire-la.

TOINON.

Mon Dieu, ne craignez rien. Il heurte avec emphase.

SCENE V.

DAPHNIS, ANASTASE, TOINON.

TOINON *après avoir ouvert la porte.*

Au diable l'Animal !

DAPHNIS.

Quoi ! Monsieur Anastase,
C'est donc vous...

ANASTASE *faisant une grande réverence.*

Oui, Madame, excusez si j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe !

ANASTASE.

J'ai crû ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Justement. Il croyoit heurter à son College.

ANASTASE.

Il est vrai qu'on s'y donne un peu de privilege,
Et qu'à grand bruit toujours chaque chose s'y fait.
Avec des Ecoliers du repos !

DAPHNIS.

En effet.
Mais, Monsieur Anastase, en deux mots,
voyons qu'est-ce?
Que voulez-vous?

ANASTASE.

L'Etude orne bien la Jeunesse;
Et j'ai mis, grace au Ciel, votre Frere en état
De soutenir bientôt sa These avec éclat.
A present qu'il est Grec, ce sont ses galleries,
Que les Universaux, & les Cathégories,
Sans certains Argumens sur l'être de raison,
Par lesquels . . .

DAPHNIS.

Finissons, si vous le pouvez.

TOINON.

Bon:
Pensez-vous qu'un Pédant d'un seul mot se
contente?
C'est . . . .

ANASTASE.

Madame, Toinon est toujours mordicante.
Et son aversion, quoique sans fondement,
Ne m'a jamais traité qu'antipatiquement:
Quand elle auroit puisé dans le sein de la haine,
Ses dédains corrosifs . . .

TOINON.

+ ~~Votre fievre quartaine.~~

+ que le Diable t'entraine

Voyez ce qu'il veut dire avec son corrosif?
Hé ! parlez-nous Chretien.

ANASTASE.

Ah cœur vindicatif!
Elle m'en a voulu, depuis qu'un jour contr'elle..

DAPHNIS.

Oüi, mais sçachons vers nous quel sujet vous appelle?

ANASTASE.

Je viens trouver Monsieur de la part de son Fils,
Lui rendre cette lettre.

DAPHNIS.

Il n'est pas au logis;
Je la rendrai pour vous, donnez.

ANASTASE *retenant la lettre.*

Je vais l'attendre,
L'affaire le requiert. Pour vous la faire entendre,
Vous sçaurez....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part,
Délogez, car Monsieur ne reviendra que tard.

ANASTASE.

Tard soit, il est besoin que j'en aye audience.

TOINON.

Revenez donc tantôt.

ANASTASE.

Non, j'aurai patience,
Et n'incommodant pas, j'aime mieux en ce lieu....

TOINON.

Le mouchoir de Madame eſt de travers, adieu.
Il faut le rajuſter, point de témoins.

ANASTASE.

Diane
Fut jadis expoſée aux regards d'un prophane ;
Ses yeux gâterent-ils les celeſtes beautés....

DAPHNIS.

Quoi ! Meſſieurs du College aiment les nudités ?...
Je ne le ſçavois pas....

ANASTASE.

La nature....

DAPHNIS.

Hé, de grace,
Ne moraliſez point, & nous quittez la place.

ANASTASE.

Vous avez droit d'agir impérativement,
Je ſors, & ſuis fâché....

TOINON.

Tréve de compliment,
On vous en quitte.

DAPHNIS.

Enfin il s'en va, je reſpire.

SCENE VI.

TOINON, DAPHNIS.

TOINON.

QU'un Pédant à souffrir, est un cruel martyre !

DAPHNIS.

Ne perdons point de tems, de crainte d'avoir pis.
Congédions....

SCENE VII.

DORAME, ANASTASE, DAPHNIS, TOINON.

DORAME *à Anastase.*

J'Etois en peine de mon Fils,
Comment est-il ?

ANASTASE.

Fort bien, Monsieur.

DAPHNIS.

Toinon, que faire?

TOINON.

Ne rien dire, & laisser raisonner votre Pere.

DORAME.

Nous ne l'avons point vû depuis huit ou dix jours.

ANASTASE.

A raciociner comme il vaque toujours,
Il ne sort point, & c'est pour cela qu'il m'envoye
Vous faire humble requête.

DORAME.

Ah j'en ai de la joye.
Dequoi donc s'agit-il?

ANASTASE.

D'un accommodement

DORAME.

Est-ce qu'il auroit eu querelle?

ANASTASE.

Nullement;
Il a vers la douceur propension entiere:
Mais un sien Camarade agissant par priere,
Lui fait sur certains cas prendre son interrêt,
Cette lettre, Monsieur, vous dira ce que c'est.

DAPHNIS *à Toinon, tandis que Dorame lit bas.*

Je ne sçais où j'en suis: s'il falloit pour écrire
Que dans ce Cabinet. . .

TOINON.

TOINON.

Vous mettez tout au pire,
Que sert de craindre? Alors comme alors, on verra,
Si l'embarras échoit, comme on s'en tirera.

DORAME *après avoir lû.*

Oui, Monsieur Anastase, avec plaisir j'espere
Venir, sans trop de peine, à bout de cette affaire,
Assurez-en mon Fils; j'aime à voir que son cœur,
A de semblables soins, se porte avec ardeur.

ANASTASE.

Au bien *Pedententim* toujours je l'achemine,
L'induis aux bonnes mœurs; & sous ma discipline,
Depuis cinq ans entiers, il est à remarquer
Qu'il n'a sçû ce que c'est que de prévariquer.

DORAME.

Je suis content de vous, autant qu'on le peut être.

ANASTASE.

Monsieur, sans vanité....

TOINON *bas.*

Finira-t'il le traître?

ANASTASE.

Le Ciel m'a de tout tems concedé le talent,

Quand j'ai ſoin d'un terroir, de le rendre excellent ;
Il n'eſt que d'être mis d'abord en bonne école ;
Car la Jeuneſſe, elle eſt comme une cire mole...

DORAME.

C'eſt fort bien dit, allez, je ſçai ce que je doi,
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour moi.
Demain mon Fils ſçaura ce que j'aurai pû faire.
Adieu.

SCENE VIII.

TOINON, ANASTASE, DAPHNIS.

TOINON, *à Daphnis.*

BOn, nous voilà quittes de votre Pere.

ANASTASE, *à Daphnis.*

Que m'ordonnerez-vous ?

TOINON.

De décamper ; bon-ſoir.

DAPHNIS.

A mon Frere, qu'il eſt trop long-tems ſans me voir.

ANASTASE *revenant.*

Quoiqu'il soit, sans vouloir user de privilege,
Rigide observateur des regles du College,
Si c'est nécessité nécessitante . . . . .

DAPHNIS.

Non.
Quand il pourra venir, qu'il vienne. *(Il sort.)*
Enfin, Toinon,
Notre importun . . . .

TOINON.

Maudit soit tout Pédant qui jase.

SCENE IX.

DORAME, ANASTASE, DAPHNIS, TOINON.

DORAME *revenant.*

J'Allois bien oublier. Oh! Monsieur Anastase.

TOINON.

Il est déja bien loin, & ne vous entend pas.

DORAME.

Pas si loin; je le vois qui revient sur ses pas.

ANASTASE.

Monsieur.

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Le rappeller!

TOINON.

C'est bien une autre histoire.

DORAME.

J'ai fait, depuis deux jours, achat d'une écritoire,
Que vous m'obligerez de porter à mon Fils;
Elle est toute gravée, & d'un travail exquis;
Je vous la vais donner.

DAPHNIS.

Ah, me voilà perduë!

DORAME, *ne trouvant pas la clef.*

La clef du cabinet, qu'est-elle devenuë?

TOINON.

Moi? le dois-je sçavoir? Elle peut être en bas,
Il faut y voir.

DORAME.

Je cherche, & ne la trouve pas;
Je l'ai tantôt laissée à la porte.

DAPHNIS.

Peut-être
Toinon, en balayant....

DORAME.

Tout sur le dos du Maître.
Les Valets sont bien nés pour nous faire enrager!
Qu'ils perdent, brisent tout....

TOINON.

Le dégât est léger.
Hé bien, c'est une clef, voyez la grande perte!

DORAME.

Mais si du cabinet la porte n'est ouverte ?
L'écritoire est dedans.

TOINON.

Le beau sujet d'ennui !
Vous l'envoirez demain, si ce n'est aujourd'hui.

DORAME.

Oyez-la raisonner.

ANASTASE.

Comme je suis tout vôtre,
Demain, puisque la clef . . . .

DORAME.

J'en ai là-haut une autre ;
Je m'en vais la chercher.

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Fai ce que tu pourras ;
+ ~~Quant à moi, je me sauve, & ne l'attendrai pas.~~

TOINON.

Hé, que pourrai-je faire ? Elle sort & me laisse.

SCENE X.

ANASTASE, TOINON.

ANASTASE.

DOnc, Madame Toinon sera toujours tigresse ;
Et rien n'adoucira son naturel felon.

+ tache à nous délivrer de ce triste embarras.

TOINON *à Anastase.*

Montez vîte, Monsieur vous appelle.

ANASTASE.

Moi? non,
Il ne m'appelle point.

TOINON.

Vous êtes sourd, je pense.

ANASTASE.

Ma faculté d'oüir n'est point en défaillance;
Et si quelque douceur de votre chere voix...

TOINON, *répondant comme si on l'appelloit.*

Tout-à-l'heure. Avez-vous entendu cette fois?

ANASTASE.

Rien moins.

TOINON.

Il vous attend; montez là-haut, vous dis-je.

ANASTASE.

O trop fier rejetton d'une sauvage tige!
Par quelle dureté m'envier le tresor
De l'heureux tête-à-tête, helas! qu'au poids de l'or
Je voudrois mille fois...?

TOINON.

Peste de la pécore!



SCENE XI.

DORAME, ANASTASE, TOINON.

DORAME.

VOici mon autre clef; qu'on me la perde encore.

TOINON, *bas.*

Tout va se découvrir.

DORAME *ouvrant la porte.*

Si... Mais que vois-je là?

Crispin au-dedans chante, Fa re mi fa, fa sol fa mi, fa re fa, sol fa re mi fa, (*bis.*) *& ils sortent en continuant.*



SCENE XII.

DORAME, ANASTASE, PHELONTE, CRISPIN, TOINON.

CRISPIN *en sortant, à Phelonte, qui tient un papier.*

Suivez bien votre Mode, allons, par *E mi la.*

Le même Fa re mi fa, fa sol fa mi,
fa re fa, sol fa re mi fa. *(bis.)*

DORAME *à Toinon.*

Que veut dire ceci ? répond.

TOINON.

Quelle demande !

DORAME.

Deux hommes !

TOINON.

La surprise en doit être bien grande !
Est-ce une nouveauté que deux hommes ?

CRISPIN *à Phelonte.*

La, la.

à Dorame :

Monsieur, vous voulez bien nous pardonner cela ?

DORAME.

DORAME.

Ne ſçachant....

PHELONTE *à Dorame.*

Excuſez, ſi j'oſe avec franchiſe
Prendre une liberté que Monſieur autoriſe.

CRISPIN.

Oh! Monſieur eſt tout cœur pour les honnêtes gens.
L'heure me preſſe un peu, ne perdons point de tems.

DORAME *à part.*

Deux hommes enfermés! point de clef! Patience,
Nous éclaircirons tout.

CRISPIN *à Phelonte.*

Chantez donc.

PHELONTE.

Je commence.

CRISPIN.

Je l'ai fort bien noté. Là, marquez bien ce *fa.*
Fa, *fa.*

DORAME.

Me raille-t'on? quel Prélude eſt-ce là?
Il faut voir juſqu'au bout.

ANASTASE.

La Muſique eſt touchante.

DORAME, *faiſant ſigne du doigt.*

Toinon....

TOINON.

Hé-bien, est-il défendu qu'on ne chante?

CRISPIN.

à Dorame.

Sol, sol. Nous aurons fait dans un moment.

PHELONTE.

Fa mi...

CRISPIN.

Hardiment. A quoi bon entonner à demi?

PHELONTE chante, & Crispin bat la mesure.

L'Amour cause trop de peine,
Je ne veux plus m'engager;
Un Amant souffre la gêne,
Quand l'Objet vient à changer.
L'Amour cause trop de peine,
Je *ne veux plus m'engager.*

CRISPIN, *après que Phelonte a chanté, se retourne devers Dorame, battant la mesure.*

Fa re mi fa, fa sol fa mi, fa re fa, sol fa re mi fa. (bis.)

La Basse continuë, ~~[illegible]~~

DORAME.

oui, oui, Je vous entens.

CRISPIN *à Phelonte.*

Allons, encore un coup, marquez-moi bien vos tems.

PELONTE chante: *L'Amour cause, &c.*

CRISPIN *se retourne encore à Dorame, après la fin du Couplet.*

Le même Fa re mi fa, &c.
C'est un petit Rondeau.

DORAME.

Rondeau soit, mais de grace ...

CRISPIN.

N'êtes-vous pas sur-tout charmé de cette Basse?
Fa re mi fa, fa sol fa mi, &c.

DORAME.

Mais, Monsieur ...

CRISPIN. *Fa re mi fa, &c.*
bas à Phelonte.

Sortons.

Phelonte sort allant après eux.

DORAME.

Mais ...

CRISPIN *revenant.*

Fa re mi fa, &c.

DORAME.

Laissez ce *re mi fa.*
Et m'apprenez, Monsieur, ce que vous faisiez là?

CRISPIN.

Hé, j'y notois ce ...*fa re mi fa, fa sol fa mi, &c.*

TOINON *à part.*

Bon: il se tire d'affaire.

DORAME.

Mais pourquoi ...

CRISPIN. *Fa re mi fa, fa sol fa mi, &c.*

DORAME.

Ce *re fa* commence à me déplaire :
D'où vient que ce Monsieur ...

CRISPIN *battant toujours la mesure,*
Fa re mi fa, &c.

Il sort en chantant, Fa re mi fa, fa sol fa mi.

DORAME *à Toinon.*

Que veut dire ceci ?

SCENE XIII.

DORAME, TOINON, ANASTASE.

TOINON *riottant.*

CEs Messieurs enfermés vous mettent en souci ?

DORAME.

A te voir, tout cela ne t'inquiete guére.

TOINON.

Ma foi, non.

DORAME.

Non, ta foi ?

TOINON.

Voyez la grande affaire !
C'eſt peut-être un Galant qui m'en veut, que ſçait-on ?

DORAME.

La Coquine !

ANASTASE.

Monſieur ...

TOINON.

Là, prenez votre ton,
Grondez juſqu'à demain.

ANASTASE.

L'ire qui vous embraſe,
Va ſans doute trop loin, car ...

DORAME.

Monſieur Anaſtaſe,
Avecque vos Pedans mêlez-vous, s'il vous plaît,
D'un argument en forme, ils ſçavent ce que c'eſt.

ANASTASE.

L'hallucination, dans cette conjoncture,
Vous ôte les clartés d'une telle avanture ;
C'eſt pourquoi vous devez penetrer à loiſir.

DORAME

D'accord.

ANASTASE.

L'homme prudent doit ſe faire un plaiſir
De connoître le vrai.

DORAME.

Vous plaît-il de vous taire ?

ANASTASE.

Oh volontiers. D'ailleurs ce n'est point mon affaire.

DORAME.

Quoi ?

ANASTASE.

Rien. Mais un conseil . . .

DORAME *en colere.*

Encore ? Hé taisez-vous ?

ANASTASE *à Dorame.*

Je me tairai.

DORAME.

Fort bien.

(à Toinon.) Çà, parlons entre nous.

ANASTASE.

Le silence est pourtant le propre de la bête.

DORAME.

Hem ?

ANASTASE.

A vous contenter je sens que je m'apprête ?
Parlez. Je me tais.

DORAME.

Hom ?

TOINON.

Il grille dans sa peau.

DORAME *à Toinon.*

Que faisoient-là ces gens ?

TOINON.

Ils notoient ce Rondeau,
Et c'eſt un pur hazard qui vous doit peu ſur-
prendre.
Votre Fille, Monſieur, ayant deſſein d'ap-
prendre;
Ce Maître entroit ici pour lui faire leçon;
Mais en entrant, il a prié qu'on trouvât bon,
Qu'il pût à ce Monſieur, en ce logis, écrire
Ce Rondeau que, dit-il, chacun par tout déſire;
Et nous a fort preſſé de lui faire apporter
Du papier & de l'encre, afin de le noter.
Moi, dans ce cabinet ſçachant une écritoire,
Je les ai fait entrer voilà toute l'hiſtoire:
Les refuſer, c'étoit une incivilité.

DORAME.

Il pouvoit être ailleurs tout auſſi bien noté.

TOINON.

Il eſt vrai, mais....

DORAME.

Il entre en ceci du myſtere.

TOINON.

Comment?

DORAME.

Quand on ne fait que ce que l'on doit faire,
On n'ôte point la clef d'une porte, Toinon;
Il y va là du vôtre.

TOINON.

Et qui vous dit que non ?
Oui, j'ai [illegible] la clef.

DORAME.

[illegible]
Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

TOINON.

Pour votre humeur [illegible]
Tout vous choque, & pour rien vous entrez en courroux ;
Une mouche à tout autre, eſt élephant pour vous ;
Et quand vous vous mettez deſſus la gronderie,
C'en eſt pour quinze jours.

DORAME *ſe fâchant.*

Voyez l'effronterie !
Ce n'eſt rien d'enfermer deux hommes ſans façon ?

TOINON.

Le grand crime que c'eſt, d'écrire une chanſon !

DORAME.

Pour écrire on n'a point ſur ſoi la porte cloſe.

TOINON.

Vous meriteriez bien que ce fût autre choſe.

ANASTASE.

Monſieur, la temperance eſt entre les vertus...

DORAME.

Temperez votre langue, & ne me parlez plus.

ANASTASE.

Monsieur, la fâcherie est à craindre à votre âge,
Et peut causer en vous un notable dommage:
Je dois par mes avis tâcher à vous guérir....

DORAME.

Je veux me fâcher, moi.

ANASTASE.

Vous en pourriez mourir.
Et l'on m'accuseroit d'être cause seconde
De ce cruel malheur.

DORAME.

Que le Ciel te confonde.

ANASTASE.

Je ne souffrirai point que vous vous fâchiez, non.

DORAME.

Hé! Monsieur Anastase....

TOINON.

Il a grande raison,
La colere aux Vieillards est chose trop funeste.

ANASTASE.

De la bile enflâmée il reste certain reste,
Dont la vapeur maligne attaquant leur cerveau,
Le corrompt & le gâte, & les mene au tombeau.

TOINON.

Ecoutez ce qu'il dit, & ...

DORAME.

Voudrois-tu te taire ?

TOINON.

Oui, Monsieur.

DORAME *à Anastase.*

Vous....

TOINON.

La mort suit de près la colere,
Car Monsieur Anastase en donne la raison.

ANASTASE.

Elle est fort dangereuse en la vieille saison,
Dorame ouvre la bouche.
Dit Hipocrate; c'est de l'homme l'ennemie
Elle produit en lui cette cacochimie,
Nuisible à la santé.

DORAME.

Je brûle de courroux.

ANASTASE.

Oh j'empêcherai bien, moi, restant près de vous,
Que vous ne vous fâchiez.

TOINON.

C'est bien fait.

DORAME.

Que la peste
Etouffe l'un & l'autre.

ANASTASE.

Hé Monsieur...

DORAME.

Je déteste:

Hé taisez-vous tous deux, & me laissez parler.

ANASTASE.

Quand cette humeur en nous vient la rate opiler,

L'hypocondre est alors.... *(le poursuivant.)*

DORAME.

Quoi, sans cesse? Ah j'enrage.

ANASTASE.

Hé Monsieur....

TOINON *de même.*

Hé Monsieur....

DORAME.

Coquine....

ANASTASE.

L'homme sage....

DORAME.

Homme fou, vous plaît-il me laisser en repos?

ANASTASE.

En ce facheux état, il n'est pas à propos....

DORAME.

Oh pour moi je te laisse.

TOINON.

Il a fermé la porte,

Allèz-vous-en, adieu.

ANASTASE.

Non, j'attendrai qu'il sorte.

Toinon s'en va, faiſant un ſigne de tête

DORAME *revenant.*

Voila cette écritoire.

ANASTASE.

Hé Monſieur....

DORAME.

le pouſſant. Hé bourreau,

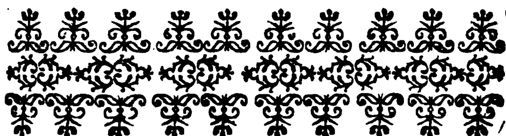
Laiſſe-moi, ſors.

ANASTASE *s'en allant.*

Craignez un tranſport au cerveau.

Fin du quatrieme Acte.

On tire la Ferme, & les ſix Laquais paroiſſent qui joüent comme aux autres Actes, & ſe retirent par les deux côtés du fond. Le cinquiéme Acte ſe paſſe dans l'Antichambre de Phelonte.



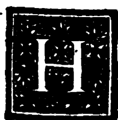
ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHELONTE, CRISPIN.

CRISPIN *en sortant.*

Fa re mi fa, fa sol fa mi, &c.



Em ?

PHELONTE.

Que Crispin est fou!

CRISPIN.

Mais peut-on ne pas rire;

fa re mi, &c.

En songeant à..Je crois que votre cœur soûpire.

PHELONTE.

Cette Dame est, Crispin, dans un grand embarras!

CRISPIN.

Elle s'en tirera, ne vous chagrinez pas.
A propos, tous vos gens sont là-haut qui répetent.

PHELONTE.

Pour chanter avec eux, trop de soins m'inquietent :
Et quoique la Musique ait des charmes pour moi,
Elle adouciroit peu le trouble où je me voi.
J'ai vû Daphnis, Crispin ; qu'elle est aimable & belle !

CRISPIN.

Quoi ! tout de bon, Monsieur, vous en tenez pour elle !
Et des langueurs d'amour, vous l'ennemi juré,
Converti tout-à-coup, vous auriez abjuré ?

PHELONTE.

Oui, Crispin, c'en est fait, par je ne sçai quel charme,
De toute ma fierté sa beauté me désarme ;
Je m'y rends, & je trouve en tout ce qu'elle dit,
Un agrément flateur, un tour aisé d'esprit,
Qui m'enleve à moi-même, & me fait trop connoître
Qu'il est des nœuds secrets dont on n'est pas le maître ;
Son absence me tuë, & loin de ses beaux yeux,

Point de repos pour moi , tout me déplaît.

CRISPIN.

Tant-mieux ;

Car à vous parler franc, quoiqu'auprès de la belle
Vous vous soyez dépeint l'Amant le plus fidelle
Comme je vous connois sujet à caution,
Je doutois que ce fût à bonne intention ;
Mais enfin votre cœur suit la route des nôtres,
Et vous êtes pris, vous, qui vous mocquiez des autres.

PHELONTE.

Il faut te l'avoüer, ce changement est grand ;
A voir ce que je fus, moi-même il me surprend ;
Mais j'ai beau raisonner, l'Amour parle, il m'attire,
Et je me sens forcé de suivre son empire.

CRISPIN.

Dame, il est attirant plus que vous ne pensiez.
Et ces coups de bâton dont vous me menaciez,
Il m'en devoit coûter tout au moins une côte ?
Si j'aime, hé-bien, Monsieur, voyez, est-ce ma faute ?

PHELONTE.

J'eus tort, de mon erreur enfin tu viens à bout.

CRISPIN.

L'Amour est un Oiseau qui se niche par tout,
Et souvent ce n'est pas, quoiqu'il aime à le taire,

En auberge d'éclat qu'il fait meilleure chere.
Chacun se sent, Monsieur, selon ses facultés.

PHELONTE.

Ah Crispin, que Daphnis fait briller de beautés!
Je ne sçai si pour voir mon ame assujettie,
Le destin contre moi se met de la partie:
Mais rien ne me paroît égaler ses attraits,
Et je sens dans mon cœur ce qui n'y fut jamais.
M'aimes-tu ?

CRISPIN.

Moi, Monsieur ?

PHELONTE.

Il s'agit de me rendre
Un service qui passe....

CRISPIN.

Et par où m'en défendre?
Je suis votre Valet, & Valet très-acquis;
Et Daphnis, dont enfin les yeux vous ont conquis, aussi, Monsieur,
Se trouve ~~d'abord~~, par un bonheur extrême
Maîtresse de Toinon, & c'est Toinon que j'aime.

PHELONTE.

Toinon ! Agis, Crispin, tu travailles pour toi.

CRISPIN.

Oui, dites-vous; Mais....

PHELONTE.

Va, que Daphnis soit à moi,
J'obtiendrai

J'obtiendrai que Toinon, puisqu'elle t'est si chere. . . .

CRISPIH.

Voyons à cela près, qu'est-ce? que faut-il faire?

PHELONTE.

Porter à ce que j'aime un billet de ma part,
Lui demander pour moi. . . .

CRISPIN.

C'est bien dit : au hazard,
Que le vieillard mutin à m'étriller s'applique.

PHELONTE.

S'il te voit de nouveau, tu parleras Musique.

CRISPIN.

Oui; mais s'il s'avisoit, comme il est violent,
De me faire chanter sur quelque ton dolent,
Il connoît d'autres Clefs que *B mol* & *B quarre*.

PHELONTE.

Quand on est amoureux, à tout on se prépare.
Ah Crispin, quand on aime, & qu'on aime ardemment. . . .
Donne-t'on comme toi sur le raisonnement?
Pouvant revoir Toinon, tu crains. . . .

CRISPIN.

Quel Docteur! diantre!
Aux gens, en dépit d'eux, il met le cœur au ventre:
Mais comme la crainte est malséante aux amans.
Vous-même vous pourriez faire vos complimens,

Ils feroient mieux de vous.

PHELONTE.

Si je fuis vû du Pere,
J'embarraffe Daphnis, je ruine l'affaire.

CRISPIN.

Ecrivez; je vois bien qu'au péril de mon dos
Il faut marcher.

SCENE II.

FANCHON, PHELONTE, CRISPIN.

FANCHON *en rentrant.*

Quoi dónc, ici dans le repos?
Et ne fçavez-vous pas, que depuis plus d'une heure
Melante eft au jardin?

CRISPIN.

Hé-bien, qu'il y demeure,
Nous fommes en affaire, & qui preffe?

PHELONTE.

Di-moi,
Eft-il feul?

FANCHON.

Une Dame eft avec lui.

CRISPIN.

Je croi
Qu'un tiers ne leur est pas tout-à-fait nécessaire.

FANCHON.

J'ai fait ce que pour eux vous m'aviez dit de faire.
Et je les ai reçûs de mon mieux.

PHELONTE.

A-t'on dit
Que je suis rentré ?

FANCHON.

Non.

PHELONTE.

Qu'on les laisse, il suffit :
J'entre en mon cabinet un moment pour écrire
J'irai les voir après.

FANCHON.

Il faut encor vous dire,
Que là-haut votre Maître, accompagné du mien
Sur quelques Airs nouveaux ont un grand entretien,
Et veulent sur ses Airs sçavoir votre pensée.

PHELONTE *s'en allant.*

Qu'ils attendent.



SCENE III.

FANCHON, CRISPIN.

FANCHON.

CRispin, quelle affaire pressée
Pourroit avoir Monsieur ? di.

CRISPIN.

Vois-tu bien, il a
Ce qui vient par ici d'ordinaire, & va là ;
Un mal aussi malin....

FANCHON.

Et quel mal, je te prie ?

CRISPIN.

C'est un mal qui jamais n'entendit raillerie,
Qui cuit & qui chatoüille, & qui sçût de tout
tems
Donner à corps perdu sur les honnêtes gens :
En un mot, mon Maître est, puisqu'il te faut
tout dire,
Mon confrere en amour.

FANCHON.

Quoi, Phélonte soupire,
Il seroit amoureux !

CRISPIN.

Il en tient d'aujourd'hui.

FANCHON.

Je ne m'étonnois pas de te voir fou. Mais lui!

CRISPIN.

Aimer est donc folie ?

FANCHON.

Et de la plus à craindre.
Le beau ragoût d'avoir à gemir, à se plaindre!
Vivons, rions, chantons, & point d'amour.

CRISPIN.

Fort-bien.
Il faut t'entendre avec ta Musique de chien.

FANCHON.

Je suis....

CRISPIN.

Tout-franc, depuis que tu t'es mis en tête
Ut re mi fa sol la, tu n'es plus qu'une bête.

FANCHON.

Mais toi, qui fait le sot, je te trouve fort bon ;
C'est bien à toi d'aimer ? un pied-plat !

CRISPIN.

Pourquoi-non ?
Lorsque de s'en mêler le diable à la malice,
Puis-je empêcher qu'en moi nature ne pâtisse?

FANCHON.

Que ne suis-je ton Maître, afin de t'empêcher

FANCHON.

Sur le bon pied je te ferois marcher,
Je t'apprendrois....

CRISPIN.

Va-t-en auprès de ta malade,
Ta voix la peut guerir, elle a besoin d'aubade.

FANCHON.

C'est-à-dire qu'il faut que ta folie ait cours,
Et que tu veux sans moi rêver à tes amours.

CRISPIN.

Ce n'est pas ton affaire ; adieu.

FANCHON.

Tu te courrouces ;
Bon-soir.

SCENE IV.

CRISPIN *seul.*

AMour, amour, quelles rudes secousses !
Laisse quelque moment mon cœur en repos.
Non.
Tu veux qu'il aille & vienne. Ah Toinon ! ah Toinon !



SCENE V.

CRISPIN, DAPHNIS, TOINON.

TOINON *rentrant.*

HE'-bien, que lui veux-tu ? voici Toinon.

CRISPIN *la caressant.*

Friponne !

Tu vois comme sans cesse avec toi je raisonne.

TOINON.

Tout-doux, tu ne vois pas ma Maîtresse ?

DAPHNIS.

Crispin,

Que fait ton Maître ?

CRISPIN

Il est possedé d'un lutin,

Qui dans son cabinet broüille fort sa cervelle.

DAPHNIS.

Est-il seul ?

CRISPIN.

S'il est seul ? Non, avec une Belle.

DAPHNIS.

Une Belle !

CRISPIN.

Oui, qu'il aime, & tendrement.

DAPHNIS.

Ah Dieux !

Vien, Toinon.

CRISPIN *l'arrêtant.*

Sans courroux, le plus tard vaut le mieux.

DAPHNIS.

Tu m'arrêtes en vain.

CRISPIN.

Hé, mondieu, patience,

Eſtre avec une Belle....

DAPHNIS.

Ah c'eſt une impudence ?

* ~~Qui doit le diffamer~~....

CRISPIN.

Pas tant que vous croyez ;

C'eſt avec vous qu'il eſt, il vous écrit.

TOINON.

Voyez,

Il étoit bien beſoin de nous donner l'alarme ?

DAPHNIS.

Quoi, Criſpin, tu me dis....

CRISPIN.

Que vous êtes ſon charme,

Et que mettant ſa joye à vous le proteſter,

Il écrit un billet que j'allois vous porter ;

Mais je cours l'avertir....

DAPHNIS

* Ie dois le mépriser.....

DAPHNIS.

Non, je le veux attendre,
Nous verrons de quel air il aura sçû s'y prendre.
Si l'amour... Mais, Crispin, ne m'abuses-tu point?

CRISPIN.

Non, je me donne au diable, il vous aime à tel point,
Qu'au besoin, pour vous mieux soumettre sa fortune,
Il vous épouseroit quinze fois au lieu d'une.

TOINON.

Va, Crispin, c'est assez d'épouser une fois,
Encore en est-il bien qui s'en mordent les doigts;
L'hymen est une cage, ou tout oiseau qui chante....

CRISPIN.

Madame, avec mon Maître, aura l'ame contente,
C'est pour elle un coup sûr: Quand un coquet fieffé,
D'amour, de bonne sorte, une fois s'est coëffé,
Cela tient comme glu.

DAPHNIS.

Si-bien donc, qu'à ton compte,
Je ne dois plus douter d'avoir touché Phelonte?

CRISPIN.

Vous faites de son cœur l'unique passion;
J'en réponds, s'il le faut.

TOINON.

La bonne caution !

CRISPIN.

Oui, bonne ; & je voudrois en avoir une telle,
Qui m'assurât de toi.

TOINON.

Je te suis si fidelle !
Que crains-tu ?

CRISPIN.

Que venant à parler tout de bon,
Au lieu de dire oui, tu n'ailles dire non.

DAPHNIS.

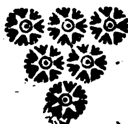
Phelonte y pourra tout ; s'il a de la constance,
S'il m'épouse, Toinon sera ta récompense,
Je t'en donne parole.

CRISPIN.

Et toi ?

TOINON.

Ne sçais-tu pas
Qu'une Servante suit sa Maîtresse à grand pas ?
Ainsi le tout dépend de bien servir sa flame.



SCENE VI.

PHELONTE, DAPHNIS CRISPIN, TOINON.

PHELONTE *sortant.*

Tien, Cririſpin, va porter promptement...
Ah Madame,
Vous ici! quel bonheur pouvoit m'être plus cher?

DAPHNIS.

Voyons donc ce billet.

PHELONTE.

Il vous alloit chercher:
Mais, Madame, à quoi bon perdre du tems à lire
Ce qu'on ne peut jamais que foiblement écrire?
Je vous aime, & mon cœur qui paroît dans mes yeux,
Quand ma bouche le dit, vous le dit encor mieux
Tout nourrit, tout accroît cette ardeur imprévûë
Qui m'a fait être à vous dès que je vous ai vûë;
Je vous revois, Madame, & mes vœux satisfaits....

DAPHNIS.

J'aurois lieu de rougir, à voir ce que je fais :
Venir jusques chez vous, c'est offenser ma gloire,
Mais votre amour l'emporte, & je l'ai voulu
croire ;
Vous le peignez sincere, & s'il l'est en effet,
Quoique j'ose pour vous je n'aurai pas trop fait
Ainsi vous êtes sûr d'être écouté, de plaire ;
Mon cœur sera pour vous, mais je dépends d'un
Pere,
Et c'est à vous à voir, si vous pourrez souffrir
Les fâcheux contre-tems qui se pourront offrir.
Jamais il ne veut rien de ce qu'on lui propose ;
Quel qu'en soit l'avantage, il résiste, il s'oppose ;
Mais sur le point d'honneur il est fort délicat,
Et s'il voit que vos feux s'obstinent à l'éclat,
Comme il craint les sots bruits, pour s'en sauver
j'espere
Qu'il croira notre hymen un parti nécessaire.
Voilà ce qui m'amene, il faut déliberer....

PHELONTE.

Madame, c'est assez que je puisse esperer.
Cet obstacle d'un Pere est de peu d'importance,
S'il peut être levé par ma perseverance :
Mais ne vous ai-je point attiré son courroux ?
Qu'a-t-il dit de m'avoir trouvé tantôt chez
vous ?

DAPHNIS.

Il n'a pas fait paroître encor qu'il me soupçonne;
Mais pour Toinon....

TOINON.

Je sçai qu'il me la garde bonne;
L'orage crevera, mais ma foi je l'attends.
Voyez le vieux rêveur! Il a passé son tems,
Et ne s'informe pas, quand une fille a l'âge,
Si les jours qu'elle perd....

DAPHNIS.

Toinon n'est guére sage.

TOINON.

Mondieu, Toinon vaut trop, n'en dites que du bien;
Elle a gagné le cœur d'un grand Musicien;
C'est-là de son mérite une preuve autentique,
Crispin.

CRISPIN.

Ne raille point, honneur à ma Musique.
Sans le Rondeau notté, nous étions pris sans vert,

PHELONTE.

Tout-à-propos pour moi le Rondeau s'est offert:
Mais c'est à Crispin seul qu'on doit le stratagéme:
Toinon, ce trait d'esprit mérite assez qu'on l'aime,
Qu'en dis-tu?

TOINON.

Moi ? Je dis que le cœur m'en diroit ;
Mais j'ai martel en tête, & toute autre l'auroit,
La Servante d'ici me semble ~~un peu trop belle~~ assez gentille
~~En entrant j'ai vû....~~ je viens de voir

CRISPIN.

Quoi ! Fanchon ?

PHELONTE.

~~Ne crain~~ [illegible] pas cette fille ;
Comme elle a de la voix, elle en est folle au point,
De renoncer à tout, pour ne la perdre point.
Ainsi rien ne la peut résoudre au mariage,
* ~~Les~~ [redacted] ~~auroient résoluë.~~

TOINON.

ah ! Quel dommage !
Ne plus chanter ! Pour moi, j'aimerois mieux cent fois
Avoir un bon mari, que la plus belle voix ;
Car pour vivre en repos, chanter ne sert de guére,
Et je tiens qu'un époux est chose nécessaire.

PHELONTE.

Toinon a le goût bon.

TOINON *appercevant Dorame.*

Pas trop méchant. Mais Dieux !

DAPHNIS.

C'est mon Pere !

pour sa voix elle en craint la suite....

CRISPIN *à Daphnis.*

Vers lui ne tournez point les yeux.

PHELONTE *bas.*

Ah Crispin!

DAPHNIS *à Crispin.*

Quel malheur!

CRISPIN *à Daphnis, après un peu de silence.*

Secondez mon adresse.

SCENE VII.

PHELONTE, DORAME, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

DORAME.

QUe vois-je ici? Ma Fille!

CRISPIN *à Daphnis.*

Un peu de hardiesse;
Le ton n'est pas trop haut, croyez-moi, *sol mi fa*.
Je connois votre voix, elle ira jusques-là.

DORAME.

Ma Fille en ce logis!

CRISPIN *à Phelonte.*

Ah! Monsieur quelle peine....

PHELONTE.

Monſieur, vous voir ici! quel ſujet vous amene?

DORAME.

C'eſt Phelonte : Eſt-ce vous ?

PHELONTE.

Oui.

DORAME.

Je veux vous parler :
Mais je voudrois en vain vous le diſſimuler.
Voir ma Fille chez vous, trouble ſi fort mon
ame. . . .

CRISPIN.

Le mal n'eſt pas bien grand.

DORAME.

Il n'eſt pas grand? L'infame!

PHELONTE.

Hé, Monſieur. . . .

CRISPIN.

Votre Fille eſt chez moi, s'il vous plaît.

DORAME.

Comment, chez vous!

CRISPIN.

Sçachez la choſe comme elle eſt.
Quoiqu'en ſon nom Monſieur ait la maiſon entiere,
Il n'a que le devant, j'occupe le derriere:
Nous vivons l'un pour l'autre aſſez commodément
Mais cependant ceci, c'eſt mon appartement,

J'y fais pour mes amis Concert chaque semaine;
Madame a sçû le jour, voilà ce qui l'amene.

DAPHNIS

Mon Pere, pardonnez, si pour oüir chanter...

CRISPIN.

Attendant le Concert que je fais apprêter,
Je lui voulois apprendre un petit Air.

DORAME.

De grace,
Laissez vos petits Airs.

CRISPIN.

Il est Dessus & Basse,
Joli: Si vous voulez....

DORAME.

Je n'ai rien à vouloir.

CRISPIN.

On court de toute part après moi pour l'avoir.

DORAME.

Depuis les *Opera*, la rage de Musique
S'est mise dans Paris, tout le monde s'en pique;
Je le sçai. Mais ma Fille apprendra, s'il vous
plaît,
A chanter toute seule, ou point.

TOINON.

Quel meurtre c'est:
Mais peut-on bien chanter, sans sçavoir la mesure?

DORAME.

Coquine.

TOINON.

Lui laisser perdre la voix ! J'en jure,
Si j'étois en sa place, il ne seroit pas dit
Que j'aurois de la voix pour rien.

DORAME.

Il me suffit.
C'est toi....

TOINON.

Pour bien chanter il faut de la pratique.

DORAME.

J'aurai soin....

TOINON.

Malgré vous, j'apprendrois la Musique.

DORAME.

Tai-toi ; si....

TOINON.

Le grand mal, que d'oüir concerter !

DORAME.

Oui, si grand, que....

CRISPIN.

Monsieur, c'est trop vous emporter ;
Nous sommes gens publics, chez qui chacun, sans honte,
Vient comme bon lui semble.

DORAME.

Et ce n'est pas mon compte ;
C'est par-là justement qu'une fille se perd ;
Il est tant de Concert qui se font de concert.

CRISPIN.

Je suis tendre à l'honneur, & c'est me faire injure.

DORAME.

Comment vous nomme-t'on ?

CRISPIN.

Mon nom est.... La Verdure.

DORAME.

La Verdure !

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

~~DAPHNIS.~~

DORAME. Pour un Musicien,
Ce nom, à mon avis, ne convient pas trop bien.

CRISPIN.

Celui de ma Famille, est de la Garaniere,
Nom que j'avois d'abord assez mis en lumiere.
Mais comme tous mes Airs, du premier au dernier,
Ont un je-ne-sçai-quoi de gai, de printannier,
Que je les rends toujours fleuris outre-mesure.
On m'a par excellence appellé La Verdure.

DORAME.

Le fourbe! Mais il faut le pousser jusqu'au bout.
Ç'a, puisque tous vos Airs sont si fleuris par tout,
Entendons ce Concert.

CRISPIN.

Grand honneur.

DAPHNIS.

Ah je tremble!

CRISPIN.

Mes Chanteurs sont là-haut, qui repétent ensemble,
Je vais les amener.

Il va parler à l'oreille de Phelonte.

DAPHNIS *à Toinon.*

Se pourroit-il qu'il pût....

TOINON.

Quand on a de l'adresse, on sort de tout. Mais chut.

SCENE VIII.

DORAME, PHELONTE, DAPHNIS, TOINON.

PHELONTE.

TAndis qu'on se prépare au Concert, puis je apprendre
Quel service je dois m'apprêter à vous rendre?
Quoique ce soit, Monsieur, commandez, j'obéis.

DORAME.

Voudrez-vous accorder une grace à mon Fils?

PHELONTE.

Tout. Mais pourquoi chez vous avoir voulu me taire
Ce que, pour vous servir, il s'agissoit de faire?

DORAME.

Quand chez moi, par hazard, tantôt je vous ai vû,
Votre visage encor ne m'étoit pas connu ;
Votre nom me l'étoit; c'est tout ce qu'à mon âge
Je sçai des jeunes gens.

PHELONTE.

Ce m'est un avantage,
Que ma Famille au moins vous soit connuë assez
Pour ne. . . .

DORAME.

Je la connois mieux que vous ne pensez,
Vous avez un Cadet Philosophe en Navarre.

PHELONTE.

Oui, rempli de caprice, & d'humeur fort bizarre.

DORAME.

Il vous a chagriné : mais par son repentir,
A lui pardonner tout vous devez consentir ;
C'est la grace par moi, que mon Fils vous demande.

PHELONTE.

La partie est trop forte, il faut que je me rende.

DORAME.

Il est son Camarade, & ce qu'il m'en écrit. . . .

PHELONTE.

Vous le voulez, Monsieur, & cela me suffit.
Cependant, à mon tour, oserois-je prétendre...

DORAME *appercevant Crispin.*

Ecoutons le Concert, j'ai promis de l'entendre.

SCENE IX.

DORAME, PHELONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON, FANCHON.

CRISPIN *aux Musiciens, aux Violons & à Fanchon.*

MOnsieur a le gout fin, de votre mieux allons,
Fa sol. Prenez le ton avec les Violons.
Tout le monde est-il prêt?

TOINON *à Daphnis.*

Monsieur de la Verdure
Fait merveilles.

CRISPIN.

Sur-tout suivez bien la mesure.

LES VIOLONS préludent, & Crispin dit Fa sol re mi la sol fa, *&c. Ensuite on chante ce qui suit, Crispin bat la mesure, & Phelonte accompagne du Clavessin.*

On chante.

Tu viens peindre nos prés des plus vives couleurs ;
Printemps, tu ramenes les Fleurs,
Chacun en a l'ame ravie ;
Mais qu'ai-je affaire helas ! de tout ce que je voi ;
Tu ne ramenes point Silvie,
Ainsi tu ne fais rien pour moi.

CRISPIN *à Dorame.*

Etes-vous content ?

DORAME.

Oui.

CRISPIN.

Cet Air ?...

DORAME.

Il est fort beau.

CRISPIN.

Vous plairoit-t'il encor, ce Menuet Rondeau?
Avec les Violons il est incomparable.

DORAME.

Volontiers.

TOINON *à Daphnis.*

Il prend goût....

DAPHNIS.

Crispin est admirable.

CRISPIN *avec le Prélude des Violons. Fa, fa sol, fa, &c.*

On chante.

L'Amour cause trop de peine,
Je ne veux plus m'engager ;
Un Amant souffre la gêne,
Quand l'Objet vient à changer.
L'Amour cause trop de peine.
Je ne veux plus m'engager.

La Basse seule.

Bacchus est le seul remede
Qui peut guerir de l'Amour ;
Quand son ardeur me possede,
Je vais lui faire ma cour.
Bacchus est le seul remede
Qui peut guerir de l'Amour.

CRISPIN.

Mes Airs ont le bon tour.

DORAME.

Je vous l'ai déja dit,
Ils sont fort beaux.

CRISPIN.

Ce sont Eternûmens d'esprit;
J'ai pour les composer une certaine aisance ;
Messieurs, du mouvement marquons bien la cadence :
Allons, encore un coup ce Couplet de Bacchus,
Et que tous à la fois on fasse un grand *Chorus.*

Tous ensemble le dernier Couplet.

SCENE

SCENE DERNIERE.

DORAME, PHELONTE, MELANTE, DAPHNIS, LISE, TOINON FANCHON, CRISPIN.

MELANTE *tenant Lise.*

NOus venons prendre part au Concert.

CRISPIN *à Dorame.*

Le beau monde

Vient chez moi librement.

LISE *apparcevant Dorame.*

Ma peine est sans seconde.

CRISPIN *à Melante, sans regarder Lise.*

Voyez, point de scrupule.

DAPHNIS *à Toinon.*

Ah! Toinon, qu'est-ceci?

DORAME *à part.*

C'est ma Fille!

LISE.

Mon Pere & ma Sœur sont ici.

DORAME.

Le Concert est charmant, je l'avouë.

LISE.

Ah mon Pere !

PHELONTE *à Crispin.*

Son Pere !

CRISPIN.

C'est bien pis.

LISE.

jai grand tort [illegible], mais j'espere....

DORAME.

Quoi....

TOINON.

Voilà ce que c'est que se faire prier :
Quand une fille a l'âge, il faut la marier,
Je vous l'ai dit cent fois.

DORAME.

Écoutez l'insolente !

MELANTE.

Monsieur, il ne faut point....

DORAME.

Hé-bien, qu'est-ce, Melante ?
Vous veniez au Concert, ç'en est ici le jour.

MELANTE.

Non, en vain je voudrois vous cacher mon amour :
Depuis un an entier j'adore votre Fille ;

Vous connoissez mon bien, vous sçavez ma Famille,
Daignez laisser uni ce que l'Amour a joint.

DORAME.

Mon honneur souffriroit à n'y consentir point.
Mais quoi dois-je excuser une Fille sans honte,
Et qui de ma défense a fait si peu de compte ?

LISE.

Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.

Daphnis, Toinon & Crispin se jettent à genoux avec Lise.

MELANTE.

Hé, Monsieur, par pitié....

LISE.

Mon Pere....

DORAME.

Levez-vous,

LISE *larmoyant.*

~~Je sçai que j'ai failli, j'ai tort, je le confesse,~~
Mais pardonnez....

DORAME.

Ses pleurs réveillent ma tendresse
Et.... C'est assez, Melante, elle est à vous.

MELANTE.

Hé quoi
Se peut-il que vous....

k votre fille est coupable, oui, je vous le confesse;

DORAME.

Oui, j'agis de bonne foi,
Phelonte, à cœur ouvert, Daphnis a sçû vous plaire?

PHELONTE.

Oui, ce seroit en vain que j'oserois le taire:
Je l'aime; faites grace à ma temerité,
Rien ne manquera lors à ma felicité:
C'est de vous seulement que je la dois attendre.

DORAME.

Je n'aurois pris peut-être aucun des deux pour Gendre.
Mais puisque sur ce point, sans craindre mon courroux,
Mes Filles, malgré moi, sont d'accord avec vous,
L'éclat de mes refus tourneroit à ma honte:
Ainsi, si c'est bonheur, soyez heureux Phelonte.

PHELONTE.

Puis-je assez reconnoître un si charmant aveu?

DORAME.

Le Maître de Musique a bien joüé son jeu;
Et c'est, pour peu qu'il trouve à payer d'artifice,
Un fourbe aussi complet....

CRISPIN.

Fort à votre service:

Vous n'avez seulement qu'à me donner Toinon,
Je fourbe après pour vous de la bonne façon.

DORAME.

Mais Toinon....

CRISPIN.

Dans un mois avec ma Tablature,
Elle pourra chanter, & battre la Mesure.

TOINON.

Et si par de faux tons tu me gâtes la voix....?

CRISPIN.

Ne crain rien. Voulez-vous qu'on en fasse à deux fois?
Tandis qu'on est en train, mettez-moi de la bande;
Toinon m'aime, je l'aime, & je vous la demande.

DORAME.

La Musique pourroit se ravaler si bas?
A Toinon!

CRISPIN.

Chacun sçait ce qu'il sçait. En tout cas,
S'il faut pour l'épouser, me faire mieux connoître,
Crispin est mon vrai nom, & vous voyez mon Maître.

DORAME.

Ah puisqu'il est ainsi, je dois tout accorder;

Mais en te l'accordant, on peut te demander
Encore un petit Air.

CRISPIN.

Si cela vous contente,
On va vous en chanter, non pas un, mais cinquante.

PHELONTE *à Dorame.*

Ah Monsieur! commandez, vous pouvez tout ici.

CRISPIN.

Oui, sans doute, & Monsieur n'en est point en souci,
Répondons seulement à ce qu'il nous demande.

DORAME.

Il a raison.

PHELONTE.

D'accord.

CRISPIN.

Ça quelque Air de commande.

On chante.

Pour Crispin & Toinon,
Que dans neuf mois un beau Garçon
Soit le fruit d'un hymen prospere.
Ah! que si ce petit Poupon
Vient au jour beau comme son Pere,
Ce doit être un joli Mignon.

CRISPIN.

Toinon, à cette fin tu dois me seconder.

Messieurs, si mon Concert peut vous accommoder,

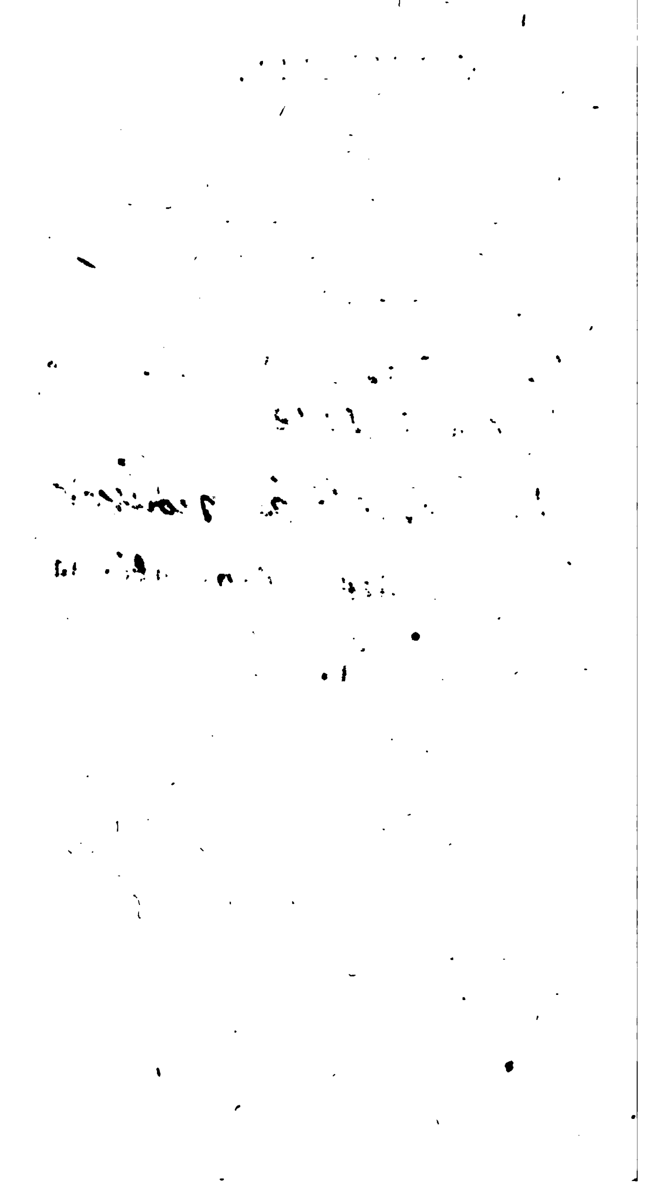
On la repete ici trois fois chaque Semaine,

Venez l'oüir en foule, il en vaut bien la peine.

FIN.

dites le sans façon vous verrez
ma musique
toujours prête à prouver
sa vigueur cromatique.

fin.



LE
COCHER,
COMEDIE.



ACTEURS.

Mr. HILAIRE, Oncle de Dorothée.

Mr. EUTROPE, Amant de Dorothée.

LISIDOR, autre Amant de Dorothée.

DOROTHE'E, Amante de Lisidor, & promise à Mr. Eutrope.

JULIE, Amante de Lisidor.

ROSETTE, Suivante de Julie.

ROLINE, Suivante de Dorothée.

MORILLE, Valet de Lisidor, & Cocher de Mr. Hilaire.

ADRIAN, Frere de Rosette.

La Scene est à Paris.



LE COCHER,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.



H, Monsieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rodois autour d'ici pour voir si je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu ?

MORILLE.

Pour deux choses: l'une, pour vous faire sçavoir qu'hier je rencontrai par hazard un de

mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baise-mains de la chere Rosette, & qui m'assura que Madame Julie est fort en peine de votre retardement à Paris ; elle sçait qu'il y a déja long-tems que vos affaires sont terminées, & que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je sçai tout cela ; mais n'as-tu rien d'ailleurs à m'apprendre ?

MORILLE.

Oui ; mais, Monsieur, Madame Julie est une personne qui....

LISIDOR.

Hé laisse-là Julie, & me parle de Dorothée.

MORILLE.

Lisez ce billet, & souffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient sortir du logis... Serviteur.

LISIDOR.

Tu as raison. Va. *(Il lit.)*

J'Irai tantôt me promener aux Invalides, ne manquez pas de vous y trouver. Je m'y rendrai de bonne heure, pour avoir la joye d'être plus long-tems avec vous. Adieu, aimez moi toujours autant que je vous aime, DOROTHE'E.

J'apperçois son Oncle qui sort de sa maison. Eloignons-nous.

SCENE II.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

SOyez persuadé, Monsieur Hilaire, que la chose est veritable.

HILAIRE.

Je vous avoüe, Seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, Seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination ? Souvent les Amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, & le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, Monsieur Hilaire, c'est la verité.

HILAIRE.

Mais de qui tenez-vous la chose ?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté, qu'on a envoyé chez moi en mon absence, sans sçavoir

de quelle part il vient, je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

C'est peut-être une chose supposée, ou une histoire faite à plaisir.

EUTROPE.

Non, rien n'est plus certain, & j'en suis fortement persuadé.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet?

EUTROPE.

Facilement, le voilà.

HILAIRE *lit.*

A MONSIEUR EUTROPE.

UN interêt particulier qui me regarde, m'oblige à vous avertir que Madame Dorothée, Niece de Monsieur Hilaire, de laquelle vous êtes si passionément amoureux, aime un Cavalier qui vous est inconnu, & qu'ils se voyent tous les jours à la promenade. Si vous doutez de ce que je vous écris, vous pouvez vous-même, avec un peu de soin, vous éclaircir aisément de cette verité.

EUTROPE.

C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, & je la vis hier dans le Bois de Vincennes, en

grande converſation avec un Monſieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du Caroſſe ?

EUTROPE.

Hors du Caroſſe, & ſe promener avec lui aſſez familierement.

HILAIRE.

Vous me ſurprenez. Je veux tout-à-l'heure éclaircir cette affaire devant vous, & lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'eſt pas ce que je demande : je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, & qu'elle ne trouvât mauvais que je cenſuraſſe ſes actions avant que d'être ſon époux ; je ne veux pas même qu'elle ſçache que ce rapport vienne de ma part ; je connois ſon eſprit, &...

HILAIRE.

Je vous entens, Seigneur Eutrope, il ſuffit ; vous aimez ma Niéce ?

EUTROPE.

On ne ſçauroit en douter, ſans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma Niéce, & je vous la promets : dans trois jours au plus tard elle ſera votre femme.

EUTROPE.

Je n'ai rien à ſouhaitter davantage, & vous me mettrez par là au comble de la joye. Mais ſur-tout, je vous prie de manier les choſes avec douceur; je ſerois au deſeſpoir ſi elle en recevoit quelque mauvais traitement.

HILAIRE.

Allez, ſoyez en repos; vous aurez de mes nouvelles dans peu; je dois promptement m'inſtruire de tout ceci. Hola, Cocher? Morille?

SCENE III.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

QUe vous plaît-il, Monſieur? faut-il mettre les chevaux au carroſſe? Ils ſont en bon état. Auſſi je puis dire ſans vanité, que dans tout Paris, il n'y a point de Cocher qui prenne tant de ſoin de ſes chevaux que moi: je viens de les ramener de chez le Maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menez chez le Marêchal?

MORILLE.

C'eſt qu'il y en avoit un, Monſieur, à qui un fer s'étoit caſſé en revenant de l'abreuvoir, & qu'à l'autre il y manquoit cinq ou ſix clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le Marêchal pour manger avec lui le fer & les clous.

MORILLE.

Je ne ſuis point de ces fripons-là, & vous ne me connoiſſez pas. Je ſçai que la plupart des Cochers s'entendent avec le Sellier, le Marêchal & le Charron, pour attraper de quoi boire : mais je n'ai rien à craindre là-deſſus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres ! Di-moi un peu, quel eſt ce Muguet qui ſe rencontre à toutes les promenades que fait ma Niéce, & qui hier encore, dans le Bois de Vincennes, ſe promenoit tête à tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires.

MORILLE.

Je ne ſçai ce que c'eſt, Monſieur.

HILAIRE.

Comment, tu ne ſçais ce que c'eſt ?

MORILLE.

Non, Monſieur.

HILAIRE.

Veux-tu ſoutenir que cela n'eſt pas véritable ?

MORILLE.

Moi, Monſieur, vous voyez que je ne ſoutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, & on t'a donné la piéce blanche pour te taire : mais il faut que tu me diſes tout maintenant la verité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'eſt-ce que tu me dis ?

MORILLE.

Je vous dis que je ne ſçai ce que c'eſt.

HILAIRE.

Oſes-tu mentir avec tant d'impudence ?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendart ? C'eſt une choſe que j'ai vuë de mes propres yeux.

MORILLE *embaraſſé.*

Vous l'avez donc vû tout ſeul ; car.... pour moi.... je n'ai rien vû. (*à part.*) Que faire ici?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'aſſurer que tu n'as rien vû ? Hem ? répons, parle.

MORILLE.

Monſieur, j'aime mieux me taire, que de mal parler.

HILAIRE.

Ne croi pas te ſauver par le ſilence, je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais en parlant, que faut-il que je diſe?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu ſçais.

MORILLE.

Je ne ſçai rien.

HILAIRE.

Quoi, tu perſiſteras à nier toujours? Par la mort....

MORILLE *à part.*

Il faut ici payer d'eſprit. (*haut.*) Eſt-ce que je prends garde aux choſes que fait un Maître ou une Maîtreſſe? Je ne penſe qu'à mener mon caroſſe, & à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux ſçavoir abſolument quel eſt ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monſieur, il ne faut jamais qu'un ſerviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Hé-bien, je t'ordonne de me dire sur l'heure quel est ce Monsieur avec qui ma Niéce a commerce.

MORILLE.

Ce n'est point aux Valets à s'ingerer de penetrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande?

MORILLE.

Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous sers, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte.

MORILLE.

Nous sçavons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peste t'étouffe.

MORILLE.

Vous voulez sans doute m'éprouver, mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le Ciel te confonde.

MORILLE.

Je ne ſuis pas de ces gens qui s'abandonne à parler de leurs Maîtres à tors & à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écraſe.

MORILLE.

Nous ſçavons vivre, Dieu merci.

HILAIRE.

Oh, je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut dans le monde tout voir, tout entendre, & ſe taire.

HILAIRE.

Maraut, je te....

MORILLE.

C'eſt la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je deteſte.

MORILLE.

Quoique je ne ſois qu'un Cocher, j'ai de la morale, & je puis dire ſans vanité, que j'ai vû, lû, & retenu, & que....

HILAIRE.

Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, Monſieur, vous vous mettez en colere.

HILAIRE.

Hé, n'en ai-je pas raiſon, chien que tu es?

MORILLE.

Monſieur, ſans vous emporter ſi fort, faites-moi, s'il vous plaît, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Ça, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faiſons-nous juſtice. Seriez-vous bien-aiſe, Monſieur, que j'allaſſe découvrir à Madame votre Niéce l'intrigue ſecrete que vous avez avec certaine Bourgeoiſe que je fais entrer ſans bruit deux fois la ſemaine par la porte de derriere, & que je conduis par votre ordre juſqu'au petit degré qui rend à votre Garderobe? Plaît-il?

HILAIRE.

Il n'eſt pas à preſent queſtion de cela.

MORILLE.

Il eſt vrai; mais c'eſt pour vous faire connoître qu'un Domeſtique doit être diſcret, & qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raiſonner ſur les choſes qui regardent ſes Superieurs.

HILAIRE.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire? & n'aurai-je point d'autres raiſons de toi?

MORILLE.

Il feroit beau voir, vraiment, qu'après m'avoir honoré de votre confiance; j'aillasse imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, & que....

HILAIRE *lui donnant un soufflet.*

Oh, morbleu, c'en est trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, Monsieur, vous voyez que je parle raison.

HILAIRE.

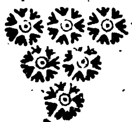
Et moi, je réponds ainsi.

MORILLE.

La réponse est violente, & je ne m'en accommode nullement. (*à part.*) Peste soit des amours de mon Maître!

HILAIRE.

Hola, quelqu'un? Il faut tenter une autre voye.



SCENE IV.

HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE.

Que voulez-vous, Monſieur ?

HILAIRE.

Qu'on faſſe venir ma Niéce.

ROLINE.

Elle eſt empêchée, Monſieur.

HILAIRE.

A quoi faire ?

ROLINE.

A battre le petit Laquais.

HILAIRE

Elle le battra un autre fois, qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE.

Faut-il que je vienne auſſi, Monſieur ?

HILAIRE.

Non, je n'ai que faire de toi.

MORILLE *bas.*

Je crains bien que la Niéce....

HILAIRE.

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents ?

MORILLE.

Je dis, Monsieur, que je n'aime point une telle réponse, & que nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.

HILAIRE.

Coquin, si je prends un bâton....

MORILLE *voulant s'en aller.*

Oh, prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE.

Où vas-tu ?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi, demeure-là.

MORILLE.

J'obéis ; mais si vous me frappez davantage, je quitte tout-à l'heure.



SCENE V.

HILAIRE, DOROTHE'E, MORILLE.

DOROTHE'E.

On dit que vous me demandez, mon Oncle.

HILAIRE.

Oui, venez-ça. Quel eſt ce Monſieur qui depuis quelque tems s'empreſſe à ſe trouver à toutes les promenades que vous faites, & avec qui vous étiez hier en grande converſation dans le Bois de Vincennes?

DOROTHE'E.

Moi, mon Oncle?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHE'E.

Je ne ſçai ſi Morille auroit fait quelque impoſture.

MORILLE.

Moi, je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle & qu'on me bat, pour me forcer à dire ce que je ne ſçai point; mais je ſuis incorruptible.

HILAIRE.

Tai-toi. Et vous, répondez.

DOROTHE'E *se rassurant.*

Je ne sçai, mon Oncle, de qui vous me parlez, & l'on me prend sans doute pour une autre.

HILAIRE.

Il est inutile de vouloir nier la verité : c'est une chose que j'ai vuë.

DOROTHE'E.

Ah, mon Oncle, je n'ai rien à répondre là-dessus.

HILAIRE.

Vous avoüez donc que la chose est véritable?

DOROTHE'E.

Non pas, mon Oncle, s'il vous plait; je vous dirai seulement que ce n'est point à moi à combattre vos sentimens, & que quand il y auroit du mensonge, je dois être toujours dans le respect.

HILAIRE.

Fort-bien ! On appelle cela se sauver par les marais. Ecoutez, ma Niéce, vous sçavez que vous êtes promise à Monsieur Eutrope; que c'est un homme qui vous aime; & que d'ailleurs il est en droit quand il voudra de nous faire un procès qui nous couteroit plus de dix mille écus, si nous venions à le perdre : ainsi préparez-vous à l'épouser au plutôt.

DOROTHE'E.

Tout ce qu'il vous plaira, mon Oncle.

HILAIRE.

C'eſt bien dit. Cependant juſqu'au jour de votre mariage, je vous défends de ſortir du logis ſans mon conſentement : Et à toi, de mettre les chevaux au caroſſe ſans ma permiſſion.

SCENE VI.

DOROTHE'E, MORILLE.

DOROTHE'E.

HE'-bien, Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE.

Hé, qu'en pourrois-je dire, Madame, ſinon que je vois vos amours & ceux de mon Maître en fort mauvaiſe poſture?

DOROTHE'E.

Quel remede, Morille?

MORILLE.

Ma foi, Madame, je n'en ſçai point; car quel perſonnage voulez-vous que je faſſe à preſent? Vous avez voulu de concert avec mon Maître, que je vinſſe ici me mettre Cocher,

moi qui n'avois en ma vie mené de caroſſe. Je vous tiens fort heureuſe, que mon ignorance ne vous ait point fait caſſer le cou, ou quelque membre. Mais aujourd'hui puis-je joüer un autre rôle, ſans que votre Oncle s'en apperçoive ?

DOROTHE'E.

Mais, Morille, tout eſt-il deſeſperé ?

MORILLE.

Parbleu, j'y vois beaucoup d'apparence, & c'eſt à vous à vous conſulter là-deſſus, Quant à moi, je ſuis d'avis de demander mon congé, car le métier de Cocher, que je fais malgré moi pour ſervir vos amours, m'attirera ſans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la deſtinée de Monſieur Phaëton; c'eſt-à-dire que la foudre ne tombe ſur mes épaules. Il me ſouvient que votre Oncle a déja commencé par un ſoufflet, à faire le Jupiter ſur mon viſage.

DOROTHE'E.

J'en ſuis fâchée; mais pour adoucir en quelque façon ton déplaiſir, prend cette bague; & ſur tout, ne m'abandonne point en l'état où je ſuis.

MORILLE.

Je crois qu'il eſt à propos que j'aille trouver

mon Maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHE'E.

Fais ensorte que je puisse lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, Madame ?

DOROTHE'E.

Je ne sçai.

MORILLE.

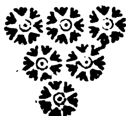
Ni moi, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maison.

DOROTHE'E *s'en allant.*

Fai comme tu l'entendras.

MORILLE *seul.*

C'est assez, c'est assez. Cette bague peut en quelque maniere amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire, &.... Mais ne perdons point de tems, allons au plutôt chercher mon Maître.



SCENE VII.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE *sortant.*

AH, Madame, regardez, il me semble que voilà Morille ! Oui, c'est lui, il faudroit l'appeller.

JULIE.

Tai-toi, je ne veux pas que Lisidor sçache que je sois en cette Ville.

ROSETTE.

Peut-être que si je parlois à Morille....

JULIE.

Fai ce que je t'ordonne, & non davantage.

ADRIAN.

Madame, voilà le logis de Monsieur Hilaire, de la Niéce duquel, comme je vous ai dit, Monsieur Lisidor est passionnément amoureux.

JULIE.

Le traître ! le perfide !

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé depuis un mois ici pour observer les actions de votre Amant ; soyez persuadée que je n'y ai point perdu de tems, & que par mes lettres je vous en ai rendu un fidelle compte.

JULIE.

Croi que je suis fort contente de tes soins, & que tu le seras de moi.

ADRIAN.

Madame, je suis votre serviteur. Mais que dites-vous du billet que j'ai écrit à Monsieur Eutrope, pour lui donner martel en tête, & traverser votre Amant dans ses nouvelles amours ?

JULIE.

Rien n'est mieux imaginé, & le tour est adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, Madame, que mon Frere en sçavoit bien long, & qu'il n'étoit pas un sot ; c'est un compere. Il est vrai qu'il n'est pas riche, non plus que moi ; mais il possede en fonds d'esprit plus de cinq cens écus de revenu. Le jeu lui en fournit une bonne partie, & certains autres petits négoces que les occasions présentent, lui répondent du reste. J'avouë que souvent il n'y a pas beaucoup de droiture

droiture dans tout ce trafic, mais on doit l'excuser, il a cela de commun avec bien de plus grands Seigneurs que lui.

ADRIAN.

Ma Sœur aime à plaisanter.

ROSETTE.

J'aime à parler franchement & sans fard; mais rend-moi raison sur Morille, Cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carosse.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à Madame que c'étoit sûrement une adresse pour faciliter leur entrevuë, & que dans toutes les promenades j'ai remarqué que Monsieur Lisidor s'y rencontroit toujours?

ROSETTE.

Il est vrai, excuse, c'est que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laisse-nous, Adrian, & va faire apporter mes hardes à l'Hôtellerie; sur-tout cache bien qui je suis.

ADRIAN.

Madame, soyez en repos.



SCENE VIII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

QUe voulez-vous faire dans les ruës en l'équipage où vous êtes, Madame ?

JULIE.

Helas, ma chere Rosette, l'état de mon ame est bien plus en desordre que celui de mon corps. Faut-il que j'aime un homme si perfide ?

ROSETTE.

Il est vrai que Monsieur Lisidor ne fait pas trop bien son devoir, & qu'après les obligation qu'il vous a, il n'en use gueres en galant homme. Mais c'est le procedé ordinaire de tous les infideles.

JULIE.

Que ne puis-je changer comme lui !

ROSETTE.

Ma foi, Madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE.

Il est inconstant ; mais Rosette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne merite pas que vous pensiez à lui. Considerez qu'au préjudice de la promesse du mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi ; chassez de vôtre memoire ce volage, pour y laisser régner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scelerat ; car quand je me souviens des termes passionnés dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne sçai où j'en suis. Pour moi je vous confesse qu'à tout ce qu'il disoit je donnois autant de croyance que vous ; & même j'en sentois dans le cœur ... des mouvemens qui s'épandoient partout, & qui inspiroient ... des desirs... En verité, Madame, c'est un méchant homme. Vous riez ; c'est quelque chose ; mais mort de ma vie, je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu ?

ROSETTE.

J'en épouserois un autre à sa barbe.

JULIE.

Ah, Rosette ! quand on aime fortement, il n'est gueres en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie, je n'en ferois point à

deux fois. Tu en aimes un autre ? adieu, au diable.

JULIE.

Tu es bienheureuse, Rosette, de sçavoir si facilement te défaire de ta passion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, & l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entierement oublié Morille?

ROSETTE.

Mafique, je ne pense plus à lui.

JULIE.

Cependant quand tu l'as aperçû, tu n'as pû t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, & cela s'est vû sur ton visage.

ROSETTE.

Je ne m'en deffends pas; vous sçavez que quand on a eu de l'amitié, & qu'on revoit la personne qu'on a aimée, il est difficile qu'on ne ressente à sa vûë certains petits remuëmens... dans le cœur... qui... Ne seriez-vous pas bien-aise de rencontrer Monsieur Lisidor?

JULIE.

Je serois ravie de le voir; mais je serois fâchée qu'il m'eût vûë.

ROSETTE.

Mais, Madame, quel eſt votre deſſein.

JULIE.

Je ne le ſçai pas bien encore, Roſette; mais le tems m'inſpirera les moyens néceſſaires pour triompher de mon inconſtant, &.....

ADRIAN *revenant.*

Ah, Madame, je viens de rencontrer, chemin faiſant, Morille & Monſieur Liſidor, qui ſans doute dreſſent leurs pas de ce côté; j'ai accouru pour vous en avertir.

JULIE.

Retirons-nous à l'écart, & tâchons de les obſerver.

SCENE IX.

MORILLE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, ADRIAN *cachez.*

MORILLE.

Monſieur, demeurez autour d'ici ſans vous impatienter, je vais prendre mon tems pour tâcher à vous faire entrer dans l'en-

droit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Va donc, Morille, & revien promptement, je brûle d'impatience de parler à ma chere Dorothée. J'espere que lorsque nous serons ensemble; nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent, & je hazarderai toutes choses pour avoir le bonheur d'être son Epoux. Mais il me semble que j'apperçois quelqu'un venir ici, éloignons-nous un peu.

SCENE X.

EUTROPE *seul.*

O Amour! ô Amour! ô Amour! que tu fais regner puissamment dans mon cœur l'aimable Dorothée! quand je ne la vois pas je suis dans des inquiétudes cruelles; & quand je la vois, je sens des élancemens de joye, qui me causent des émotions incomprehensibles. J'ai une impatience extrême de la voir, & d'apprendre de Monsieur Hilaire le succès de leur entretien touchant les plaintes que je lui ai faites. Entrons.

SCENE XI.

EUTROPE, ROLINE.

ROLINE.

QUe vous plaît-il, Monſieur?

EUTROPE.

Monſieur Hilaire eſt-il au logis?

ROLINE.

Non, Monſieur.

EUTROPE.

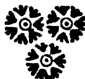
Et Mademoiſelle Dorothée?

ROLINE.

Elle eſt à ſa chambre : venez, je vais vous y conduire.

EUTROPE.

Volontiers.



SCENE XII.

LISIDOR *revenant.*

QUe je ſuis malheureux ! falloit-il que ce maudit Rival vint en ce moment pour traverſer notre deſſein? Mais n'importe, il faut abſolument, quoi qu'il arrive, que je parle à ma chere Dorothée.

SCENE XIII.

LISIDOR, MORILLE, JULIE, ROSETTE, ADRIAN *cachez.*

MORILLE.

MOnſieur, tout eſt favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vîte ; & après, quand je trouverai l'occaſion, je ferai le reſte.

LISIDOR.

Mais...

MORILLE.

Point de mais, ſuivez-moi.

ADRIAN.

Hé bien, Madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah Ciel! que viens-je de voir & d'entendre? Le traître!

ROSETTE.

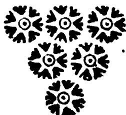
Madame, il faut entrer là-dedans, & frotter le Maître & le Valet comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche, le ſcelerat! Adrian, va-t'en au logis, & fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, Madame.



SCENE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

LE fourbe, me trahir ainsi !

ROSETTE.

Tout franc, si j'aimois comme vous aimez, j'aurois déja mis le feu à la maison.

JULIE.

La violence est ici bien moins nécessaire que l'adresse.

ROSETTE.

Morguene, il s'en souviendroit. Mais que prétendez-vous faire ? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah ! que je prendrois un grand plaisir à bourrer un infidele, & à lui faire rentrer dans le ventre sa perfidie & son inconstance.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

Cesse tes emportemens, baisse ta coëffe, heurte, & demande le Maître de la maison.

ROSETTE.

Pourquoi cela, Madame ?

JULIE.

Garde le ſilence, & me laiſſe agir.

ROSETTE.

Mais ſi Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner ſur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends, tu ruinerois par là le deſſein que j'ai pris. Ne bouge, j'y vais moi-même; mais ſur-tout ne parle point.

ROSETTE *baiſſant ſa coëffe.*

Il faudra ſe contraindre.

SCENE XV.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

Comme Julie va heurter, elle rencontre Hilaire, qui aveint ſon paſſe-par-tout.

HILAIRE.

Que cherchez-vous, Madame?

JULIE *ſa coëffe baiſſée.*

Je cherche Monſieur Hilaire, le Maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, Madame.

JULIE *se mettant à genoux.*

Ah, s'il est ainsi, Monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE *la relevant.*

Contre qui, Madame ?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scelerat, que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, Madame ?

JULIE.

C'est Morille, Monsieur, votre Cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t'il fait ?

JULIE.

Helas! plutôt, que ne m'a-t'il point fait ? Il m'a abandonnée miserablement, avec deux pauvres petits enfans.

HILAIRE.

Comment! êtes-vous sa femme ?

JULIE.

Oui, Monsieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié; mais la plûpart des Serviteurs en usent de la sorte, pour se conserver une condition. Ça, que souhaitez-vous de moi ?

JULIE.

Je voudrois ſeulement le voir, & que vous vouluſſiez prendre la peine de nous remettre bien enſemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur ; mais voyons un peu votre viſage.

JULIE *levant ſa coëffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah Ciel ! l'aimable perſonne ! Quoi, vous êtes la femme de ce maraut-là ?

JULIE.

Oui, Monſieur, puiſque le Ciel l'a voulu ainſi.

HILAIRE.

C'eſt un meurtre, que vous ſoyez la femme d'un fat comme lui.

JULIE.

Il eſt mon mari.

HILAIRE.

Il n'eſt pas digne de ce nom là, & vous méritez une autre fortune.

JULIE.

Vous me flattez, Monſieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre parti contre lui, & par-là vous donner des marques ſenſibles de l'eſtime que j'ai pour vous.

JULIE.

Que je vous ferai redevable !

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle maniere, que je l'étranglerois s'il refusoit à faire son devoir auprès de vous.

JULIE.

Que je vous suis obligée !

HILAIRE.

Point ; au contraire, c'est moi qui en vous servant, trouve que je vous suis encore redevable. Une femme aussi belle & aussi bien faite, mérite assurément qu'on ait de la tendresse pour elle ; c'est un pendart. Quelle est cette autre Dame ?

JULIE.

C'est un de mes parentes. Ma Cousine, saluez Monsieur.

ROSETTE *levant sa coëffe.*

Je suis sa très-humble servante.

HILAIRE.

Elle est assez jolie, mais tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement, pour vous y faire entrer, & là nous nous expliquerons avec lui de bonne maniere.



SCENE XVI.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foi, Madame, je crois que ce Monsieur Hilaire se sent remuer.... dans lui.... quelque chose pour vous.

JULIE.

Qu'importe ?

ROSETTE.

Il embrasse votre interêt avec beaucoup de chaleur, & cela signifie que vos yeux lui inspirent de certains sentimens qui....Enfin vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'est fort indifferent ; mais je suis bien-aise de l'engager dans mes interêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal ; mais s'il vous plait, Madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille ? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en sois point jalouse ; c'est pour mieux

ménager les choſes, & ne pas commettre d'abord mon infidele.

ROSETTE.

Voilà bien des reſerves pour un Amant qui vous trahit.

JULIE.

Il eſt vrai; mais l'amour....

ROSETTE.

Mais l'amour.... mais l'amour.... l'amour eſt un ſot, quand il excuſe un infidele. Pour moi je ne mourrai point ſatisfaite que je n'aye aſſommé un inconſtant.

JULIE.

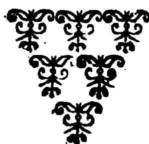
Ta violente humeur va toujours à l'extrêmité. Mais laiſſe-moi faire; & ſur-tout, ne parle point que je ne te l'ordonne.

ROSETTE.

C'eſt aſſez, vous ſerez obéië.

JULIE.

On ouvre, baiſſons nos coëffes.



SCENE

SCENE XVII.

(On tire une Ferme.)

HILAIRE, ROLINE, JULIE, ROSETTE.

ROLINE.

MOnsieur Eutrope est là-haut, avec votre Niéce, Monsieur.

HILAIRE.

J'en suis ravi, sors, Roline, & fais venir ici Morille.

ROLINE *faisant la réverence*

N'avez-vous besoin de rien, Monsieur?

HILAIRE.

Non, laisse-moi en repos, & va faire ce que je t'ordonne.

ROLINE *s'en allant*.

J'y cours.

HILAIRE *à Julie*.

Madame, voici l'appartement de votre serviteur, dont vous êtes la maîtresse.

JULIE.

Ah, Monsieur.....

HILAIRE.

Morille va venir ; entrez dans ce cabinet, pour nous écouter, & vous verrez comme je vais prendre la chose.

JULIE *entrant*.

D'accord.

SCENE XVIII.

HILAIRE, MORILLE ; JULIE & ROSETTE *cachées*.

MORILLE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

HILAIRE.

Venez ça, maraut ; venez ça, pendart. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites.

MORILLE.

Moi, Monsieur ?

HILAIRE.

Oui, toi ; oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, Monsieur ?

HILAIRE.

Comment, traitre, ce que tu fais ?

MORILLE *bas.*

Je tremble. J'ignore, Monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, & que tu mériterois une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE *à part.*

Tout est perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on se repente de son crime, & qu'on m'avouë la verité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*à part.*) Que mon Maître n'est-il hors d'ici ?

HILAIRE.

Trahir une personne pour qui tu devrois avoir le dernier respect ! Qui te porte à faire une telle perfidie ?

MORILLE *bas.*

Tout est decouvert. (*haut.*) Monsieur....

HILAIRE.

Quoi, Monsieur ? Parle.

MORILLE.

Monsieur.... Monsieur....

HILAIRE.

Hé-bien, quoi ?

MORILLE *à genoux.*

Je vous demande pardon.

HILAIRE *allant prendre Julie dans le cabinet.*

Ce n'est pas à moi que tu dois demander pardon, c'est à cette aimable Personne que ta mauvaise humeur maltraite.

MORILLE.

Ah Ciel! que vois-je? Je ne sçais où j'en suis.

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin ! Allons, qu'on l'embrasse tout-à-l'heure devant moi ; qu'on lui témoigne son repentir, & qu'on la prie de vouloir te pardonner. *(à Julie.)* Le voulez-vous pas bien ?

JULIE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

HILAIRE.

Ah, pendart, tu ne mérites pas une femme si aimable. Allons donc, qu'on l'embrasse.

MORILLE *résistant.*

Hé, Monsieur.

HILAIRE.

Quoi, tu y montres de la répugnance ?

JULIE.

Vous le voyez, Monsieur.

HILAIRE *le prenant par le bras.*

Vîte ; qu'on faſſe ce que je dis.

MORILLE *ſe rétirant.*

Vous vous mocquez de moi, Monſieur.

HILAIRE.

Eſt-ce ſe mocquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme ?

MORILLE.

Ma femme ?

HILAIRE.

Oui, ta femme, & dont tu as deux petits enfans.

MORILLE.

Moi ?

HILAIRE.

Oui, toi ; oſes-tu ſoutenir que tu n'es pas marié avec elle !

MORILLE.

Oui, Monſieur, je l'oſe, puiſque cela n'eſt pas.

JULIE.

Cela n'eſt pas, infame ? Peux-tu, ſans rougir, proferer ces paroles ?

MORILLE.

Quoi, vous êtes ma femme ?

JULIE.

Oui, oui, je la ſuis ; & tes débauches t'ont

porté à me quitter pour une autre, qui sans doute vaut moins que moi; le Mans où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchés, qui souvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuses & des chevres coëffées.

JULIE.

Quel avantage aurois-je, s'il n'étoit pas mon mari, de venir ici me dire sa femme?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-dessus? car auprès d'elle tu n'es qu'un magot.

MORILLE *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Hé bien, que répons-tu à cela?

MORILLE.

Monsieur.... elle veut être ma femme, j'en demeure d'accord.

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade! voyez qu'il est à plaindre! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus vîte.

MORILLE *allant pour l'embrasser.*

Puisque vous l'ordonnez, Monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE.

Non, Monsieur, souffrez que je n'en fasse rien ; il m'a refusé en votre presence, & il est juste que je le refuse à mon tour, afin qu'il recherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a parbleu raison, & je n'en ferois pas moins en sa place. Mais pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE *présentant sa main.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaisir.

MORILLE *lui baise la main, & Julie la retire.*

Et moi pareillement.

HILAIRE *serrant la main de Julie.*

J'ai de la joye de vous voir en bonne intelligence, & que ce soit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monsieur, je suis... votre serviteur. (*à part.*) Parbleu, je n'y vois goute.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal ; il faut, pour bien fomenter ce racommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma Niéce se marie au plus tard dans trois jours,

& j'ai besoin en son absence d'une personne qui prenne soin de ma maison ; je serai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous ?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE *à Morille*.

Et toi, qu'en dis-tu ?

MORILLE.

Je ne m'oppose à rien, Monsieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne sera pas bien faite que vous n'ayez couché ensemble.

MORILLE *à part*.

Je voudrois voir cela.

JULIE.

Rien ne presse, Monsieur.

HILAIRE.

J'en demeure d'accord ; mais dans ces sortes de reconciliation, le particulier de l'homme & de la femme est un grand secours pour terminer bien des contestations. Vous pouvez, en attendant mieux, disposer de ce cabinet, vous y deshabiller, & vous mettre au lit.

JULIE.

Oh, Monsieur.....

MORILLE.

MORILLE *se déboutonnant.*

Quant à moi, Monſieur, je ſuis tout prêt à obéir.

HILAIRE.

C'eſt bien fait ; vous devez, à ſon exemple, montrer un peu d'empreſſement pour les choſes.

JULIE.

Monſieur, permettez-moi....

HILAIRE.

Sans façon, je veux vous voir enſemble dans le lit, & pour cela il faut vous laiſſer ſeule avec votre époux ; l'occaſion achevera de cimenter ce que j'ai mis en beau chemin.

JULIE.

Je ſuis confuſe de vos bontés.

HILAIRE *à Morille.*

Qu'elle eſt charmante !

MORILLE.

Cela eſt vrai.

HILAIRE.

Qu'on faſſe déſormais ſon devoir, & que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coupvaille, voyons où la choſe ira.

HILAIRE *à Julie.*

Je cherche entierement votre ſatisfaction.

JULIE

Je vous en ai les dernieres obligations. Remercie, donc Monsieur de tant de graces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en dispense, il faut un peu l'excuser, il est tout étourdi du batteau.

MORILLE.

Un autre le feroit à moins. (*bas.*) Que mon Maître peste contre moi ! *(haut.)* Monsieur, l'excès de mon silence vous explique.... souverainement.... ma réconnoissance.

HILAIRE.

C'est fort bien dit ; je vais emmener votre parente avec moi, & la conduire dans un autre appartement. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE.

Souffrez qu'elle reste encore un moment ici, après elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point penetrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle sorte, Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

SCENE XIX.

JULIE, MORILLE, ROSETTE.

JULIE *après avoir fermé la porte.*

NOus voici maintenant comme je l'ai souhaité. Or ça, Monsieur le faquin, que me direz vous ?

ROSETTE *paroissant.*

C'est à ce coup que nous te tenons, pendart.

MORILLE.

Quoi, Rosette aussi ?

ROSETTE.

Oui, c'est Rosette, fourbe ; mais répons à Madame.

MORILLE.

Que veux-tu que je lui réponde ? elle se dit ma femme, elle a des enfans de moi, tout le Mans le sçait; je ne comprends point ce qu'elle veux par là.

JULIE.

Je veux par là prévenir tes fourberies, &

m'expliquer avec toi sur les perfidies de ton Maître.

MORILLE.

Je ne suis point un fourbe. Mais Monsieur Hilaire vous a-t'il causé quelque déplaisir?

JULIE.

Ce n'est pas de Monsieur Hilaire que je parle, c'est du traître Lisidor, chien.

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec lui, & que je ne l'ai vû.

JULIE.

L'effronté menteur! Il n'est donc pas amoureux de la Niéce de Monsieur Hilaire? & tu ne t'es pas mis Cocher ceans, pour servir ses nouvelles amours? hem?

MORILLE.

Cela n'est point vrai.

ROSETTE *lui donnant un soufflet.*

Impudent, un dementi merite un soufflet: nous sçavons tes ruses.

MORILLE.

Morbleu, je n'entends point de raillerie.

ROSETTE.

Oh, tu n'y es pas encore; je t'en dois bien d'autres. Mais répons, répons, & dis la vé-

rité, car autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE.

Où est-il Lisidor ?

MORILLE *voulant s'en aller.*

Qu'il soit où il voudra, ce n'est pas mon affaire.

JULIE *l'arrêtant.*

Non, non, tu ne sortiras point.

MORILLE *résistant.*

Madame, laissez-moi.

JULIE.

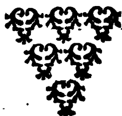
Ah, maraut, il faut que je t'étrangle.

ROSETTE.

Assommons ce trompeur. Ah, traître, ah scelerat, tu passeras par nos mains.

MORILLE *criant.*

A l'aide, au meurtre ! ah, ah ! on m'assomme.



SCENE XX.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE *à la porte.*

Quel bruit est-ce là ?

JULIE *après avoir ouvert.*

Hélas, Monsieur, c'est ce méchant qui m'assassine ; & sans ma parente, je croi qu'il m'auroit estropiée.

HILAIRE *le poussant rudement.*

Comment, infâme, vous osez maltraiter votre femme chez moi ? Oh, je vous apprendrai à vivre.

ROSETTE.

Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense avoir le col rompu. Ah, ah, je n'en puis plus.

MORILLE.

Monsieur, elles ne disent pas vrai, & je vais vous faire connoître....

HILAIRE *le repoussant.*

Taisez-vous, impudent, taisez-vous ; au-

trement je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) Votre interêt m'eſt cher. (*à Morille.*) Allons, qu'on aille à ſon écurie, & qu'on nous laiſſe ici.

JULIE *ſe mettant devant.*

Non, Monſieur, je ne ſouffrirai point qu'il ſorte, il y va trop du vôtre.

HILAIRE.

Comment ?

JULIE.

Il faut que vous ſçachiez ſa trahiſon ; je ne puis plus la celer. Il a fait cacher depuis une demi-heure un homme ceans, qui ſans doute y eſt encore ; il eſt important que vous ſçachiez à quel ſujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là ?

JULIE.

Je vous dis la verité ; nous l'avons vû.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus aſſuré, Monſieur, & c'eſt ce que nous lui réprochions quand il nous a battuës.

HILAIRE.

Il y a de la vrai-ſemblance à ce que vous dites ; c'eſt peut-être un certain drôle, qui, dit-on, en veut à ma Niéce, & qui, poſſible, a de l'intelligence avec lui. Quel eſt cet homme ?

MORILLE *embarassé.*

Monsieur.... je ne sçai pas....

HILAIRE.

Par la mort, par la ventre, je le veux sçavoir, ou je t'estropie.

MORILLE.

Monsieur, je vous demande pardon, c'est un de mes amis, fort galant homme, qui pour une action d'honneur apprehende la Justice, & qui pour sa sûreté, m'a prié instamment de le cacher deux ou trois jours dans le lieu où je couche.

HILAIRE.

Quoi, sans ma permission ?

MORILLE.

Excusez-moi, Monsieur, je n'ai pas encore trouvé le tems de vous en parler.

JULIE.

Croyez, Monsieur, qu'il vous abuse ; les bontés que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre ici votre interêt contre le sien.

HILAIRE *la caressant.*

Que ne vous dois-je point !

JULIE.

Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, & que devant eux vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE.

Il faut vous satisfaire. (*à Morille.)* Je commence à me persuader que tu es un fourbe : donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, Monsieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas, demeure-là.

JULIE.

Empêchez sur-tout que cet homme ne sorte de chez vous, & pour cause.

HILAIRE *sortant.*

Laissez-moi faire, vous serez contente.

SCENE XXI.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE.

HE'-bien, Monsieur le fripon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE.

Que veux-tu que j'y fasse ? est-ce ma faute ?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendart ?

MORILLE.

A la violente humeur de mon Maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Rosette, ma chere Rosette, suis-je indigne du pardon que je demande? Madame, je suis perdu, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant à present.

MORILLE.

Rosette, ma chere Rosette, par l'amour que j'ai pour toi, porte Madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne sois point coupable.

ROSETTE.

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE.

Crois-tu qu'il soit véritable?

MORILLE.

Oui, la peste m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE.

Penses-tu qu'on te croye pour jurer?

MORILLE.

Quoi, Rosette, seras-tu une roche pour Morille? n'auras-tu point compassion de ses larmes? & ne sçauroit-on te toucher par quelque endroit à Rosette, Rosette!

ROSETTE *à Julie.*

Madame, ses pleurs me percent l'ame, & je vous demande sa grace.

JULIE.

Hé bien, je lui pardonne à ta consideration.

MORILLE.

Ah ! me voilà trop content ; arrive tout ce qu'il pourra maintenant, j'ai votre appui, c'est assez.

ROSETTE.

Mort de ma vie, n'y retourne pas ; autrement....

MORILLE *l'embrassant.*

Rosette, croi que je suis au desespoir de t'avoir déplu, & que quand il iroit de la potence...

SCENE XXII.

DOROTHE'E, JULIE, MORILLE, ROSETTE.

DOROTHE'E *derriere le Théatre.*

Morille ?

MORILLE.

On y va. C'est Dorothée.

JULIE *à Rosette.*

Taisons-nous.

DOROTHE'E *entrant.*

Quel bruit ai-je entendu ?

MORILLE.

Je ne sçai.

DOROTHE'E.

Quelles sont ces Demoiselles ?

MORILLE.

Je ne sçai.

DOROTHE'E.

Pourquoi sont-elles ici ?

MORILLE.

Je ne sçai.

DOROTHE'E.

Que demandent-elles ?

MORILLE.

Votre Oncle.

DOROTHE'E.

Mon Oncle ? & où est-il ?

MORILLE.

Il va venir tout-à-l'heure avec Monsieur Lisidor.

DOROTHE'E.

Que dis-tu ?

MORILLE.

Je dis que tout est découvert.

DOROTHE'E.

Comment?

MORILLE.

Les voici.

DOROTHE'E *à part.*

O Ciel, que je ſuis malheureuſe !

SCENE DERNIERE.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, DOROTHE'E, MORILLE, ROSETTE.

HILAIRE.

Monſieur, c'eſt en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement, & ſans détours.

LISIDOR *à part.*

Que vois-je ! Julie en ces lieux ?

HILAIRE.

Ça, pour quel deſſein êtes-vous dans mon logis ? Répondez.

LISIDOR *embaraſſé.*

Monſieur, ce n'eſt point en ce lieu que je dois expliquer les choſes. Lorſque nous ſerons ſeuls vous & moi, je vous en inſtruirai,

HILAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'être ſeuls pour cela ; il faut parler franc.

LISIDOR.

Vous le voulez ainſi, & moi je n'en ferai rien, ſerviteur.

JULIE *l'arrêtant.*

Non, tu ne ſortiras point, que je n'aye éclairci toutes les choſes.

LISIDOR.

Madame....

JULIE.

Hé-bien, Madame : que veux-tu dire ?

HILAIRE.

Qu'eſt-ce ceci ?

JULIE.

Apprenez, Monſieur, que pour mon malheur j'aime ce perfide, que j'ai de lui une promeſſe de mariage, & qu'il cherche à me manquer de parole, pour tâcher à ſurprendre votre Niéce.

HILAIRE.

Vous avez une promeſſe de mariage de Monſieur ?

JULIE.

Oui, Monſieur, & la voilà.

HILAIRE.

Vous n'êtes donc pas la femme de Morille ?

JULIE.

Non, Monsieur ; & ce Morille est le Valet de mon infidele.

ROSETTE.

C'est la pure verité, Monsieur ; & moi je suis la Servante de Madame. Parle, n'est-il pas véritable ?

HILAIRE.

Que répons-tu à cela, maraut ?

MORILLE.

Hé.... Rien, Monsieur.

HILAIRE.

J'entends, c'est assez. Et vous, Monsieur, qu'avez-vous à répondre la-dessus ?

LISIDOR.

Que cela peut être vrai, & peut être faux.

HILAIRE.

La réponse est un peu normande. Et vous, notre Niéce, qu'en dites-vous ?

DOROTHE'E *s'en allant.*

Que c'est un fourbe, un scelerat, que je deteste.

HILAIRE.

Fort-bien ! Sçavez-vous, morbleu, que si vous ne sortez au plutôt de ma maison, je

vais vous mettre entre les mains de la Justice, comme des fourbes & des ravisseurs.

JULIE.

Monsieur, vous excuserez, s'il vous plaît, la liberté que j'ai prise, & vous pardonnerez à la tendresse d'une Amante jalouse....

HILAIRE.

Allez au diable, & sortez promptement de mon logis. Pour ma Niéce, elle épousera dès demain Monsieur Eutrope, ou un Couvent. *(à Morille lui donnant un soufflet en sortant,)* & pour toi voilà ton salaire.

MORILLE.

Me voilà payé de mes gages.

ROSETTE.

Tu en es quitte à bon maché.

LISIDOR *à Julie.*

Je ne sçai que trop bien, Madame, que je suis coupable envers vous; mais je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous m'accordiez le pardon que je vous demande. *(Il se met à genoux.)*

JULIE *le relevant.*

On pardonne aisément aux personnes qu'on aime.

MORILLE.

Et toi, Rosette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Mais par quelle avanture êtes-vous ici ?

JULIE.

Vous l'apprendrez une autre fois ; ſortons, & ne donnons point ſujet à Monſieur Hilaire de ſe plaindre davantage.

MORILLE.

Je vous ſuis ; car il ne fait pas bon ici pour moi.

FIN.

CRISPIN MEDECIN,

COMEDIE.



ACTEURS.

LISIDOR, Pere de Geralde.

GERALDE, Amant d'Alcine.

MIROBOLAN, Medecin, Pere d'Alcine.

FELIANTE, Mere d'Alcine.

ALCINE.

DORINE, Servante de Feliante.

MARIN, Valet de Lisidor.

CRISPIN, Valet de Geralde.

LISE, Servante.

UN CHIRURGIEN.

GRAND-SIMON.

La Scene est à Paris.



CRISPIN MEDECIN, COMEDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.



Uoi, Monsieur! vous voulez vous remarier, dites-vous?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier, & pour cet effet j'ai envoyé mon Fils à

Bourges ſous prétexte d'étudier encore quelque tems la Juriſprudence.

MARIN.

Suffit ; mais peut-on vous demander comment ſe nomme celle que vous voulez épouſer ?

LISIDOR.

C'eſt Alcine.

MARIN.

Quoi ! la Fille de Monſieur le Medecin Mirobolan ?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, Monſieur, cette Fille n'a pas plus de dix-huit-ans, & ſeroit plus propre pour Monſieur votre Fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon Fils ſe marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, Monſieur, penſez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le deſſein d'épouſer Alcine ?

LISIDOR.

Comment ! ſi j'y penſe ? Oui, oui j'y penſe & fortement. Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle eſt jeune, elle eſt ſpirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne ſont pas communes.

MARIN.

Hé ce ſont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y ſonger ; car à dire le vrai, toutes ces choſes ne s'accordent gueres bien avec un Vieillard.

LISIDOR.

Hé, je ne ſuis point tant vieux.

MARIN.

Non dà, ſi nous étions au tems où les hommes vivoient ſept ou huit cens ans, vous ne ſeriez encore qu'un jeune adoleſcent : mais dans celui où nous ſommes, je vous tiens fort avancé dans la carriere.

LISIDOR.

Mais ſoixante ans....

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je croi que vous en avez pour le moins douze ou quatorze de plus, car je me ſouviens que l'autre jour le bon-homme Pyrante bûvant avec vous le petit coup, diſoit qu'il en avoit ſoixante & ſix, que vous étiez en Philoſophie, qu'il n'étoit encore qu'en Cinquiéme, & qu'à la Tragedie du College il joüoit le Cupidon quand vous repreſentiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne ſçait ce qu'il dit là-deſſus ; il eſt de ces gens qui ſe veulent faire plus vieux qu'ils ne ſont.

MARIN.

Laiſſons l'âge à part ; auſſi bien, comme on dit, il n'eſt que pour les chevaux, Monſieur : mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que Monſieur Mirobolan, & que Feliante ſa femme vous accordent leur Fille, n'ayant que cet enfant là ? Quand on n'a qu'une Fille unique, & qu'on la marie, c'eſt dans l'eſperance de voir naître d'elle des petits poupons. Mais, à ne rien déguiſer, ſi vous l'épouſez ils courent grand riſque de n'avoir jamais cette joye, à moins que la Cour des Aydes... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'eſt pas là ton affaire, & je ſçai bien ce que je fais : quand elle ſera ma femme nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle la ſoit jamais.

LISIDOR.

Et moi, j'en ſuis fort aſſuré. Mirobolan eſt un homme de parole ; il me l'a promiſe de lui à moi.

MARIN.

C'eſt quelque choſe que cela ; mais vous ſçavez que Feliante eſt une maîtreſſe femme ; & ſi je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chauſſes.

LISIDOR.

LISIDOR.

Je sçai qu'elle est un peu fiere, mais les avantages que je ferai à sa Fille adouciront cette fierté; & puis un mari est toujours le maître de sa femme.

MARIN.

Toujours? Ma foi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, & qui voudroient de tout leur cœur que vous eussiez dit vrai. Mais voilà Monsieur, Mirobolan qui sort de chez lui.

SCENE II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

AH! c'est donc vous, Monsieur Lisidor?

LISIDOR.

A votre service. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire?

LISIDOR.

Hé, là de ce que vous sçavez.

MIROBOLAN.

Quoi ?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble,

MIROBOLAN.

Quand ?

LISIDOR.

Hé plusieurs fois ?

MIROBOLAN.

Où ?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sçai ce que c'est.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de Mademoiselle votre Fille, & de moi.

MIROBOLAN.

Ah ! ce n'est que cela ? Je croyois que ce fut tout autre chose : touchez là. Vous sçavez la parole que je vous ai donnée ; vous n'avez qu'à choisir le jour, soyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous suis obligé, mais avez-vous pris la peine d'en parler à Madame votre chere moitié ?

MIROBOLAN.

Non, mais je vous reponds de ſon conſentement, elle eſt ſoumiſe à nos volontés ; & puis, je ſçaurois bien la réduire, ſi elle faiſoit la difficile. Je ſuis le maître, une fois ; & nous ſçavons, Dieu merci, mettre une femme à la raiſon.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eut ſoufflé devant moi, & qu'elle s'avisât de traverſer ce que j'aurois reſolu ; je lui ferois bien voir que ſon cheval ne ſeroit qu'une bête. Mais grace au Ciel, je n'en ſuis point à la peine ; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je ſouhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous & moi lui portions les premieres paroles ; c'eſt une bien-ſeance que je dois obſerver en ſon endroit, & vous ſçavez que le ſexe eſt jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers : & pour cet effet, je vais la faire venir.

(Il entre.)

LISIDOR.

Hé bien, Marin ! Qu'en dis-tu ?

MARIN.

Tout cela va fort bien, & j'en suis fort aise, à cause de Monsieur votre beau-pere.

SCENE III.

MIROBOLAN, FELIANTE, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

MA femme, voilà notre bon ami Monsieur Lisidor.

FELIANTE.

Ah! je suis sa servante, & je suis ravie de le voir.

MIROBOLAN *bas à Lisidor.*

Parlez le premier, la chose en aura meilleure grace.

LISIDOR *bas.*

C'est à vous à commencer; après je continuërai.

MIROBOLAN *bas.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR *bas.*

Point du tout. D'ailleurs, la raison veut que vous ouvriez le discours.

MIROBOLAN *bas.*

C'est à vous à faire le premier pas.

LISIDOR *bas.*

Je l'ai fait en votre endroit; & vous devez, avant que je lui parle, la disposer...

FELIANTE.

Au moins, dites-moi quelle contestation vous avez ensemble, & le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami Monsieur Lisidor, qui demande notre Fille en mariage.

FELIANTE.

Et pour qui?

LISIDOR.

Pour moi, Madame; mais à des conditions qui peut-être ne vous seront pas desagréables. Sans doute que d'abord mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage: mais, Madame, quand vous sçaurez que je lui fais de grands avantages, que je la prends sans que vous déboursiez un sol, & que Monsieur votre mari m'en a donné sa parole, j'ose esperer que vous me ferez la même grace.

FELIANTE.

Toutes ces choses sont fort considerables;

mais votre âge, Monſieur, ne convient point avec celui de ma Fille, & l'on voit ſouvent par de telles alliances des jeunes femmes tomber dans le deſordre. Les careſſes d'un Vieillard dans le mariage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune perſonne ; il s'y rencontre trop d'antipathie, & nous voyons que même la nature y repugne. Ainſi, Monſieur, pour éviter les diſgraces qui pourroient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuſe mon conſentement.

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné ſa parole.

FELIANTE.

Je le crois ; mais ſelon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion ; car ſans doute, il auroit été de mon ſentiment.

LISIDOR.

Monſieur, vous ſçavez ce que vous m'avez promis.

FELIANTE.

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promiſe, mais il peut vous la dépromettre ; car apparemment, il n'en ſera rien.

LISIDOR.

Monſieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet. Parlez ; ne m'avez-vous pas promis votre Fille en mariage ?

MIROBOLAN.

Hé... Tout cela eſt vrai.

FELIANTE.

Hé bien, s'il vous l'a promiſe, je ne vous l'ai pas promiſe, moi ; & c'eſt aſſez.

MIROBOLAN.

Ma femme...

FELIANTE.

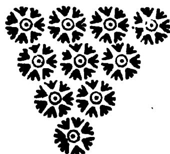
Hé, mondieu, laiſſez-moi parler ; je ſçai fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit...

FELIANTE.

Il faudroit ne pas promettre ſi facilement. Encore une fois, il n'en ſera rien, & vos raiſons ne peuvent être que très-mauvaiſes ſur ce chapitre. Adieu, Monſieur, mettez-vous en tête que vous n'aurez jamais ma Fille.



SCENE IV.

LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN *à Mirobolan.*

MOnfieur ?

MIROBOLAN.

Que veux-tu ?

MARIN.

Je fuis le maître, une fois; & nous fçavons, Dieu merci, mettre une femme à la raifon. Je voudrois bien qu'elle eût foufflé devant moi, & qu'elle s'avisât de traverfer ce que j'aurois réfolu, je lui ferois bien voir que fon cheval ne feroit qu'une bête. Mais, grace au Ciel, je n'en fuis point à la peine; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je fouhaite.

LISIDOR.

En effet, Marin a raifon; & ce font les difcours que vous me teniez, avant que nous euffions parlé à votre femme.

MIROBOLAN.

Il eft vrai, mais il faut fe donner un peu de patience: il ne faut pas toujours s'emporter d'abord, l'on doit quelquefois apporter quel-

que temperance aux choſes. Je vous tiendrai parole, ou ... Allez, laiſſez-moi faire.

MARIN.

Fort bien, laiſſez faire à Monſieur, il gâtera tout. Ma foi, vous devez plûtot croire aux paroles de la femme, qu'à celles du mari. Vous voyez clairement qu'elle ſeule eſt le maître & la maîtreſſe.

MIROBOLAN.

Vous ne ſçavez ce que vous dites.

MARIN.

Non, mais je ſçai que vous venez d'être furieuſement repouſſé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plaît, qui croyez-vous qui ſoit le maître, ou de vous, ou de Madame votre femme?

MIROBOLAN.

C'eſt moi.

MARIN.

Oui dà, en paroles, mais non pas en effet.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le ſuis en effet, de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah, Monſieur! je ne vous diſpute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taiſez-vous. (*à Liſidor.*) Monſieur, encore une fois ... ſuffit, adieu.

SCENE V.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

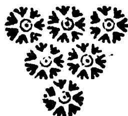
HO diable ! c'eſt fort bien dit. Monſieur, vous ne devez point prétendre d'épouſer Mademoiſelle Alcine ; car cette Mere imperieuſe & opiniâtre ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il eſt habile Medecin, grand Aſtrologue, grand Devin, mais chez lui il n'eſt pas toujours le maître : ainſi vous ne devez point faire de fonds ſur ſes promeſſes.

LISIDOR.

Mais ne vois-je pas Criſpin ?

MARIN.

Oui, Monſieur, c'eſt lui-même.



SCENE VI.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

CRISPIN.

AH, Monſieur ! ſerviteur. Bon-jour, Marin.

MARIN.

Bon-jour.

LISIDOR.

Qui t'amene en cette Ville ?

CRISPIN.

C'eſt Monſieur votre Fils qui m'y a envoyé en diligence. Auſſi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence eſt grande, & tu devrois avoir une charge de Meſſager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t'il envoyé ?

CRISPIN.

Monſieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR. *lit.*

Monsieur mon Pere, on me voit le cû de tous les côtés, je prie Dieu qu'ainsi soit de vous. Autre chose ne puis vous mander, sinon que je vous prie....

Ce n'est pas là le stile ni l'écriture de mon Fils. Est-ce que tu te railles de moi ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je vous demande excuse. Vous sçauiez que j'ai perdu en chemin la lettre de mon Maître, & que j'ai fait écrire celle-ci dans un Village par un Païsan ; mais enfin je sçai bien qu'il vous demande de l'argent, & qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Hé, je suis satisfait de ce que j'en ai lû.

MARIN.

Est-ce toi, qui l'as dictée au Païsan ?

CRISPIN.

Oui dà, c'est moi, qu'en veux-tu dire ?

MARIN.

Rien, sinon qu'elle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fait toujours le beau diseur, & le grand esprit : mais morbleu, apprend que j'en sçai plus que toi.

MARIN.

Ho, je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu, veux-tu te battre à coup de poing? tu verra si....

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un & l'autre.

CRISPIN.

Mais aussi, Monsieur, il fait toujours l'entendu, & croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cede.

LISIDOR.

Encore une fois, qu'on se taise. Mais Crispin depuis quatre mois a-t'il dissipé son argent & ses habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, Monsieur; si cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vîte. Mais va te reposer au logis, je te parlerai tantôt, j'ai à present une affaire qui me presse. Allons, sui-moi, Marin.

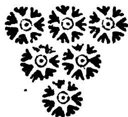


SCENE VII.

CRISPIN.

Après avoir rebuté les salüades de Marin.

PArbleu, il semble à ce visage, qu'il n'y a que lui qui sçache quelque chose. Morbleu, quand il voudra se gourmer, on lui fera voir si l'on n'en sçait pas autant que lui, & possible davantage. Mais allons au logis du bon homme Lisidor, afin que nous ayons de l'argent; mon Maître en a grand besoin; les dépenses qu'il fait chaque jour.... Mais je le vois, il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre, il pourroit me maltraiter.



SCENE VIII.

GERALDE, CRISPIN.

GERALDE.

QUe fais-tu là, di-moi ?

CRISPIN.

Rien, Monſieur.

GERALDE.

Quoi ? depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon Pere ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, mais je l'ai rencontré dans la ruë, & notre affaire eſt faite.

GERALDE.

Comment ?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, & j'ai dit que vous aviez beſoin d'argent, bref qu'il vous en falloit.

GERALDE.

Et qu'a-t'il répondu ?

CRISPIN.

Rien, ſinon que j'allaſſe l'attendre au logis,

& qu'il parleroit tantôt à moi, & que pour present, il alloit en Ville pour quelque affaire.

GERALDE.

Ne t'a-t'il point interrogé sur ma conduite?

CRISPIN.

Fort peu, mais je crois que tantôt il n'y manquera pas, & c'est où je l'attends.

GERALDE.

Prend bien garde, au moins....

CRISPIN.

Hé, laissez-moi faire; nous ne sommes pas si sots que nous sommes mal habillés. Il me croit bien plus niais que je ne suis.

GERALDE.

Défie-toi de Marin sur-tout, car tu sçais que c'est une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie guéres de lui. Parbleu, à cause qu'il sçait lire & écrire, & que je ne sçai rien du tout, il s'imagine qu'on n'est pas aussi sçavant que lui J'ai bien pensé lui donner sur la gueule.

GERALDE.

Il étoit donc avec mon Pere?

CRISPIN.

Oui dà, & vouloit déja raisonner; mais nous l'avons relancé.... Allez, reposez-vous sur moi; vous sçavez que je ne suis pas beau

diseur,

diseur, mais que je fais les choses quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes sorti ?

GERALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque chose à me faire sçavoir, & que je me trouvasse autour du logis de derriere. .... Mais je crois l'appercevoir.

SCENE IX.

ALCINE, DORINE, GERALDE, CRISPIN.

ALCINE.

Vous venez bientôt, Geralde; je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures.

GERALDE.

Vous dites vrai, Madame; mais vous sçavez que l'impatience tourmente d'ordinaire les Amans, & qu'ils croyent leur peine adoucie, quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la personne qu'ils aiment.

ALCINE.

Geralde, tréve à toutes ces belles choses; car je ne puis demeurer long-tems avec vous. Je vais faire une visite où ma Mere doit venir me trouver. Apprenez seulement que votre Pere me veut épouser.

GERALDE,

Mon Pere?

ALCINE.

Oui, votre Pere; & que le mien lui a donné sa parole: mais ma Mere, qui comme vous sçavez est la maîtresse; a rebuté le bon homme Lisidor. Cependant, voyez l'embarras où nous sommes: car quand avec le tems j'aurai découvert à ma Mere l'estime que j'ai pour vous, & que je l'aurai renduë favorable à ce que je souhaite, votre Pere n'y voudra point consentir. D'ailleurs, il ne faut rien esperer de ma Mere sans l'aveu de votre Pere. Adieu, je crains qu'elle ne vienne sur mes pas.

Crispin & Dorine se font de grandes reverences.



SCENE X.

GERALDE, CRISPIN.

GERALDE.

QUe dois-je faire en cette occaſion, cher Criſpin ?

CRISPIN.

De quoi s'aviſe ce vieux reître, de devenir amoureux à ſoixante & quatorze ans ? C'eſt ſans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges ; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouſe. Ayons ſeulement de l'argent ; & puis, nous lui taillerons bien de la beſogne. Voyez le vieux penard ! Il lui faut des filles de dix-huit ans, pour le réjoüir ! il n'eſt pas vraiment dégoûté: il le prend bien, il lui en faut donner encore une pipe.

GERALDE.

Mais que faire, Criſpin ?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier, & là vous reſoudrez toutes les affaires ; elle vous donnera poſſible des moyens....

GERALDE.

Vien, je vai lui écrire une lettre, que tu feras ensorte de donner à Dorine quand elles seront revenuës au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre Pere.

GERALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y aller.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MOROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN.



Dorine, Dorine ? hola, Dorine ?

DORINE *sortant.*

Monsieur ?

MIROBOLAN.

Qu'on fasse ajuster cette Salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le Maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, Monsieur, pourquoi choisir cet ap-

MIROBOLAN.

C'est une étrange chose, que d'être obligé de ne manger que d'un pain, l'on s'en ennuye à la fin.

DORINE.

Si Madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous ?

MIROBOLAN.

Oh ! ce n'est pas la même chose. La gloire d'un homme est de cajoler plusieurs femmes, mais la vertu d'une femme est de n'écouter que son mari.

DORINE.

Je ne crois pas que là dessus les hommes ayent plus de privilege que les femmes, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La Loi a voulu que cela fût ainsi.

DORINE.

Il falloit que cela fût tout au contraire. Ceux qui ont établi cette Loi, étoient des ignorans, car il y a des ignorans en Loix aussi-bien qu'en Medecine. Mais je vois bien que vous m'en donnez à garder : je suis sûre que vous auriez de la peine à me montrer cette Loi. Allez voir vos malades, & me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine.

SCENE II.

DORINE.

SAns adieu, Monsieur. Voyez un peu le gaillard ! Il n'y auroit qu'à le laisser faire, il feroit les plus belles choses du monde ! C'est une étrange chose, que ces chiens d'hommes ne sçauroient se contenter de leurs femmes, il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, & que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat bon rat, nous verrons. . . . Ah Crispin ! Que veux-tu ?

SCENE III.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN.

COmme je rodois autour d'ici, pour voir si je pourroi te donner cette lettre, j'ai vû sortir Monsieur Mirobolan, & en même tems e suis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en sûreté, je vais fermer celle-ci. (*Ils ferment chacun une porte.*) Hé-bien, qui envoye cette lettre ?

CRISPIN.

MonMaître, qui se désespere de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de son Pere & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre, tu y perdrois plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage ?

CRISPIN.

Assurément. Mais ne parlons point là-dessus davantage, Monsieur vaut bien Madame, & Madame vaut bien Monsieur. Di-moi, d'où vient que tu étois ici avec Monsieur Mirobolan ?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu ; & comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au

plutôt. Maintenant, il faut que ton Maître prenne d'autres mesures pour parler à notre Fille ; car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette lettre, je vais faire ensorte de la donner, & d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tien, va vîte.

SCENE IV.

MIROBOLAN, FELIANTE, DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN *frappant à la porte de la rue.*

Hola, hola, Dorine ? qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mondieu ! que ferai je ? c'est notre Maître.

CRISPIN.

Ah ! jernie, je voudrois être bien loin.

FELIANTE *frappant à l'autre porte.*

Oh, Dorine ! ouvre-moi.

DORINE.

Ah, voilà bien encore pis ! C'eſt notre Maîtreſſe.

CRISPIN.

Hé, c'eſt le diable.

DORINE.

Sans elle, je t'allois mettre dans la cave.

MIROBOLAN *refrappant.*

Qu'on m'ouvre donc, Dorine ?

DORINE.

Je ſuis perduë.

CRISPIN.

C'eſt fait de moi.

DORINE.

Criſpin, met-toi tout étendu ſur cette table, je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais. . . .

DORINE.

Mais ne raiſonne point, fai ce que je te dis.

Criſpin ſe met ſur la table, & Dorine ouvre à Mirobolan.

MIROBOLAN *paſſant vîte.*

Tu me fais bien attendre : j'ai oublié quelque choſe là-haut qu'il faut que j'aille chercher promptement.

Il entre dans une porte proche celle par où Feliante sort. Dorine ouvre cependant à Feliante.

FELIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE.

J'étois occupé à recevoir ce corps, & je ne vous ai entenduë que cette fois.

MIROBOLAN *repassant.*

Ma femme, que faites-vous ici ?

FELIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN *s'en allant.*

Voyez, voyez.

FELIANTE.

Dorine, prend le soin de bien accommoder tout ceci : pour moi je m'en vais au plutôt, car je n'aime point à voir de tels objets, cela cause toujours des pensées funestes.

DORINE.

Allez, allez, Madame, je ferai tout ce qui sera nécessaire. Hé-bien, Crispin, mon invention a-t'elle pas réussi ?

Elle referme les portes.

CRISPIN.

Fort-bien, & nous en sommes quittes à fort bon marché ; mais je sors au plutôt, pour évi-

ter un nouvel embarras. Peut-être que si je demeurois davantage.....

MIROBOLAN *revenant.*

Dorine, Dorine ? ouvre, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! remet-toi promptement en la même posture, c'est encore notre Monsieur.

CRISPIN *se remettant.*

Le diable l'emporte.

Dorine rouvre.

MIROBOLAN *entrant.*

Je pense que je suis aujourd'hui imbriaque ; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pilules que j'ai promises.... Mais que vois-je là, Dorine ?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter ! Il étoit déja ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort-bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits ?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit le soin de les rendre.

MIROBOLAN *le tâte.*

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t'en me querir mes Bistouris qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monſieur, vous n'avez rien de préparé, cela ſera un trop grand embarras ; & d'ailleurs vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant ?

MIROBOLAN.

Ce ne ſera pas ma faute ; car s'il doit mourir dans ſi peu de tems, ma viſite ne lui ſerviroit pas de grande choſe.

DORINE.

Mais un remede à propos....

MIROBOLAN.

Va ſeulement, & m'apporte un paquet de cordes, & des cloux que tu trouveras tout proche les Biſtouris. Pendant qu'il a ce reſte de chaleur, je trouverai plus facilement les vaines lactées, & les reſervoirs qui conduiſent le chyle au cœur pour la ſanguification.

DORINE.

Mais, Monſieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu, comme je le voudrois ; attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

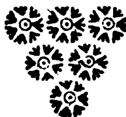
Va donc, ou j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais puisque vous le voulez.

MIROBOLAN *le regardant.*

Il n'a pas mauvaise mine, mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les regles de la Metoposcopie & de la Phisionomie sont fausses, ou il devoit être pendu. *(Il le déboutonne.)* Ah! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une *incision* cruciale, & à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage Xiphoïde jusqu'aux os pubis. *Le* cœur lui bat encore! Ah s'il y avoit ici de mes Confreres, particulierement de ceux qui sont dans l'erreur, je leur ferois bien voir, par son systole & diastole, le mouvement de la circulation du sang.



SCENE V.

UN CHIRURGIEN, MIROBOLAN.

LE CHIRURGIEN *entrant par la porte que Mirobolan a laissé ouverte.*

MOnsieur, Monsieur le Baron est fort empiré depuis hier, & vous devriez le venir voir au plutôt.

MIROBOLAN.

J'irai tantôt, je n'ai pas le loisir à present.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal presse, Monsieur ; il seroit nécessaire que vous y vinssiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas ; allez, saignez-le toujours, je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne crois pas que la saignée lui soit bonne.

MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je, je sçai bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur....

MIROBOLAN.

Mais encore une fois, ſaignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur....

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il ſoit ſaigné. C'eſt bien à faire aux Chirurgiens à raiſonner avec les Medecins!

LE CHIRURGIEN.

Monſieur, je ne le ſaignerai point; car je ſuis aſſuré que la moindre ſaignée eſt capable de lui cauſer la mort.

MIROBOLAN.

Il le ſera en dépit de vous, & je le ferai ſaigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; pour moi, je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.



SCENE IV.

DORINE, MIROBOLAN,

DORINE *ayant écouté.*

JE ne ſçaurois trouver tous vos affuteaux ; & d'ailleurs, Madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander avec grand empreſſement de chez Monſieur le Baron.

MIROBOLAN *s'en allant.*

Il faut donc remettre la partie à demain. Dorine, fai donc porter ce corps à la cave.

DORINE *fermant la porte aprés lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

CRISPIN *ſe relevant.*

Et moi, ſans m'amuſer à raiſonner, je ſors au plus vîte.

DORINE.

Où veux tu aller.

CRISPIN.

Comment diable ! où je veux aller ? laiſſe-moi ſortir. Quoi ! tu vas froidement querir les Biſtouris, & tous ces brimborions pour me tailler en pieces, & tu veux que je demeure ? tu te railles de moi.

DORINE.

Apprend que quand je suis sortie pour aller chercher ses ferremens, ç'a été dans la pensée de les cacher de sorte qu'il ne pût les trouver ; & c'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh, c'étoit fort bien fait. Aussi je m'étonnois, moi qui dois être ton mari, que tu eusses le courage de me voir couper si barbarement...

DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir. Mais attend-moi ici, je vais tâcher de donner cette lettre, & d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Le mot de Bistouri me fait trembler; je vais t'attendre dans la ruë, là je ne craindrai point Messieurs les Bistouris. Pour moi, il me semble, par la peur que j'ai euë, que cette salle en est toute remplie.

DORINE.

Va, mais sur-tout ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me lasserai point d'attendre, quand je serai hors d'ici.

Comme il veut sortir, on frappe à la porte.

Ah ! voici bien encore le diable ! D'abord qu'on ouvrira la porte, je m'en fuis.

DORINE.

Garde-t-en bien, tu gâterois tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoiqu'il puisse arriver. S'il avoit quelques Bistoutis dans sa poche ...

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fai ce que tu voudras, mais je ne m'y mettrai point davantage.

DORINE.

Ecoute, je vais te querir là-haut une robe de Medecin, tu diras qu'ayant sçu qu'il devoit faire une dissection, tu venois pour lui rendre visite. Quant au pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

CRISPIN.

On heurte encore.

Va, j'aime encore mieux faire le Medecin que le pendu. Parbleu, attend, si tu veux, que je sois habillé ! Il faut payer d'effronterie: du moins, sous cet habit, je ne courrai point

de risque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroitrai ignorant, il y a bien d'autres Medecins qui le sont aussi-bien que moi.

DORINE *revenant.*

Tien, met promptement, que j'ouvre.

CRISPIN *ayant pris la robe.*

Me voilà fort bien.

SCENE VII.

LISE, CRISPIN, DORINE *ayant ouvert la porte.*

LISE.

Monsieur le Medecin est-il ici?

DORINE.

Non.

LISE.

Le voilà. Pourquoi me le celer?

DORINE.

Que lui voulez-vous?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRISPIN *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi ?

LISE.

Monsieur, vous sçaurez que ma Maîtresse a perdu un petit chien qu'elle aime éperduëment, qu'elle s'en désespere, & qu'elle en met la faute sur moi. Or comme on m'a dit que vous sçavez l'art de deviner, aussi-bien que la Medecine...

CRISPIN.

Je suis aussi sçavant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t'il qu'il est perdu ?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure ?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil est-il ?

LISE.

Blanc & noir.

CRISPIN *faisant semblant de rêver.*

C'est assez.

LISE *à Dorine.*

Oh le brave homme! il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE.

Sans doute..

CRISPIN.

Ecoutez. Il y a deux jours?

LISE.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures,

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc & noir?

LISE.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pillules.

LISE.

Des pillules!

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t'il trouver le chien?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pillules ?

CRISPIN.

Les premieres venuës de chez l'Apotiquaire.

LISE.

Mais Monſieur....

CRISPIN.

Mais il ne faut pas tant raiſonner, faites ſeulement ce que je vous dit.

LISE.

Combien en faut-il prendre ?

CRISPIN.

Trois.

LISE *lui donnant un Ecu blanc.*

C'eſt aſſez ; ſi je trouve mon chien par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne ſera pas la faute du remede.

LISE.

Je vous crois. Adieu, Monſieur.

CRISPIN.

Adieu.

DORINE *après avoir refermé la porte.*

Hé-bien, Criſpin, tu n'as pas eu plutôt l'habit de Medecin ſur le corps, que tu as reçu la piece blanche.

CRISPIN.

Diantre ! je vois bien que c'eſt un bon métier. Sans ſçavoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent ; & ſi on ne court point de riſque, comme à contrefaire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pillules pour retrouver un chien perdu !

CRISPIN.

Que diable voulois-tu que j'ordonnaſſe, moi qui ne ſçai ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je ſçache ? Les pillules ſe ſont preſentées, & j'en ai ordonné. J'ôte cet habit pour aller attendre dans la ruë, comme nous avons dit.

On heurte encore.

DORINE.

On heurte, rajuſte-toi.

CRISPIN.

Encore ! je crains bien que ce ne ſoit ton Maître.

DORINE *allant ouvrir.*

Qu'importe ? Il s'en faut tirer.



SCENE VIII.

GRAND-SIMON, DORINE, CRIPIN.

GRAND-SIMON.

Monsieur Mirobolan est-il ici ?

DORINE.

Pourquoi ?

GRAND-SIMON.

Je voudrois lui parler.

DORINE.

De quelle part ?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes-vous ?

GRAND-SIMON.

Je suis un homme que vous ne connoissez pas.

DORINE.

Je le sçai. Monsieur Mirobolan vous connoît-il ?

GRAND-SIMON.

Non ; ni moi lui.

DORINE.

Le voilà, mais il faut lui demander s'il a le tems de vous parler.

CRISPIN *faisant le grave.*

Que veut-on ?

DORINE.

C'est Monsieur, qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, & qu'il fasse promptement.

GRAND-SIMON *apres quelques réverences.*

Monsieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort sçavant en Medecine, & sur-tout en l'art de devination. Or vous sçaurez que sur ce qu'ils m'en ont dit, je me suis resolu de vous venir consulter touchant une petite affaire.

CRISPIN.

Dites en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Or vous sçaurez que je m'appelle Grand-Simon, que je suis d'une demi-lieuë d'ici: je vous payerai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON.

Vous sçaurez que j'aime une fille dans notre Village. Or comme il y a un certain drôle

qui va quelquefois chez elle, je voudrois bien ſçavoir de vous ſi elle m'aime comme elle dit, & ſi je l'épouſerai; car, à vous dire la verité, je m'en défie.

CRISPIN.

Comment eſt-elle faite.

GRAND-SIMON.

Elle eſt grande, brune, & camuſe.

CRISPIN.

Grande, brune, & camuſe?

GRAND-SIMON.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Prenez des pillules.

GRAND-SIMON.

Des pillules?

CRISPIN.

Oui.

GRAND-SIMON.

Des pillules?

CRISPIN.

Oui des pillules, qu'on prend communément chez l'Apotiquaire. Il en faut prendre au nombre de dix, à cauſe de votre taille.

GRAND-SIMON.

Mais il me ſemble que les pillules ne ſont bonnes que pour purger les gens, & non pas pour....

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reste, c'est une science qui vous est inconnuë. Si vous étiez sçavant, & que vous sçulliez le Latin, je vous ferois voir des choses....

GRAND-SIMON.

Monsieur, je sçai le Latin, car je suis le Magister de notre Village.

CRISPIN.

Vous sçavez le Latin ?

GRAND-SIMON.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Hé-bien, tant mieux pour vous. Encore un coup faites ce que je vous dis, & adieu ; j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller, il faut vous satisfaire.

CRISPIN.

C'est fort bien aviser.

GRAND-SIMON *foüillant dans sa poche.*

Des pillules !

CRISPIN *tendant la main.*

Oui, des pillules, oui des pillules : vîte, vîte, & adieu.

GRAND-SIMON.

Voilà un Ecu d'or. Si la chose réussit....

CRISPIN.

Je vous entends, c'est assez.

GRAND-SIMON *à part.*

Ces hommes sçavans ont toujours je ne sçai quoi de brusque. Adieu, Monsieur.

CRISPIN.

Serviteur.

Il sort.

DORINE *ayant refermé la porte.*

Un Ecu d'or, & un Ecu blanc en si peu de tems! Moi qui t'ai fait Medecin, tu devrois m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse-moi faire, nous en mangerons de bons gobets ensemble: pour à present....

DORINE.

On heurte.

On heurte, voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu, je commence à m'en lasser. Ah voici bien le diable.



SCENE IX.

MIROBOLAN, DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN *entrant.*

Dorine, as-tu songé....

DORINE.

Monsieur, je viens de faire porter ce corps à la cave ; & voilà un de vos Confreres , qui ayant appris que vous devez faire une dissection , est venu pour vous voir.

MIROBOLAN *après plusieurs réverences.*

Monsieur, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître , vous y serez toujours le bien reçu ; mais ce ne sera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture , vous entendrez un petit discours, qui je crois, ne sera pas fort commun.

CRISPIN.

Ah, Monsieur , je n'ai garde d'y manquer. La reputation de Monsieur Mirobolan est une reputation

reputation qui. . . . dans les choses . . . fait enfin. . . . que. . . . je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monsieur, si vous voulez que j'accommode cette salle, il me faut laisser en liberté.

MIROBOLAN.

Tout à l'heure. Monsieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît ; j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous sçaurez que ce malade a eu la fievre quarte, tierce & continuë, enfin nous l'avons tiré de-là : mais il lui reste une chose qui m'inquiete grandement pour lui ; car outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc, & c'est à mon sens un très-mauvais signe, parce que *à pituita alba, aqua inter cutem supervenit*, nous dit Hypocrate ; c'est comme vous sçavez, ce que les Grecs appellent Leucophegmatia. Si donc, selon Hypocrate, cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus sou-

verain, pour empêcher que cet accident ne lui survînt.

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil, vous êtes un homme qui.... oui, ... car.... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement, je serai fort aise de sçavoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde, je sçai tróp, ...

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon ; je ne suis pas de ces Messieurs qui ne cherissent que leurs opinions, & qui plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez, je vous écoute.

DORINE *bas à Crispin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais Monsieur, dépêchez-vous, car j'ai plus d'une affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sçai pas si.... quand.... là-dessus.... on.... la...

MIROBOLAN.

Hem ?

CRISPIN.

Des pillules....

MIROBOLAN.

Lui donner des pillules, ce feroit ruiner les parties, qui font déja fort alterées par le défordre qu'ont caufé ces differentes maladies.

CRISPIN.

Oh, je ne dis pas cela; je dis.... que des pillules que j'ai prifes ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh, je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduifez Monfieur où il a befoin d'aller. Je fuis votre ferviteur.

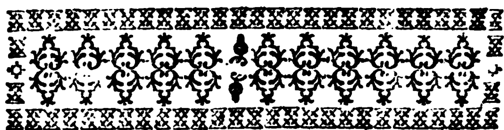
CRISPIN *fe deshabillant.*

Je vais t'attendre, fans raifonner davantage.

DORINE.

Moi, je vais faire mes diligences pour avoir la réponfe, & fonger en même tems à faire enforte que lorfqu'on apportera ce pendu, nos gens n'en puiffent rien fçavoir.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERALDE, CRISPIN.

CRISPIN.



HE-bien, Monsieur, que dites-vous de mes aventures ?

GERALDE.

Je dis qu'elles sont particulieres.

CRISPIN.

Pendu, Medecin, des cordes, des bistouris, des cloux, des pillules, des.... Parbleu, en voilà très-bien.

GERALDE.

Il est vrai qu'en voilà beaucoup ; mais il faut que tu retournes encore au logis de Monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, Monſieur ?

GERALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu, je ne veux point aller me faire biſtouriſer, ou bien recevoir quelques coups de bâton, vous y pouvez aller vous-même.

GERALDE.

Il eſt vrai que je le puis ; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour ; car ſi Monſieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon Pere des choſes qui ſe paſſent. Pour toi, tu ne hazardes rien, il ne te connoît pas.

CRISPIN.

Je hazarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps ; car de la maniere que j'ai oüi parler Monſieur Mirobolan, de cloux, de cordes, de biſtouris, un Medecin n'a non plus de pitié d'un homme qu'un Avocat d'un écu.

GERALDE.

Il faut pourtant, mon cher Criſpin, y retourner encore une fois. Auſſi, tu dois croire que quand je ſerai en pouvoir, je reconnoîtrai tous les bons ſervices que tu me rends.

CRISPIN.

Oh, je n'en doute pas ; mais au moins dites-

moi la raison qui vous oblige à m'y renvoyer.

GERALDE.

Tien, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté.

J'Ai quantité de choses à vous mander, mais je n'ai pas le tems de vous les écrire. Pour avoir celui de vous faire ce mot, il a fallu se servir de plusieurs stratagêmes. Envoyez tantôt Crispin, je ferai mes efforts pour lui donner une lettre, qui vous instruira de tout. Si je puis ménager le moment de vous parler de bouche, croyez que je le ferai avec bien de la joye. Adieu, aimez-moi comme je vous aime, & soyez certain que je n'aurai jamais d'autre mari que vous. ALCINE.

Hé bien, tu vois, Crispin...

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais si Monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu sous mon habit, & qui m'a envisagé sous l'habit de Medecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé? hem?

GERALDE.

Il est vrai que cela est fort embarassant: mais, mon cher Crispin, il faut hazarder quelque chose pour ton Maître. Cherche,

invente quelque chose pour ne pas courrir de risque.

CRISPIN.

Ecoutez, faites-moi avoir une robe de Medecin, j'aime mieux paroître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu : du reste je m'en tirerai comme je pourrai, j'en suis tantôt sorti par les pillules, j'en sortirai par quelque autre remede.

GERALDE.

Je vais de ce pas à la friperie pour avoir ce que tu demandes : cependant va-t-en chez mon Pere pour recevoir l'argent qu'il t'a promis, car possible en aurons-nous grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais Monsieur, apprenez-moi seulement en Latin : je suis Medecin.

GERALDE.

Volontiers : MEDICUS SUM.

CRISPIN.

MEDICUS SUM, MEDICUS SUM?

GERALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit, adieu. Allez-vous-en songer à l'habit, & moi je vais chez le bon-homme. ME-

DICUS SUM, MEDICUS SUM. C'eſt une belle choſe que de ſçavoir le Latin. Il faut repaſſer ſouvent ces mots, de peur de les oublier, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM. C'eſt aſſez, allons-nous-en chez le bon-homme Liſidor. Mais je le vois qui vient ici.

SCENE II.

LISIDOR, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR.

QUe fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN.

Monſieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenois.

LISIDOR.

Où eſt ton Maître ? Di-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande ! il eſt à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne ?

LISIDOR.

Oui dà. Di-moi, où loge-t'il à Bourges ?

CRISPIN.

Hé, il loge proche les Ecoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t'on la ruë?

CRISPIN.

La ruë?

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN.

On la nomme... on la nomme... Vous y avez été devant moi, vous le sçavez bien.

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus? il y a des pendarts de noms dans cette Ville, qui sont si difficiles à retenir, que je ne sçaurois les mettre dans ma cervelle; & puis je ne m'en soucie gueres. A quoi bon s'embrelicoquer l'esprit de ces batards de noms? quand on est logé, on est logé.

MARIN.

Il a grande raison.

CRISPIN.

Morbleu, tai-toi; ou bien... vois-tu... jarnie! Enfin...

LISIDOR.

Patience...

CRISPIN.

C'eſt que je ne veux pas qu'il ſe mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR.

Tai-toi. Que fait ton Maître ordinairement ?

CRISPIN.

Il étudie, puis il a ſouvent à dîner & à ſouper des gens avec qui il parle Latin comme tous les diables. Ce que j'y trouve de plaiſant, c'eſt qu'ils ſe querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux ; après ils s'appaiſent en bûvant chacun cinq ou ſix coups.

LISIDOR.

Cela n'eſt pas mal. Mais cependant trois ou quatres perſonnes m'ont dit qu'il étoit en cette Ville, & qu'on l'y avoit vû.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit en a menti, & je le ſoutiendrai devant toute la France.

LISIDOR

Confeſſe la vérité, je n'en parlerai point. Il eſt ici ?

CRISPIN.

Je ne ne le confeſſerai point, car cela n'eſt pas vrai.

LISIDOR.

Oh, je ſçai bien que ſi, moi ; & ſi tu déguiſe davantage...

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas ?

LISIDOR.

J'ai donc menti ?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira, mais cela n'est pas, cela n'est pas.

MARIN.

Monsieur, quittez-là cet impertinent, il vous mettroit en colere sans raison.

CRISPIN.

Impertinent ! morbleu, tu en as menti, il faut t'en faire tâter tout du long, & tout du large.

Ils veulent se battre.

MARIN.

Vien, vien, que je t'ajuste de toutes pieces.

LISIDOR *les séparant avec son bâton.*

Coquins, si vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups. Ah morbleu, c'en est trop. Crispin, puisque ton Maître n'est pas à Paris, je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges, & de lui dire que quand il m'aura fait sçavoir son adresse, je lui ferai tenir de l'argent par un Banquier de cette Ville.

CRISPIN.

Mais Monsieur . . .

LISIDOR.

Point de réponse davantage ; n'approche pas seulement de mon logis, si tu ne veux avoir cent coups de bâton.

CRISPIN.

Si vous me battez, je sçai bien ce que je ferai.

LISIDOR.

Que feras-tu ?

CRISPIN *montrant Marin.*

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le froteras-tu ?

CRISPIN.

Hé pourquoi me battrez-vous ?

LISIDOR.

Parce que tu es un fripon.

CRISPIN.

Et parce qu'il est un Factotum, & qu'il veut me faire battre.

LISIDOR *levant son bâton.*

Je te donnerai . . . .

CRISPIN.

Donnez pour voir, vous verrez si je ne lui rendrai pas.

LISIDOR.

Ah morbleu ! je n'en puis plus souffrir.

Lisidor voulant frapper Crispin de son bâton, Crispin baisse la tête, ce qui fait que Lisidor tombe, & Crispin va donner un coup de poing à Marin, qui tombe de l'autre côté, & cependant Crispin s'enfuit.

SCENE III.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

AH le traître ! Je crois qu'il m'a estropié de ce coup.

LISIDOR.

Marin, vien m'aider à me relever.

MARIN *se relevant.*

Hé Monsieur, j'aurois besoin qu'on me relevât moi-même.

LISIDOR *se relevant aidé de Marin.*

Le coquin, il le payera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira,

LISIDOR.

Je me ſuis bleſſé l'épaule en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois que j'ai la mendibule démiſe.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup ?

MARIN.

De toute ſa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moi.

LISIDOR.

Va voir ſi Monſieur Mirobolan eſt au logis.

MARIN.

Quoi, Monſieur ? vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que ſa femme vous a dit à votre nez qu'il n'en ſera jamais rien ?

LISIDOR.

Il n'importe, je veux faire encore une tentative.

MARIN.

Fort-bien, c'eſt-à-dire que vous voulez vous faire refuſer encore une fois, & que vous prenez plaiſir d'entendre chanter vos loüanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avouë ingenument que je m'attends à ce refus, & que même j'en suis en quelque façon consolé ; mais je veux avoir la joye de dire le fait à Monsieur Mirobolan, & de lui faire sçavoir qu'il ne passera jamais dans mon esprit que pour un homme qui se laisse mener par le nez comme un fat.

MARIN.

Mais de quoi cela vous peut-il servir ?

LISIDOR.

Fai seulement ce que je te dis. Voi s'il est au logis.

SCENE IV.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

MARIN *frappant à la porte de Mirobolan.*

Hola ?

DORINE.

Qui est-ce ?

MARIN.

Monsieur Mirobolan est-il ici ?

DORINE.

Non. Qui le demande ?

LISIDOR.

C'est moi, ma chere.

DORINE.

Il n'y est pas : voulez-vous parler à Madame ? Elle est là-haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Ma chere enfant, si tu pouvois par tes soins la faire consentir à me donner Alcine en mariage, je ferois. . . .

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage ! Que diantre en feriez-vous, à l'âge où vous êtes ?

LISIDOR.

Hé, j'en ferois. . . .

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez-vous autre chose à me dire ? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chere, dis à Monsieur Mirobolan que son ami Lisidor étoit venu pour le voir, & que je le prie de penser à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant.

DORINE.

DORINE.

Adieu, Monſieur, je n'y manquerai pas. Ce bon-homme eſt-il fou, de prétendre épouſer une fille de dix-huit ans ? Il faut avoüer que quand la vieilleſſe ſe met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la jeuneſſe.

SCENE V.

CRISPIN *en habit de Medecin*, DORINE.

CRISPIN *ſortant.*

CHez moi, chez moi, vous dis-je ; là, je vous repondrai de bonne ſorte.

DORINE.

Qu'as-tu, Criſpin ? & d'où vient que tu es habillé de cette maniere ?

CRISPIN.

Deux viſages que j'ai rencontré qui m'ont dit qu'ils étudioient en Medecine, & qui m'ont demandé mon ſentiment ſur la Trans.... là ... fa.... là.... la Tranſconfuſion du ſang. Ils m'ont quaſi fait devenir ſourd à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit ?

CRISPIN.

Que diable sçai-je, moi ? une bête sur une autre.... L'artere.... le sang litteral.... arterial.... Un tuyau par où entre le sang.... une bête morte, l'autre qui ne vaut guére mieux.. Le mauvais sang répandu.... le bon dans les veines de l'autre bête.... Enfin, le diable les emporte avec tout leur raisonnement.

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pillules.

CRISPIN.

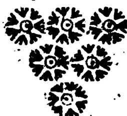
J'aurois voulu de tout mon cœur qu'ils en eussent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE *riant*.

Mais pourquoi as-tu cet habit ?

CRISPIN.

Je l'ai pris pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous, & pour....



SCENE VI.

LISIDOR, MARIN, CRISPIN, DORINE.

LISIDOR *revenant.*

MA chere Dorine, j'avois oublié de te donner cette bague, mais je veux recouvrer....

CRISPIN *se tournant de l'autre côté.*

Ah!...

MARIN.

Monſieur, ſi je ne me trompe, voilà Criſpin habillé en robe longue.

LISIDOR.

Que fais-tu ici avec cet habit?

CRISPIN *faiſant le grave.*

Que ſouhaitez-vous de moi? Avez-vous quelque maladie ſecrete? Dites, en l'abſence de Monſieur Mirobolan, je pourrois vous donder quelques bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin, nous n'avons point de maladie.

CRISPIN.

Coquin !

LISIDOR.

Oui, coquin ?

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM.

LISIDOR.

Toi, Medecin ?

CRISPIN.

Oui, Medecin, & vous êtes un impertinent. ARACA, LOSTOVÏ, BARITONOVAÏ, FORLUTUM, TRANSCONFUSIONA.... Si vous étiez raiſonnable, je vous parlerois de la tranſconfuſion, mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pillules.

LISIDOR.

Si je prends un bâton, je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce ſera contre mon ordonnance.

DORINE *à Criſpin.*

Monſieur, entrez au logis pout y attendre notre Maître, & laiſſez-là ces extravagans.

CRISPIN *rentrant avec Dorine.*

Il eſt vrai que je ferai mieux.

MARIN.

Monſieur, je doute que ce ſoit Criſpin ; car il parle Latin.

LISIDOR.

C'eſt aſſûrément lui-même, je me doute de quelque fourberie, & je veux entrer là-dedans pour en être éclairci.

Il frappe à la porte.

DORINE *revenant.*

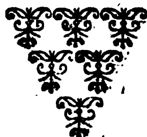
Que demandez-vous, Monſieur? Eſt-ce que vous voulez quereller encore cet honnête homme qui eſt chez nous?

LISIDOR.

C'eſt un fripon de valet....

DORINE.

Cela n'eſt pas vrai, c'eſt un des Confreres de notre Maître, & vous avez mauvaiſe grace de parler de la ſorte. Je m'en plaindrai tantôt à....



SCENE VII.

MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

MIROBOLAN *sortant.*

JE vous soutiens que cela n'est pas possible, & que cette opinion est extravagante.

LISIDOR.

Monsieur....

MIROBOLAN.

Il faut penser bien creux, pour imaginer une chose si éloignée du bon sens.

LISIDOR.

Monsieur, je veux....

MIROBOLAN.

Il faut sans doute que cette vision vienne d'un homme qui avoit la fiévre chaude.

DORINE.

Qu'avez-vous, Monsieur, & qui vous oblige à vous emporter de la sorte ?

MIROBOLAN.

Des gens qui me soûtenoient opiniâtrement la transfusion.

DORINE.

Ils ſont foux....

MIROBOLAN.

Sans doute.

LISIDOR.

Ils n'ont pas raiſon, car elle a été condamnée publiquement. Vous ſçaurez....

SCENE VIII.

LISE, MIROBOLAN, DORINE, LISIDOR, MARIN.

LISE *à Dorine.*

MOnſieur Mirobolan eſt-il ici ?

DORINE.

Le voilà. Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN.

Que me voulez-vous ?

LISE.

Je voudrois que vous fuſſiez pendu. M'a-

voir ordonné des pillules qui m'ont pensé faire mourir !

MIROBOLAN.

Moi ?

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs. Vous ordonnez souvent les choses à tort & à travers. Allons, prend, & rencontre si tu peux. Des pillules pour retrouver un chien perdu !

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez, je ne vous ai jamais vûë.

LISE.

Jamais ! ne vous ai-je pas tantôt donné un Ecu blanc ?

MIROBOLAN.

Vous êtes follë.

LISE.

Tu en as menti, & . . . .



SCENE

SCENE IX.

GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

GRAND-SIMON.

AH! ſi je rencontre ce Monſieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement ſa gamme.

LISE.

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON.

Parbleu, Monſieur, il faut que vous ſoyez un grand ignorant, d'ordonner des pillules pour ſçavoir ſi l'on eſt aimé d'une fille! Et moi bien fou de les avoir priſes! Elles m'ont quaſi envoyé en l'autre monde, & je n'en ſuis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou, de me parler de la ſorte. Je ne vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas tantôt donné un Ecu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier, comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux petites Maisons; car vous êtes des foux.

GRAND-SIMON.

Morbleu, tu en as menti, je ne suis point fou; tréve à de tels discours, car je pourrois bien te donner de mon bâton sur les oreilles.

LISE.

Et moi, t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah! ç'en est trop endurer. Dorine, qu'on aille querir un Commissaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille, je l'attends.

LISE.

Et moi aussi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces Messieurs tuëront les gens, & qu'ils auront encore raison! Parbleu je veux ravoir mon Ecu d'or.

LISE.

Et moi mon Ecu blanc, ou je ferai grand bruit.

DORINE.

Ma foi! si vous ne tirez païs, j'irai chercher le Commissaire.

GRAND-SIMON.

C'est ce que je demande.

LISE.

Et c'est ce que j'attends.

SCENE X.

FELIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN. GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN *sortant.*

MAis, Madame....

FELIANTE.

Mais, Monsieur, encore une fois, je ne veux pas que ma Fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le tems qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que....

FELIANTE.

Je sçai ce qu'il faut que je croye; mais en-

core un coup, vous n'avez que faire chez moi quand mon mari n'y sera pas.

LISE *à Simon.*

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pillules.

GRAND-SIMON.

Parbleu, c'est le Medecin qui m'a pensé faire crever. Ah trompeur! tu me rendras mon argent.

LISE.

Tu me rendras aussi le mien.

LISIDOR *le prenant au colet.*

Ah Coquin! je te tiens à present.

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM.

MOROBOLAN.

Messieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes Confreres de la sorte: on doit lui laisser conter ses raisons.

LISIDOR.

C'est le Valet de mon Fils.

LISE.

C'est le Medecin qui nous a ordonné des pillules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin, répond donc à toutes ces choses.

CRISPIN *à Lisidor.*

Monsieur, il ne vous faut plus rien déguiser; votre Fils n'a point sorti de Paris, à cause de l'amour qu'il a pour la Fille de Monsieur Mirobolan. Elle l'aime passionnément; enfin ils s'aiment tous deux, & m'ont fait jouer plusieurs personnages pour les servir dans leurs amours.

FELIANTE.

Ma Fille aime ton Maître?

CRISPIN.

Oui, Madame, & fortement.

FELIANTE.

Encore pour le Fils, c'est quelque chose; mais pour le Pere, il ne doit jamais esperer d'épouser ma Fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pillules? Cela pouvoit-il servir de quelque chose pour les amours de ton Maître?

CRISPIN.

Ce sont des choses dont je vous éclaircirai dans un autre tems.

MIROBOLAN.

Vous voyez bien que vous me blâmiez sans raison. Mais faites-moi la grace de revenir une

autre fois, je vous promets de vous contenter d'une façon ou d'autre.

LISE.

J'y consens, mais n'y maquez donc pas.

GRAND-SIMON.

J'y consens aussi : mais au moins, plus de pillules.

MIROBOLAN.

Non, adieu.

LISIDOR.

Ton Maître, dis-tu, aime passionnément la Fille de Monsieur Mirobolan ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & cent fois plus que je ne vous dis.

LISIDOR.

Hé-bien, si la chose est ainsi, je vois bien que c'est une nécéssité de consentir qu'il l'épouse, pourvû que le Pere & la Mere y consentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pourvû que ma Femme le veüille.

FÉLIANTE.

Je ne sçai pas bien si je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

Hé, ma femme....

FÉLIANTE.

Puisque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où est-il donc, ton Maître ?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

SCENE DERNIERE.

GERALDE, MIROBOLAN, FELIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN. MARIN.

LISIDOR.

VEnez, Monsieur de Bourges.

GERALDE *se jettant aux genoux de son Pere.*

Ah mon Pere ! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé mon dieu ! laissons tous ces beaux discours. Entrons au logis, & là nous discuterons toutes les choses.

FELIANTE.

C'est fort bien avisé ; allons, rentrons.

MIROBOLAN.

Allons, Monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

LISIDOR.

Puisqu'il vous plaît, entrons.

Ils rentrent.

CRISPIN.

Marin ?

MARIN.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

Puisqu'en tout aujourd'hui j'ai si bien réussi,
Je vais, je vais morbleu, je vais entrer aussi.

FIN.

LES
APPARENCES
TROMPEUSES,
COMEDIE.



AU LECTEUR.

LE Sujet de cette Comedie est fort simple, & n'est chargé que de très-peu d'incidens ; Elle a des caracteres assez passables, & dont les Originaux se rencontrent frequemment dans le monde. Elle n'a point été representée, & la raison est qu'on ne l'a pas trouvée joüable : On trouvera bon, (moi qui pense le contraire) que j'appelle de ce jugement, au Public. J'avouë que cette Piece n'est pas si plaisante que celles qu'on a vûës de ma façon ; mais je crois qu'il y a des choses qui peut-être pourront donner quelque satisfaction à l'esprit, & qui sur le Théatre auroient pû réjoüir l'Auditeur.



ACTEURS.

STURGON, Mari de Nerine.

NERINE.

LISE, Suivante de Nerine.

DAMIS, Gentilhomme.

SANS-SOUCY, Valet de Sturgon.

CLOESTAN, Frere de Nerine.

FLORIDE, Femme de Cloëstan.

JACINTE, Sœur de Sturgon.

BLESOIS, Valet.

La Scéne est à Paris.



LES APPARENCES TROMPEUSES, COMEDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

STURGON *seul.*



U'UNE Femme coquette est un mortel poison
A quiconque a pour but l'honneur & la raison!
Combien de fois par jour la noire jalousie
Vient-elle avec fureur troubler sa fantaisie?

De cent fâcheux objets son esprit combattu,
Font malgré ses efforts succomber sa vertu ;
Et mille affreux pensers qui lui devorent l'ame,
Font souvent qu'il maudit & l'Hymen & la Femme ;
Et voudroit de grand cœur en cette extremité
Etre mort mille fois, ou n'avoir point été.
En ce Sexe le nom de Femme, ou de Maîtresse,
N'est propre, tôt ou tard, qu'à nous gêner sans cesse.
Que vous êtes heureux, trop commodes Epoux,
Qui souffrez sans chagrin qu'on fasse tout chez vous,
Et feignant d'ignorer ces commerces infames,
Laissez les Jouvenceaux seuls avecque vos Femmes!
Que vous vous épargnez de troubles & d'ennuis!
On ne vous voit jamais en l'état où je suis ;
La perte de l'honneur ne vous tourmente guere;
Etre cocu, pour vous ce n'est pas une affaire.
Vous n'êtes point gênez par la reflexion ;
Et si l'honneur vous cause un peu d'émotion,
Votre humeur là-dessus vous rend l'esprit tranquile.
Ah pourquoi n'ai-je pas une ame aussi facile?
Mais Lise, ce me semble, est long-tems à venir!
Du chagrin qui me tuë il faut l'entretenir :
Mais non, il n'est pas sûr qu'elle me soit fidelle,
Tâchons de la gagner avant que... Bon, c'est elle.

SCENE II.

STURGON, LISE.

STURGON.

Lise a tardé long-tems à me ſuivre.

LISE.

Hé! pas trop.

Comment vous attraper? vous allez au galop;
A cent pas du Couvent vous avez pris ſans doute,
Des chemins inconnus où Liſe ne voit goute.
Pour ne vous perdre pas, j'ai fort long-tems couru;
Mais enfin à mes yeux vous êtes diſparu.
Dites, n'aviez-vous point rendez-vous chez Lucrece?

STURGON.

Non.

LISE.

Avec votre Femme avoir une Maîtreſſe!
Et...

STURGON.

Tai-toi.

LISE.

Ce n'eſt pas agir de bonne foi,
Qu'en peut dire le monde ?...

STURGON.

Encore un coup tai-toi.

LISE *branlant la tête.*

Cette Lucrece...

STURGON.

Paix.

LISE.

Souffrez que je m'explique,
Que je vous diſe enfin...

STURGON *ſe mettant en colere.*

Morbleu point de replique,
Paix.

LISE.

Je dirai pourtant, malgré votre courroux,
Que Madame a ſujet de ſe plaindre de vous,
Et que ſi par malheur elle vient à l'apprendre,
A de mortels chagrins vous devez vous attendre.
Croyez que de ma part elle n'en ſçaura rien;
Mais elle peut d'ailleurs...

STURGON.

Suffit, je t'entends bien.

LISE.

Quittez cette Lucrece...

STURGON.

Ah je perds patience,

Pour

Pour la derniere fois, tai-toi.

LISE.

Gardez...

STURGON.

Silence.

LISE.

Je sçai qu'on n'aime pas de semblables avis ;
Mais les miens là-dessus devroient être suivis,
A Paris, comme ailleurs, on découvre les choses ;
Pour s'en instruire, on fait plusieurs metamorphoses.
Et, ...

STURGON *se mettant en colere.*

Tes raisonnemens sont ici superflus,
Tai-toi, tai-toi.

LISE.

Monsieur, je n'en parlerai plus,
C'est de moi pour vous plaire une chose ignorée.

STURGON.

Dr, qui t'a fait aller où je t'ai rencontrée ?

LISE.

Au Couvent ?

STURGON.

Oui.

LISE.

Madame.

STURGON.

Est-ce par pieté,
Hem?

LISE.

Non, mais pour y faire une civilité.

STURGON.

A qui?

LISE.

Belle demande! A votre Sœur.

STURGON.

Jacinte
Est une bonne fille.

LISE.

Elle deviendra Sainte,
De l'air qu'elle s'y prend, il n'en faut point douter.

STURGON.

Cependant au parloir elle aime à caqueter.
Crois-tu qu'en ce Couvent elle soit satisfaite,
Qu'elle y prenne du goût, que rien ne l'inquiete?

LISE.

Vous avez pû sçavoir quel est son sentiment.

STURGON.

A son Frere une Sœur s'explique rarement:
Mais dequoi parloit-elle avant qua j'arrivasse?

LISE.

De rien. Mais à propos certain point m'embarrasse.

STURGON.

Quel ?

LISE.

D'où vient que tantôt dans la Religion,
Parlant à votre Sœur sur la devotion,
Vous disiez hautement, d'un ardeur sans seconde,
Les sept pechés mortels contre les gens du monde ?
Qu'on devoit en ce lieu borner tous ses desirs,
Que c'est là qu'on goûtoit les solides plaisirs,
Qu'ailleurs l'esprit n'étoit rempli que de chimeres,
Et que vous la prêchiez devant ces bonnes Meres ?

STURGON.

C'étoit pour obliger à ne pas les quitter.

LISE.

C'est donc là la raison qui vous faisoit pester ?

STURGON.

Oui.

LISE.

Bon. Vous m'apprenez que dans cette visite
Vous joüiez finement le rolle d'hypocrite :
J'en vois qui sous ce masque attrapent les plus fins,
Et qui font les bigots pour venir à leurs fins.
Mais quoi, à votre Sœur, nonobstant votre adresse,

Aimoit quelque Tarquin, quand vous aimez Lucresse,
Et que pour lui l'amour la tourmentât un peu,
Çà, l'empêcheriez-vous de sortir de ce lieu ?

STURGON.

Non.

LISE.

Tout de bon ?

STURGON.

Croi-moi.

LISE.

C'est être raisonnable,
Et sur cette matiere un Frere fort traitable.
Ma foi j'en sçai beaucoup qui sans aucun remords,
Pour l'y faire cloîtrer feroient tous leurs efforts.
C'est pourtant grand pitié, qu'on oblige une fille
D'épouser un Couvent par raison de famille ;
Que sans la consulter sur la démangeaison,
On l'engage à choisir une honnête prison.
Et cela bien souvent pour en avancer une,
Aux dépens de sa Sœur établir sa fortune,
Bien que celle qu'on met dans la Religion
Ait pour un bon mari grande dévotion.
Est-ce bien raisonner ?

STURGON.

Que veux-tu ? c'est la mode.

LISE.

La mode à notre Sexe est souvent incommode,
On ne fait pas ainsi de Messieurs les garçons,
On en fait des Abbés sans beaucoup de façons,
Qui sous ce titre-là demeurans dans le monde,
En content, s'il leur plaît, à la brune & la blonde;
Ils sont les damarets, sont de tous les plaisirs,
Et pensent rarement à régler leurs desirs.
On devroit, sans nous mettre au rang des Sœurs Professes,
Comme on fait des Abbés, faire aussi des Abbesse.

STURGON.

Ce seroit pis encor.

LISE.

Que ferions-nous de pis?
Rien n'en iroit plus mal, au moins à mon avis.
Examinons un peu....

STURGON.

Ce n'est pas notre affaire,
Sur leur façon d'agir c'est à nous de nous taire.
Tai-toi. Va seulement m'appeller Sans-Soucy.

LISE.

Sans-Soucy?



SCENE III.

SANS-SOUCY, STURGON, LISE.

SANS-SOUCY.

Me voilà.

STURGON.

Ma femme est-elle ici?

SANS-SOUCY.

Non, Monsieur.

STURGON.

Hé, d'où vient?

SANS-SOUCY.

Hé.... C'est qu'elle est sortie.

STURGON.

Seule,

SANS-SOUCY.

Non.

STURGON.

Elle a mis quelqu'un de la partie?

SANS-SOUCY.

Oui, Monsieur.

STURGON.

Qui?

SANS-SOUCY.

C'est.... là, ce Monsieur d'Orleans,

STURGON.

Damis ?

SANS-SOUCY.

Oui.

STURGON.

Ce Muguet est donc venu ceans ?

SANS-SOUCY.

N'y vient-il pas toujours ?

STURGON.

Qu'à-t'il dit à ma femme ?

SANS-SOUCY.

Il a causé du moins une heure avec Madame ;
C'est tout ce que j'en sçai.

STURGON.

Pendant leur entretien
N'étois-tu pas present.

SANS-SOUCY.

Moi ? non.

STURGON.

Cela va bien.
Quoi, tu quittes la chambre, &....

SANS-SOUCY.

Ce n'est pas ma faute ;
Quand j'y veux demeurer, je compte sans mon hôte
Ils me donnent toujours quelque commission.

Et si je réponds mal à leur intention,
Que mon retour trop prompt tant-soit-peu les chagrine,
Sans-Soucy, me dit-on, va-t'en à la cuisine.

STURGON.

Et tu sors sans rien dire ?

SANS-SOUCY.

Il faut bien m'en aller :
Mais morbleu là-dessus j'enrage de parler,
Je vois clair.

STURGON.

Que vois-tu ?

SANS-SOUCY.

Je suis las de me taire;
On ne m'écarte point sans un peu de mystere,
Et ces commissions qu'on me donne à tous coups,
Si je ne suis trompé, ne regardent que vous.

STURGON.

Comment ?

SANS-SOUCY.

Oh, Monsieur....

STURGON.

Parle, & di ce que tu penses.

SANS-SOUCY.

Vous le voulez ? Tout franc, je vois des manigances
Qui me font assez voir.... Bref on ne va pas droit.

Et

Et ce Monsieur Damis n'est pas un mal-adroit.
C'est à vous là-dessus à deviner le reste.

STURGON.

Mais que font-ils ?

SANS-SOUCY.

Oh. . . .

STURGON.

Di, ne fai point le modeste;
Acheve. Ont-ils poussé les affaires plus loin ?

SANS-SOUCY.

De la conclusion est-on jamais témoin ?
Mais suivant l'apparence, & selon ma caboche,
Si l'on ne vient au point, du moins on en approche.

STURGON *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes un coquin, un menteur; & s'il faut. . .

SANS-SOUCY.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur: mais je. . .

STURGON.

Maraut,
Sors vîte, ou tu verras punir ta médisance.



SCENE IV.

STURGON, LISE.

STURGON.

DEs peſtes de Valets j'admire l'inſolence;
les bourreaux chez les gens ſont autant d'eſpions
Qui tâchent d'obſerver toutes les actions,
Qui juſques ſur les mœurs exerçant leur malice,
Ne font de vertueux qu'au gré de leur caprice;
Il leur ſemble chez nous que tout leur ſoit permis,
Et ce ſont bien ſouvent nos plus grands ennemis,
Hé-bien! Liſe, tu vois ce qu'il dit de ma femme:
Dans l'eſprit d'un Valet paſſer pour un infame!

LISE.

A des contes en l'air doit-on ajoûter foi?
C'eſt un coquin, Monſieur j'en réponds, croyez-moi,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on connoît ſa malice.

STURGON.

Ah! c'eſt un bon Valet.

LISE.

Oui bien pour le ſervice,
Il eſt adroit & prompt, & même induſtrieux;
Mais enfin pour ſa langue il eſt pernicieux.

STURGON.

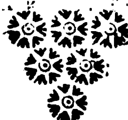
Je ſçai qu'il parle; mais. . .

LISE.

Quand il s'eſt mis en tête
De déchirer quelqu'un, Monſieur, rien ne l'arrête,
Il emporte la piéce, & contre le prochain
Les moindres viſions le font aller beau train.
Faut-il ſur ſon rapport avoir l'ame allarmée?

STURGON.

Liſe, appren que le feu ne va point ſans fumée,
La voici, la coquine, & ce Monſieur Damis.



SCENE V.

DAMIS, NERINE, STURGON, LISE.

Damis & Nerine parlent bas en entrant.

DAMIS *apperçevant Sturgon.*

AH! Monsieur. . . . Je me compte au rang
de vos amis. . .

STURGON.

Je ne m'y compte pas, & ne le veux point être,
Et qui plus est, chez moi, je veux être le maî-
tre.

NERINE.

Monsieur ne prétend rien à cette qualité.

STURGON.

Taisez-vous.

NERINE.

Contre moi vous êtes irrité?

STURGON.

Sans doute, & votre vûë augmente ma colere.

NERINE.

Hé d'où vient?

STURGON.

Laissez-moi....

NERINE.

Pour ne vous pas déplaire,
A ma chambre, Monsieur, nous allons au plutôt.

Prenant Damis par la main.

Venez. Si quelqu'un vient, di que je suis en haut.
à Lise.

SCENE VI.

STURGON, LISE.

STURGON.

En user de la sorte, & même en ma presence!
Ah! c'est pousser à bout mon trop de patience.
Du feu, vite.

LISE.

Hé pourquoi?

STURGON.

Pour bruler la maison,
Et les bruler aussi.

LISE.

Vous n'avez pas raison;

Quoique vous en penſiez, votre femme eſt honnête,
Et vous ne devez pas....

STURGON.

Je ſuis donc une bête ?
De ſon honnêteté je m'en rapporte à toi,
Emmener à ſa chambre un....

LISE.

Voilà bien de quoi !
Pour être tête-à-tête, on n'en eſt pas moins ſage.

STURGON.

Et c'eſt pourtant par là que l'honneur fait naufrage.

LISE.

Et c'eſt auſſi par là que paroît la vertu.

STURGON.

Hé de ſes beaux diſcours je ſuis trop rebattu.
Du feu ; morbleu, du feu ?

LISE.

Monſieur, point de vacarme,
Songez que vous mettrez le Quartier en alarme ;
Conſiderez d'ailleurs que c'eſt vous diffamer.

STURGON.

Je crains peu là-deſſus qu'on me puiſſe blâmer,
Et.... Du feu ?

LISE.

Quoi, porter les choſes à l'extrême !

STURGON *feignant de sortir.*

On n'en apporte pas ? J'en vais chercher moi-même,

LISE.

Et moi je monte en haut pour les en avertir,
Et tâcher, si je puis, à les faire sortir.

SCENE VII.

STURGON *seul.*

C'Est l'unique moyen d'éviter ma colere,
Et pour se garantir, c'est ce qu'ils ont à faire.
Quoi, jusqu'en mon logis on m'en fera tâter,
Et je le souffrirai sans oser éclater ?
Car suivant des prudens la maxime ordinaire,
Quand ce malheur arrive il est bon de se taire.
Lorsqu'on en fait éclat, c'est agir contre soi.
Ah morbleu cette idée est un monstre pour moi!
Non, l'on ne dira point dans notre voisinage,
Que Sturgon lâchement se prête au cocuage :
Oui, je veux qu'on apprenne & qu'on soit convaincu
Que j'ai sur ce chapitre honnêtement vêcu ;
Que.... Mais Lise revient.

SCENE VIII.

STURGON, LISE.

LISE.

Monſieur, la choſe eſt faite;
J'ai dit de point en point ce qui vous inquiéte,
Que vous voyez fort clair, que vous n'étiez point fat,
Et que vous étiez homme à faire un grand éclat.

STURGON.

Qu'ont-ils dit?

LISE.

Rien.

STURGON.

Rien?

LISE.

Non, ils n'en ont fait que rire.

STURGON.

Tu n'as donc de leur part autre choſe à me dire?

LISE.

Non.

STURGON.

Du feu.

LISE.

Les voici.

SCENE IX.

STURGON, LISE, NERINE, DAMIS *sortant & parlant à Nerine.*

DAMIS.

Je n'y reviendrai plus.

NERINE.

Ne faisons point ici de discours superflus.
Revenez au plutôt, c'est moi qui vous l'ordonne.

DAMIS.

Je ne suis point d'humeur à chagriner personne ;
Car Monsieur votre Epoux....

NERINE.

Pour Monsieur mon Epoux,
Le differend se va terminer entre nous ;
Faites ce que je dis.

DAMIS.

J'obéirai sans doute.

STURGON.

Prétendez-vous qu'ainsi long-tems je vous écoute ?
Parbleu pour un moment laissez-nous en repos,

Afin que nous puissions nous dire quatre mots.

DAMIS.

Je sors sans repliquer, la raison le demande.

NERINE.

Au moins souvenez-vous de ce qu'on vous commande.

DAMIS *en sortant.*

Je ne l'oublirai pas.

SCENE X.

NERINE, STURGON, LISE.

NERINE.

Ça, que me voulez-vous ?
On dit que contre moi vous êtes en courroux ;
Sçachons-en le sujet, faites-le moi connoître.

STURGON.

Encore un coup, morbleu, je veux être le maître,
Et je ne puis souffrir que cent godelureaux
A ma Femme chez moi debitent mots nouveaux.
Ni que Monsieur Damis lui pousse la fleurette.

NERINE.

Quoi, Monsieur, c'est donc là ce qui vous inquiete ?

STURGON.

Oui, c'est cela, vous dis-je, il n'en faut point douter,
Et j'ai grande raison de m'en inquiéter;
Sur votre procedé j'ai l'ame peu contente.

NERINE.

Je ne vois pas par où.

STURGON.

Faites bien l'ignorante,
Feignez adroitement de ne m'entendre pas,
Levez les yeux au Ciel & poussez des helas.

NERINE.

Moi les pousser ? Sur quoi ?

STURGON.

Je n'ai point la berluë:
Votre façon d'agir ne m'est pas inconnuë!
Et qui fait à dessein éloigner un Valet,
Donne une occasion qu'on sçait prendre au colet.

NERINE.

Je ne vous entends point.

STURGON.

Hé! vous n'êtes point sourde,
Vous cherchez pour excuse à donner quelque bourde;

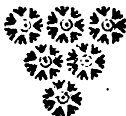
Mais c'eſt perdre le tems, vous la cherchez en
vain,
Eloigner un Valet eſt un cas très-vilain.
Quoi, vous ne dites mot; votre caquet s'abaiſſe?
Avez-vous là-deſſus l'intelligence épaiſſe?
Ce Valet éloigné vous embaraſſe. Là,
Voyons donc, qu'avez-vous à répondre à cela?

NERINE.

Je meure, à vos diſcours je ne puis rien comprendre.

STURGON.

Quoi, feindre inceſſamment de ne me pas entendre?
Je parle clair pourtant, quand je m'explique ainſi.
C'en eſt trop, je vous vais confronter Sans-Soucy.
Sans-Soucy?



SCENE XI.

STURGON, NERINE, SANS-SOUCY, LISE.

SANS-SOUCY.

Monsieur.

STURGON *le prenant par le bras.*

Vien.

LISE *bas à Nerine.*

Il a jasé, Madame.

STURGON.

Que m'as-tu dit tantôt en parlant de ma Femme?

SANS-SOUCY.

Qui, moi, Monsieur?

STURGON.

Oui, toi.

SANS-SOUCY.

Que vous aurois-je dit!

STURGON.

Devant elle morbleu ne fai point l'interdit,
Di le tout franchement, & parle sans rien craindre.

SANS-SOUCY.

Mais, Monſieur....

STURGON.

Parle, ou bien je ſçaurai t'y contraindre.
Que m'as-tu dis tantôt & d'elle, & de Damis,
Hem ?

NERINE.

Avec un Valet me mettre en compromis!
Ce nouveau procedé me paroît fort étrange.

STURGON.

Point. Les Vers qu'il dira ſont à votre loüange.
Ecoutez. Parle donc ?

SANS-SOUCY.

Que dirai-je, Monſieur ?

STURGON.

Di ce que tu m'as dit, & n'aye aucune peur.

SANS-SOUCY.

Mais....

STURGON.

Quoi ?

SANS-SOUCY.

Je ne ſçai rien.

STURGON *le menaçant.*

Par la ventre.

SANS-SOUCY.

Ah je tremble.

STURGON.

Quoi! ne m'as-tu pas dit que lorſqu'ils ſont enſemble,
Ils te donnent toujours quelque commiſſion,

Que si tu réponds mal à leur intention,
Et que ton prompt retour un peu trop les chagrine,
Qu'on te dit, Sans-Soucy, va-t'en à la cuisine?
Ne m'as-tu pas tantôt fait ce même discours,
Hem?

SANS-SOUCY *en s'en allant.*

Là-dessus, Monsieur, je me tairai toujours.

SCENE XII.

STURGON, NERINE, LISE.

STURGON.

Vous voyez qu'il s'en va, de peur de vous confondre,
Or-çà, de bonne-foi, qu'avez-vous à répondre?
Devant Lise, en ces mots, il m'a fait ce rapport.

LISE.

Il est vrai; mais aussi vous le croyez à tort:
Au rapport d'un Valet faut-il donner croyance?

STURGON.

Oui, lorsqu'il dit la chose avecque connoissance,
Qu'il nous fait un détail des intrigues qu'il voit,

Et qu'il nous fait toucher l'affaire au bout du doigt.

NERINE.

Si bien que vous croyez son rapport fort sincere ?

STURGON.

Sans-doute.

NERINE.

Si pour moi vous êtes si severe,
En vain je tâcherois à vous tirer d'erreur ;
Vous ne méritez pas une Femme d'honneur.

STURGON.

Aussi vous travaillez à n'avoir plus ce titre,
Même à me faire droit sur ce galant chapitre,
J'entends bien, votre honneur n'est pas viande pour nous,
Vous ne méritiez pas de m'avoir pour Epoux.

NERINE.

Sans-doute, & l'on connoît fort mal votre mérite.

STURGON.

Ah ! votre raillerie & me choque, & m'irrite.

NERINE *riant*.

Moi, vous railler, Monsieur ? Ah vous vous méprenez.

STURGON.

Oui, me railler, vous dis-je, & de plus à mon nez.

NERINE.

NERINE.

Vous m'accusez à tort, je ne suis point railleuse,

STURGON.

Là-donc, raillez encore, & faites la rieuse;
Vous sentant convaincuë, embrassez ce parti,
Soutenez en raillant que ce drôle à menti,
Inventez des détours, ne restez point confuse.

NERINE.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous désabuse!

STURGON.

J'aurois beau le vouloir, je le voudrois en vain;
La chose est averée, & j'en suis trop certain:
Eloigner un Valet pour rester tête-à-tête,
N'est-ce pas en un mot chasser le trouble-fète?
Quoi, vous riez encore? La matiere vous plaît.

NERINE.

Il n'en faut point douter.

STURGON.

Bon, je vois ce que c'est,
A parler franchement, le changement vous touche?

NERINE.

D'accord.

STURGON.

Vous croyez donc que je sois une souche?
Que je doive souffrir en Mari qu'on tond?

Que d'un bois fait en fourche on décore mon
front ?
Que je n'en dirai rien, & que d'un esprit souple
Je dois souffrir au moins de Galans une couple ?
Si vous le presumez, vous avez tort ma foi.
Ecoutez ? Que ces gens n'entrent jamais chez moi,
Cessez de fatiguer mon humeur patiente,
Ou je pourrois frotter les Amans & l'Amante :
Je suis las d'endurer.

NERINE.

Lise, il perd le bon sens.

STURGON.

Ah ! vos sottes raisons sont fort à contre-tems.

NERINE.

Si bien que vous voulez, suivant votre génie,
De chez nous hautement bannir la compagnie,

STURGON.

Oui, je veux.

NERINE.

Grondez, pestez, soyez jaloux,
Tous les gens y viendront même en dépit de vous,
Et si tous vos discours ne m'épouvante guére.

STURGON.

Je vais de ce desordre avertir votre Frere,

De votre procedé me plaindre ouvertement,
Et lui montrer quel est votre déreglement.

NERINE.

Allez, Monsieur, allez, c'est ce que je souhaite.

STURGON *sortant.*

Dans peu sur ce sujet vous serez satisfaite.

SCENE XIII.

NERINE, LISE,

LISE.

MAdame, en verité c'est le pousser à bout,
Il pourra faire éclat.

NERINE.

Je me résous à tout.

LISE.

Mais par son ordre enfin je crois qu'on vous épie ;
Du traître Sans-Soucy, sur tout je me défie,
Il a la langue longue, & ne peut la tenir.

NERINE.

Je veux l'interroger, va le faire venir.



SCENE XIV.

NERINE, LISE, SANS-SOUCY.

LISE.

SAns-Soucy ?

SANS-SOUCY.

Que veut-on ?

LISE.

Madame te demande.

SANS-SOUCY.

De me juſtifier j'ai démangeaiſon grande,
Car on m'accuſe à tort.

NERINE.

Oh, je m'en apperçoi.
Qu'as-tu dis cependant de Damis & de moi ?

SANS-SOUCY.

Rien.

NERINE.

Rien ?

SANS-SOUCY.

Rien.

NERINE.

Tu mens.

SANS-SOUCY.

Point, ou je me donne au diable.

NERINE.

Mais ce qu'on m'en a dit paroît assez croyable.

SANS-SOUCY.

Un Maître, d'un Valet, dit tout ce qu'il lui plait.

NERINE.

Di-nous sans déguiser la chose comme elle est.

SANS-SOUCY.

Mais que dire, Madame, à moins que je l'invente?

LISE.

Et que disoit tantôt ta langue impertinente?

SANSOUCY.

Rien du tout:

LISE.

Devant moi tu l'oses soutenir?

SANS-SOUCY.

Oui, je le soutiendrai, quoi qu'il puisse avenir.

LISE.

Que j'expire à vos yeux s'il n'a dit pis encore.

SANS-SOUCY.

Madame sçait trop bien à quel point je l'honore.

Et sçaura contre toi défendre mon parti.

LISE.

Quoi ! tu n'as point parlé ?

SANS-SOUCY.

Non, non.

LISE.

J'ai donc menti ?

SANS-SOUCY.

Oui.

NERINE *lui donnant un soufflet.*

Tien, ce démenti merite ce salaire.

SANS-SOUCY.

Mais...

NERINE.

Coquin, au plutôt évite ma colere;
Autrement tu pourrois en ressentir les coups.

SANS-SOUCY *s'en allant en grondant.*

Hé jernie, est-ce moi qui rend Monsieur jaloux ?

LISE.

Il ose raisonner ? Frappez, frappez, Madame,
Je m'en vais vous aider.

SANS-SOUCY.

Vien-y donc, bonne lame,
Tu verras si...

LISE.

Maraut, tu te feras frotter;
Rentre.

SANS-SOUCY.

Oh... La bonne bête!

NERINE *allant à lui.*

Ah c'eſt trop conteſter.

LISE.

Il ne vous attend pas.

NERINE.

Il fuit en diligence.

LISE.

Madame, allons après, frotons-le d'importance.

NERINE.

C'eſt aſſez pour ce coup.

LISE.

Ah que ſi c'étoit moi,
Pour ſa maudite langue, il en auroit ma foi.

NERINE.

Je ne veux pas encor pouſſer ſi loin la choſe.

LISE.

Ah que j'aurois de joye à redoubler la doſe!
Qu'à lui tirer le nez je prendrois grand plaiſir!

NERINE.

Vien. Tu pourras un jour contenter ton deſir.

LISE.

Lorſqu'on peut ſe venger, il ne faut point remettre.

NERINE.

Vien. Je vais à Damis écrire un mot de lettre.

LISE.

Laiſſez Damis, Madame, évitez les debats.
Que ſa vûë...

NERINE.

Allons, vien, & ne replique pas.

Fin du premier Acte.



ACTE

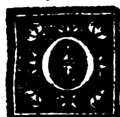


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STURGON, CLOESTAN.

STURGON.



Ui, vous dis-je, morbleu rien n'est plus veritable,
Votre Sœur pour les gens est femme fort traitable,
Son commerce à mes yeux n'est que trop averé.

CLOESTAN.

D'un procedé si lâche êtes-vous assuré?

STURGON.

Oui, tout ce que j'ai dit est la vérité même.

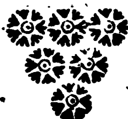
CLOESTAN.

Mon Frere, vous portez les choses à l'extrâme;

Pour moi je n'en crois rien, ce sont des visions,
Et votre esprit deçû croit des illusions,
Croyez que votre femme en tout ferme & loyale,
Vous garde sûrement une foi conjugale,
Que d'injustes soupçons vous ont préoccupé,
Et qu'enfin là-dessus vous vous êtes trompé.
Pour trahir son devoir, ma Sœur est trop *bien* née,

STURGON.

Pour convaincre au plutôt votre humeur obstinée.
Et rendre sur ce point votre esprit éclairci,
Je vais vous mettre aux mains avecque Sans-Soucy ;
Il vous peut là-dessus rendre l'ame contente.
Exercez avec lui votre humeur contestante ;
Sur ce chapitre-là vous l'entendrez parler.
Sans-Soucy ?



SCEN

STURGON,

SANS-

SANS-

MOnſieur,

STU

Vien.

Qu'on explique à Mo

plaindre.

SANS-

Mais ſçai-je . . .

STUF

A m'obéïr je

Qu'on diſe ouverteme

Si ma femme,en un mo

neur ?

Qu'on ne déguiſe po

penſe ;

Qu'on n'ait à ſon égar

ſance :

En trois mots, comm

je veux.

Pour vous mieux éclaircir, je vous laiſſe tous
deux.

SCENE III.

CLOESTAN, SANS-SOUCY.

CLOESTAN.

HE'-bien?

SANS-SOUCY.

Quoi, Monſieur?

CLOESTAN.

Parle, & ſans me faire attendre,
Di ſans déguiſement ce que tu dois m'ap-
prendre,
Ne diſſimule point.

SANS-SOUCY.

Que voulez-vous ſçavoir?

CLOESTAN.

S'il eſt vrai que ma Sœur ait trahi ſon devoir;
Si tu crois qu'agiſſant ſur le pied de coquette,
Elle-même un peu trop ſe prête à la fleurette;
Si ſon honneur enfin ne s'eſt point relâché,
Ou ſi pour quelque Amant elle a le cœur tou-
ché.

SANS-SOUCY.

A parler franchement, cela pourroit bien être.

CLOESTAN.

Tu dois par des raisons me le faire connoître.

SANS-SOUCY.

Quand la femme, Monsieur, méprise son époux,
Qu'elle écoute un blondin qui lui fait les yeux doux,
Qu'ils ne négligent rien pour être seuls ensemble ?
Qu'ils chassent le valet... dites, que vous en semble ?

CLOESTAN.

Un pareil procedé me semble un peu gaillard.

SANS-SOUCY.

Mais pourtant votre Sœur y trempe pour sa part,
C'est une verité.

CLOESTAN.

Cela n'est guere honnête.

SANS-SOUCY.

Cent fois ils m'ont chassé pour être tête-à-tête.

CLOESTAN.

Tu l'as dit à ton Maître ?

SANS-SOUCY.

Hé n'ai-je pas bien fait ?

CLOESTAN.

Non, car en un tel cas il faut être discret.

Mais acheve, en un mot, as-tu vû davantage ?

SANS-SOUCY.

Non, mais dans ces momens ont fait son personnage ;
Croyez qu'ils ont poussé les choses plus avant
Que....

CLOESTAN.

Diantre, là-dessus tu n'es pas peu sçavant.

SANS-SOUCY.

Mon sieur, à dire vrai, j'ai des yeux, des oreilles ;
Ils ne restoient pas seuls pour bayer aux Corneilles ;
Damis & votre Sœur sont dans leurs jeunes ans,
Je vous laisse à penser s'ils profitent du tems.
Lorsqu'ils sont tous deux seuls, en bonne foi je pense
Qu'un amour sans scrupule est de leur conference.

CLOESTAN *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes un coquin qui merite cent coups.

SANS-SOUCY.

Mais, Monsieur....

CLOESTAN *voulant redoubler.*

Maraut, si....

SCENE IV.

NERINE, CLOESTAN. LISE.

NERINE.

MOn Frere, qu'avez-vous!

CLOESTAN.

Certains discours fâcheux excitent ma colere,
Et même ces discours ne doivent point vous plaire.

NERINE.

D'où vient?

CLOESTAN.

Vous m'entendez, pourquoi feindre que non?

NERINE.

Je ne vous entends point, je parle tout de bon.

CLOESTAN.

Sçachez que votre Epoux blâme votre conduite,
Que votre procedé lui déplaît & l'irrite.

NERINE.

Oh, ce n'est que cela. Bon, voilà bien de quoi.

CLOESTAN.

Méprifer un Epoux, & lui manquer de foi,

Ecouter le Galant aux yeux d'un Mari même,
Pour rester tous deux seuls user de stratagéme,
Voir un Monsieur Damis près de vous assidu,
Donner par cette voye atteinte à sa vertu,
Ce n'est rien, dites-vous?

NERINE.

Hé, ce n'est pas grand'chose.

CLOESTAN.

Mais à ces sentimens la sagesse s'oppose.

NERINE.

Bon!

CLOESTAN.

Comment bon?

NERINE.

Pour moi j'estime cela rien.

CLOESTAN.

Mais c'est raisonner mal.

NERINE.

Mais c'est raisonner bien.

CLOESTAN.

Faire un Mari cocu n'est rien à votre conte?
Et nous le dire au nez ne vous fait nulle honte?
Si je vous entends bien, c'est votre sentiment.

NERINE.

Je n'ai rien à répondre à ce beau compliment,
Pourtant si je voulois...

CLOESTAN.

Qu'auriez-vous à me dire?

NERINE.

Que de tous ces discours je ne ferai que rire.

CLOESTAN.

Mais c'est de votre honneur prendre peu l'interêt?

NERINE.

Tout franc, sur mon honneur je fais ce qu'il me plaît,
Je m'en trouve fort bien, & n'en veux point démordre

CLOESTAN.

Vous voulez donc, ma Sœur, vivre dans le desordre?
Et que votre Mari déja fort en courroux,
Vous quitte hautement pour se venger de vous?
Ou que las de souffrir vos pratiques secrettes,
Il vous fasse enfermer dans les Madelonnettes;
Jugez quels déplaisirs & quels fâcheux tourmens.

NÆRINE.

Pour moi, je crains fort peu de pareils traitemens.
Mon Frere, là-dessus n'entrez point en cervelle.

LISE.

Monsieur fait bien du bruit pour une bagatelle;
Il faut perdre l'esprit pour se plaindre.

CLOESTAN.

En effet

Il a tort de parler de l'affront qu'on lui fait ;
Il devroit doucement endurer & se taire,
Caresser cet Amant, & lui laisser tout faire :
Mais puisque c'est Damis qui cause son ennui.
Je sçaurai lui parler même dès aujourd'hui.

NERINE.

Et moi je prendrai soin d'instruire votre Femme
Du commerce secret de vous & de la Dame
Que l'on nomme Lucresse, & qui par cent détours
Sçait aux yeux du Mari déguiser vos amours.

CLOESTAN.

Ah ma Sœur, cette Dame est Dame de mérite,
Et sur sa probité vous êtes mal instruite.
Qui vous a dit cela ?

NERINE.

Gens qui le sçavent bien.

CLOESTAN.

Puis-je sçavoir leur nom ?

NERINE.

Non, vous n'en sçaurez rien.
Je sçai même de plus, qu'une Dame Clemence,
Pour mieux duper l'Epoux est de l'intelligence.

LISE.

De ce qu'on vous dit là vous êtes fort surpris.

CLOESTAN.

Quel diable, dites-moi, vous en a tant appris ?

LISE.

C'eſt Damis.

NERINE.

Damis ?

LISE.

Oui ; pourquoi ne pas tout dire ?

NERINE *riant.*

Tu te railles de nous.

LISE.

Il ne faut point tant rire,
Ce Damis eſt ſçavant & grand magicien :
C'eſt par-là que Madame aime ſon entretien,
Et non pour faire mal ainſi qu'on le préſume.

NERINE.

Rire aux dépens des gens au moins c'eſt ſa coutume :
De Lucrece & de vous je ſçai l'attachement ;
Mais en cela Damis ne trempe nullement,
D'un autre que de lui j'ai ſçû votre commerce.

LISE

Bon, pour vous endormir, croyez que l'on vous berce.

CLOESTAN.

Ma Sœur, obligez-moi de me nommer les gens....

LISE.

Hé, c'est Damis, vous dis-je.

NERINE.

Elle perd le bon sens.

J'ai juré là-dessus de garder le silence.

LISE.

Damis dit le sçavoir, & même en ma presence.

NERINE.

Ah, ne la croyez pas, elle se divertit.

CLOESTAN.

Nommez les gens, ou bien je crois ce qu'elle dit.

LISE.

Je dis des verités.

NERINE.

Tu dis des impostures.

LISE.

Quand ils sont seuls ensemble, ils font plusieurs figures.
Une a droit, une en rond, l'autre fait cent détours,
Puis ils font des Ecrits qu'ils lisent à rebours,
Ils bouchent tous les trois . . . . Enfin c'est une histoire,
Il faudroit être là pour tout voir & tout croire:
Mais personne que moi n'entre dans leur secret.

CLOESTAN.

Ma Sœur, ne craignez rien, je suis un homme discret,

Je ſçaurai comme il faut cacher tout le myſtere.

NERINE.

Quoi, vous la croyez donc....

CLOESTAN.

Hé je ſçaurai me taire.

Pour poſſeder cet art, on n'eſt pas criminel ;
Je ſçai qu'on craint toujours d'être connu pour tel,
Et même à quoi, ma Sœur, un tel ſecret m'oblige.

NERINE.

Oui, mais touchant Damis rien n'eſt plus faux, vous dis-je.

CLOESTAN.

Adieu : Ne dites rien à vôtre Belle-ſœur,
Vous ſçavez ſon eſprit, & ſa jalouſe humeur,
Et vous n'ignorez pas que tout lui fait ombrage.

LISE.

Dans ſon emportement elle feroit ravage,
Et je craindrois, Monſieur, que ſon juſte courroux.
Ne la portât bientôt à ſe venger de vous.

NERINE.

Sur l'infidelité ſon humeur eſt étrange.

LISE.

Elle prendroit plaiſir à vous rendre le change,
Songez-y.

NERINE

De ma part tout lui sera caché.

CLOESTAN.

Comme à vos interêts je dois être attaché,
Je veux de votre Epoux ôter cette croyance
Qui....

LISE.

De Damis au moins cachez-lui la science.

NERINE.

Tout ce qu'elle en a dit n'est qu'un conte inventé.

LISE.

Non, Monsieur, croyez-moi, j'ai dit la verité.

CLOESTAN.

Hé, n'apprehendez point, je sçai taire les choses ;
On juge souvent mal sans connoître les causes.
Adieu, ma chere Sœur, croyez-moi tout à vous,
Je sçaurai comme il faut relancer votre Epoux.

NERINE.

Mais si....

CLOESTAN.

Quand je promets, je sçai tenir parole.



SCENE V.

NERINE, LISE.

NERINE.

TE railles-tu de nous, ou si tu deviens folle?
Faire passer Damis pour un Magicien!

LISE.

Ma foi, quand je l'ai fait, je l'ai fait pour un bien;
Car, à n'en point mentir, il n'est pas fort honnête
Qu'avec lui si souvent vous soyez tête-à-tête.
Pour moi qui vous connois, je n'ai jamais douté,
Que vous y fissiez rien contre l'honnêteté:
Mais, Madame, à mon sens, alors qu'on vous accuse,
A votre honneur choqué vous devez une excuse,
Ou bien quelque raison qu'on puisse recevoir.
Autrement, dites-moi, qu'en peut-on concevoir?
Moi, qui n'ai point de part dans tout ce beau commerce.
Je crois qu'à détracter votre langue s'exerce,

Et que votre prochain ne dit & ne fait rien
Qui ne ſoit critiqué dedans votre entretien.
Hors cela franchement je vous crois fort mo-
deſte,
Mais votre Epoux a lieu de croire tout le reſte.

NERINE.

Tant-mieux.

LISE.

Comment tant-mieux.

NERINE.

Oui; je le fais exprès.
Je veux bien maintenant te fier mes ſecrets,
Long-tems, je l'avoüerai, j'ai douté de ton
zele,
Mais pour moi tu parois & ſincere & fidelle.

LISE.

Qui vous a fait douter de ma fidelité?
Ai-je dit, ou fait....

NERINE.

Non, c'étoit ſimplicité.

LISE.

On ne m'a vû jamais agir qu'avec franchiſe.

NERINE.

J'en demeure d'accord. Sçache, ma chere Liſe,
Qu'en épouſant Sturgon, je regardois ſon bien,
Que par-là j'ai ſouſcrit au conjugal lien.
Car ſans cette raiſon un homme de ſon âge.
Aux femmes de ma ſorte eſt un triſte avantage.

Cinquante

Cinquante-ans avec vingt ne conviennent pas fort.

LISE.

Ces âges dans l'hymen n'ont jamais grand rapport ;
Jeunesse avec jeunesse est chose fort plaisante.

NERINE.

De mon Mari pourtant je serois fort contente,
Si je n'avois appris un commerce secret,
Que je feins d'ignorer, & lui souffre à regret.

LISE.

Quel est donc ce commerce ?

NERINE.

A la même Lucrece
Je sçai que mon Epoux partage sa tendresse.

LISE.

A la même Lucrece ?

NERINE.

Oui.

LISE.

Que me dites-vous ?

NERINE.

Qu'elle a pour ses galans mon Frere & mon Epoux.

LISE.

De qui l'avez-vous sçû ?

NERINE.

C'est une confidence.

Qu'on m'a fait en détail sous la foi du silence.
J'ai promis, quant au nom, de n'en parler jamais.

LISE.

Ma curiosité se borne à vos souhaits :
Mais si j'osois.....

NERINE.

Poursuis.

LISE.

Lucrece est-elle belle ?

NERINE.

Non.

LISE.

Jeune ?

NERINE.

Elle a du moins trente-ans pardevers elle.

LISE.

Sans-doute que Monsieur fonce à l'appointement,
Et que de votre Frere elle fait son Amant :
Car pour plaire à la Dame & ménager Clemence,
Il faut que l'un des deux fournisse à la dépense.

NERINE.

J'ignore jusqu'ici qu'el est le plus heureux ;
Mais je sçai pour certain qu'il en coûte à tous deux.

LISE.

Fort-bien. Mais de leurs feux ont-ils la connoissance ?

NERINE.

Non, tous deux sont dupés par la Dame Clemence ;
Elle sçait avec soin les ménager si bien,
Que chacun jusqu'ici ne se doute de rien.

LISE.

Ah que de trahisons dans le tems où nous sommes !
Madame, en verité l'on connoît peu les hommes ;
Monsieur perd le bon sens, car vous avez en vous
Ce qui peut contenter le plus bizarre Epoux.
Peut-on, vous possedant, en estimer un autre ?

NERINE.

Nous estimons souvent tout ce qui n'est point nôtre,
Mais je veux me venger.

LISE.

Quoi, le trahir....

NERINE.

Tout-doux ;
Tout mon dessein ne va qu'à le rendre jaloux,
Et faire, s'il se peut, qu'il connoisse en lui-même

NERINE.

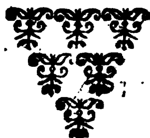
Moi j'en ferois ravie ;
Mais mon Époux, je crois, n'en a pas grande
envie.
Il tâche à la cloiſtrer, afin d'avoir ſon bien,
Mais je me trompe fort s'il en eſt jamais rien.

LISE.

Il eſt vrai qu'un Mari fera mieux ſon affaire.
Revenons, s'il vous plaît, Madame à votre
Frere,
Qui croit à mes diſcours touchant Monſieur
Damis....

NERINE.

Je veux l'ôter du doute où ta feinte l'a mis,
Chaſſer de ſon eſprit cette folle croyance ;
En lui faiſant de tout entiere confidence.
J'apperçois mon Epoux : Sur-tout garde-toi
bien
De lui dire aucun mot touchant notre entre-
tien ;
Je m'en vais chez mon Frere.



SCENE VI.

STURGON, LISE.

STURGON *la regardant.*

ELle affecte je pense,
Pour marquer son mépris, d'éviter ma presence.
Où va-t'elle ? où va-t'elle ? où va-t'elle ? di-moi ?

LISE.

Où va-t'elle ?

STURGON.

Hé reponds.

LISE

Je n'en sçai rien, ma foi.

STURGON.

Tu n'en sçais rien ?

LISE.

Non.

STURGON.

Non ? Tu ments.

LISE.

Point, je vous jure,

STURGON.

Di-moi la verité, Lise, je t'en conjure.

LISE.

Je la dis.

STURGON.

Tu la dis?

LISE *faisant un peu la doucereuse.*

Oui, Monsieur, je la dis:
Mais pourquoi, s'il vous plaît, faire tant le surpris?
Trouvez-vous que cela soit si peu vrai-semblable?

STURGON.

Non, mais cela d'abord m'a paru peu croyable,
Vous étiez toutes deux dans un grand entretien.
Dequoi donc parliez-vous?

LISE.

Nous ne parlions de rien.

STURGON.

De rien?

LISE.

De rien.

STURGON.

Hé quoi, vous gardiez silence?

LISE.

Oui.

STURGON.

Quoi, sans parler?

LISE.

LISE.

Oui.

STURGON.

C'eſt donc par penitence?

LISE.

Oui, c'eſt par penitence, & je le dis ſans fard.

STURGON.

Ainſi Liſe a donc fait quelque peché gaillard?

LISE.

J'ai fait . . .

STURGON.

Qu'as-tu fait, di.

LISE.

J'ai fait comme Madame.

STURGON.

Que diantre a-t'elle fait? ah! tu me gênes l'ame.
Apprend-moi ce que c'eſt, di-vîte, explique-toi;
Parle, qu'a-t'elle fait?

LISE.

Elle a fait . . . comme moi.

STURGON.

Et qu'as-tu fait?

LISE.

Ici l'on n'eſt pas à confeſſe.

STURGON.

Je t'entends, je t'entends, maudite pécchereſſe.
Je vois que vous avez ſans reſpect, ni pudeur,
Chacune d'un Amant régalé votre honneur;
Et ſur leur bonne-foi vous livrant au pillage,

Sur moi qui n'y ſuis pas, fait tomber tout l'orage.

LISE *ſouriant.*

Fort-bien.

STURGON.

Là, ri; crois-tu t'excuſer en riant, Infame?

LISE.

C'eſt bien dit; en vous remerciant.

STURGON.

Que le diable confonde & Servante & Maîtreſſe.

LISE.

Gardez ces maudiſſons pour Madame Lucrece.

STURGON.

Ah! laiſſe-là Lucrece, elle vaut mieux que toi.

LISE.

Et que Madame auſſi?

STURGON.

Sans doute.

LISE.

Ah je vous croi!
Pourtant cette Lucrece eſt femme aſſez facile,
Et ſçait, à ce qu'on dit, tromper le plus habile:
Vous êtes ſon Galant, mais elle en a plus d'un.

STURGON.

Morbleu, ceſſe au plutôt ce diſcours importun;

Autrement je pourrois ...

LISE.

Vous entrez en colere;
De telles verités ne vous satisfont guére:
Mais pourtant je dis vrai.

STURGON.

C'est une fausseté,
Je vois ton artifice & ta méchanceté:
Esprit malicieux, tu crois par cette adresse
Autoriser ton crime, en accusant Lucrece,
Et prévenir ainsi les reproches honteux
Que je puis justement vous faire à toutes deux?
Mais sçache que Lucrece est femme vertueuse,
Qu'elle est sur la vertu plus que toi scrupuleuse.

LISE.

C'est donc une vertu que d'avoir des Galans?

STURGON.

Toujours continuer tes discours insolens?
Ne finiras-tu point, di-moi, maudite peste?

LISE.

N'êtes-vous pas le sien? la chose est manifeste;
Madame n'en sçait rien, mais avecque le tems
Elle pourroit l'apprendre, & même à vos dépens.

STURGON.

Que pourroit-elle faire ?

LISE.

Hé ! ſuivre votre exemple.

STURGON.

La déclaration me paroît aſſez ample.
Tu ſçais donc bien juger de ſon temperament?

LISE.

Hé, pas trop ; mais pour moi je dis mon ſentiment.
Une femme trahie eſt à craindre ſans doute;
Sur cette trahiſon on la plaint, elle écoute ;
Et cet *on* quelquefois qui ſe fait écouter,
Trouve un heureux moment dont il ſçait profiter.
Je parle avec franchiſe, & fuis le ſtratagême.

STURGON.

Liſe en ſemblable cas en uſeroit de même.

LISE.

Il n'en faut point douter.

STURGON.

Mais tu devrois ſçavoir
Qu'une Femme en tout tems doit faire ſon devoir.

LISE.

J'entends; ſur ces grands mots vous ferez toutes choſes,
Et pour nous là-deſſus ce ſeront lettres cloſes.
De tout cela, Monſieur, on ſe raille aujourd'hui,

Et l'on se dit souvent, *comme il te fait, fai-lui.*
Enfin quoi qu'il en soit, je me suis mis en l'ame
Qu'un Mari doit servir de modele à sa Femme.

STURGON.

Ma Femme a-t'elle lieu de se plaindre de moi?

LISE.

Elle ignore, il est vrai, votre manque de foi;
Mais....

STURGON.

Mais touchant Damis, que pourroit-elle dire?

LISE.

De peur de mal parler, Monsieur, je me retire;
Je vous laisse en juger.

STURGON *seul.*

Ah! je suis confondu,
Son silence m'apprend que l'on m'a fait cocu.
Sturgon, que dois-tu faire après un tel outrage?
Il te faut, s'il se peut, rompre ton mariage;
Tu dois pour ton honneur intenter ce Procès,
Mais c'est porter aussi les choses à l'excès.
Accuser hautement sa Femme d'adultere,
Est un cas après tout que l'on ne prouve guére:
Bien-souvent à sa honte un Mari fait éclat,
Et croyant se venger, il passe pour un fat.
Mais que veut ce Garçon? Sçachons ce qu'il demande.
Que cherches-tu, l'Ami?

SCENE VII.

BLESOIS, STURGON.

BLESOIS.

Bon, la belle demande!
Hé, que peut-on chercher alors qu'on eſt ceans?

STURGON.

Le Maître, ou la Maîtreſſe, ou quelqu'un de
leurs Gens.

BLESOIS.

Ah, vous avez raiſon. J'ai tort, je le confeſſe;
Laiſſons le Maître là, j'en veux à ta Maîtreſſe.

STURGON.

Feignons. De quelle part?

BLESOIS.

De celle de Damis.

STURGON.

Elle ſort à l'inſtant, & n'eſt point au logis;
Elle reviendra tard, tu pourrois trop attendre.
Si c'eſt quelque billet, j'aurai ſoin de le rendre.
Donne.

BLESOIS.

Il eſt obligeant! Mais répondez un peu,

Vous qui m'interrogez, qu'êtes-vous en ce lieu?

STURGON.

Je suis....

BLESOIS.

Quoi?

STURGON.

Le Portier; c'est là mon exercice.

BLESOIS.

Je l'ai jugé d'abord, à votre habit de Suisse.

STURGON.

On peut par mon habit juger de mon emploi.

BLESOIS.

Votre mine & votre air y répondent, ma foi;
Vous êtes morbleu fait pour garder une porte,
Je vous trouve soigneux, & d'une humeur accorte.
Ce sont pour un Portier de bonnes qualitez.
Ne puis-je point sçavoir le nom que vous portez?

STURGON.

On me nomme Allobroge.

BLESOIS.

On voit à votre mine,
Que des Allobrogeois descend votre origine.

STURGON.

Je le crois.

BLESOIS.

Quant à moi, je m'appelle *Blesois*,

Je veux boire avec vous.

STURGON.

C'eſt pour une autre fois.

BLESOIS.

Damis m'avoit chargé, Madame étant abſente,
De mettre ce billet aux mains de la Servante.

STURGON.

Elle eſt avec Madame, & tes ſoins feroient vains.

BLESOIS.

Tenez, vous le rendrez. Je le laiſſe en vos mains;
Sur-tout il ne faut pas que le Mari le ſçache.

STURGON.

Hé ! nous ſçavons cacher ce qu'il faut que l'on cache.

BLESOIS.

C'eſt ſans doute un fantaſque, un fou....

STURGON.

Le connois-tu ?

BLESOIS.

Non.

STURGON.

Tu mens.

BLESOIS.

Non, ma foi, je ne l'ai jamais vû.

STURGON.

Adieu, retire-toi, de peur qu'il nous ſurprenne.

BLESOIS.

D'accord. Damis sçaura vous payer cette peine.

STURGON.

Suffit.

BLESOIS *en s'en allant.*

Adieu, Portier.

STURGON.

Adieu. Voyons un peu
Comme à notre Moitié cet Amant peint son feu.

Il lit.

IL n'étoit pas nécessaire que vous prissiez la peine de m'écrire pour m'obliger à retourner chez vous ; il suffisoit que vous l'eussiez ordonné, pour croire que je vous tiendrois parole. Je m'inquiéte fort peu de la bizarrerie de Monsieur votre Epoux, pourvû que vous n'en soyez point embarrassée. Je ne vous dis rien de particulier dans cette lettre, car je ne sçai en quelle main elle peut tomber. Celui qui la porte est un Valet que j'ai d'aujourd'hui, dont j'ignore les facultés. Faites-moi la grace de me conserver un peu de votre estime, & de vous persuader que je suis tout à vous.

DAMIS.

Il pourſuit.

Fort-bien. Quoi ! ſouffrirai-je un affront de la
ſorte ?
Quand j'y penſe, morbleu, la fureur me tranſporte.
Non, il faut éclater : c'eſt être cent fois ſot,
Que de l'être une fois, & de n'en dire mot.
Je ſçai que c'eſt vouloir porter loin la vengeance,
Que l'on m'accuſera de manquer de prudence ;
Mais j'aurai le plaiſir d'apprendre aux médiſans,
Que je n'imite point ces Epoux complaiſans,
Qui loin de faire bruit, ſouffrent tout ſans rien
dire,
Laiſſent baiſer leur Femme, & ne s'en font que
rire,
Et quittant la pudeur des honnêtes Maris,
Par d'infames motifs aident aux Favoris.
Ayons quelqu'autre preuve avant que je l'accuſe,
N'épargnons pour l'avoir, ni l'argent ni la
ruſe,
Employons toute choſe afin de m'éclaircir :
J'ai grondé Sans-Soucy, je le veux adoucir.
Feignons ; ſur mon chagrin il faut que je me
dompte.

Il serre le billet. Appercevant Sans-Soucy.

Conservons ce billet. Ç,a, vien me rendre compte.

Qu'a dit notre Beaufrere? est-il fort satisfait?

SCENE VIII.

SANS-SOUCY, STURGON.

SANS-SOUCY.

JUgez-en. J'ai parlé, là-dessus un soufflet...

STURGON.

Comment il t'a battu?

SANS-SOUCY.

N'est-ce pas l'ordinaire?

Quand on voit que je rends la chose un peu trop claire,

Et qu'on ne peut au fait répondre quatre mots,

Par quelque grand soufflet on s'en tire à propos:

J'entends pour le donneur, & non pas pour ma jouë.

STURGON.

Ah! c'est mal en user, il a tort, je l'avouë.

SANS-SOUCY.

C'est pour vous trop aimer, que je suis souffleté;

Mais, motus, je sçaurai cacher la verité.

STURGON.

Il faut un peu souffrir pour un Maître qu'on aime.

SANS-SOUCY.

Oui ; mais Lise, Monsieur, me soufflette de même.

STURGON.

D'un tel emportement je sçaurai la punir ;
Patience, sui-moi, je veux t'entretenir.

SANS-SOUCY.

C'est, à ne point mentir, une méchante lame,
Et sûrement, Monsieur, elle gâte Madame.

STURGON.

Elle verra bientôt ce qu'elle n'attend pas ;
Je forme un dessein ...

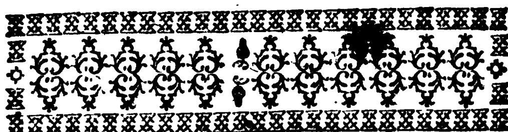
SANS-SOUCY.

Quel ?

STURGON.

Sui-moi, tu l'apprendras.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SANS-SOUCY *seul.*


H! qu'on verra dans peu de choses
renversées!
Monsieur se fie à moi de toutes ses
pensées.
Il faut me rendre alerte en chaque occasion,
Et je dois le servir avec affection.
Quant à moi, deux raisons m'obligent à le faire;
La vengeance & l'amour me mettent en colere.
Je sens que j'aime Lise, & la drôlesse enfin,
Imitant sa Maîtresse, aime le masculin;
Et..., Lise.

SCENE II.

LISE, SANS-SOUCY.

LISE.

QUe veux-tu ?

SANS-SOUCY.

Pour un nouvel usage,
Il faut dresser un lit, & remuer ménage.

LISE.

Pour qui ?

SANS-SOUCY *riant.*

Devine.

LISE.

Di, ne fai point le rieur.

SANS-SOUCY.

C'est...

LISE.

Di, ou je m'en vais.

SANS-SOUCY.

Pour la Sœur de Monsieur.

LISE.

Elle est dans le Couvent, tu railles.

SANS-SOUCY.

Non, je meure ;

De la Religion elle sort tout-à-l'heure,
Monsieur l'en fait sortir, & l'amene en ce lieu.

LISE.

Dis-tu la verité?

SANS-SOUCY.

Tu la verras dans peu.

LISE.

Quelle en est la raison?

SANS-SOUCY.

Vois-tu...C'est un mistere...

LISE.

En sçais-tu le fin?

SANS-SOUCY.

Oui, mais je sçaurai me taire.

LISE.

Pourquoi?

SANS-SOUCY.

J'ai mes raisons.

LISE.

Tu ne m'en diras rien?

SANS-SOUCY *la caressant.*

Non, à moins que...

LISE.

Quoi? Di.

SANS-SOUCY.

Mondieu, tu m'entens bien.

LISE.

Point.

SANS-SOUCY.

Franchement, di-moi, ne fait point l'ignorante,
De Madame & Damis n'es-tu pas confidente?
Menes-tu pas l'intrigue, & selon le besoin
Sçavent-ils comme il faut récompenser ton soin?

LISE.

Ne retiendras-tu point ta langue serpentine?

SANS-SOUCY.

Pourquoi dissimuler & me faire la fine?
Point de déguisement, confessez-moi tout net
Que l'on tire grand fruit d'un commerce coquet.
Et que celle qui sert une femme coquette,
Fait durant cet emploi tout ce qu'elle souhaite.
Elle a des deux côtés des presens à foison,
Et c'est elle morbleu qni regle la maison :
Tout s'y fait par son ordre, elle en a l'intendance,
Parce que des Amans elle a la confidence :
Sur elle on se repose ; & servant le galant,
Elle fait comme il faut profiter le talent.
Si même la Soubrette à quelque Amant en Ville ;
Pour le voir chaque jour on lui rend tout facile;
Il vient la visiter sous le nom de Cousin ;
La Soubrette d'ailleurs sçait gagner un voisin.
Là, tout devenant libre à ce feint cousinage,

Ils

Ils y vont en ſecret joüer leur perſonnage.
Si l'on en veut parler, ce quelqu'un a menti,
Et la Maîtreſſe alors ſçait prendre ſon parti:
Enfin, quoi qu'il en ſoit, il eſt bon de ſe taire,
Ou près de la Maîtreſſe on vous fait une affaire.
Liſe, ſans déguiſer, répond, de bonne-foi,
N'eſt-ce pas pour ton ſexe un aſſez bon emploi?

LISE.

Qu'il ſoit bon ou mauvais, tout cela ne m'importe.

SANS-SOUCY.

Hé! tu ſçais t'y conduire, & de la bonne ſorte.
Peſte, tu n'es point dupe....

LISE.

Ah! quitte ces propos,
Parle-moi d'autre choſe, ou me laiſſe en repos,
Apprend-moi ce ſecret dont tu voulois m'inſtruire.

SANS-SOUCY.

Sur Madame & Damis tu ne me veux rien dire?

LISE.

Sur Madame & Damis ôte tes viſions,
Croi que l'honneur enfin regle leurs actions,
Et qu'ils ne font entr'eux que ce qu'ils doivent faire.

SANS-SOUCY.

A te parler ſans fard, je crois tout le contraire.
Madame a des appas, & Damis eſt bien fait,

Ils s'écoutent l'un l'autre,& s'aiment en effet;
Et quand ils restent seuls, croire qu'ils font scrupule
De s'en dire deux mots, c'est être ridicule.

LISE.

Ton esprit mal tourné ne se porte qu'au mal,
Et sur la médisance on voit peu ton égal.

SANS-SOUCY.

Mais....

LISE.

Mais, encore un coup, croi que Madame est sage;
Nous sommes ici seuls, qu'en est-il davantage?

SANS-SOUCY.

Hé! ce n'est pas de même;& puis tient-il à moi?
Si tu veux, nous....

LISE.

Tai-toi.

SANS-SOUCY.

Je t'aime, &....

LISE.

Mais, tai-toi.

SANS-SOUCY.

Vois-tu, si tu m'aimois autant comme je t'aime,
Que pour moi ton amour allât jusqu'à l'extrême,
Ah! qu'on verroit bientôt un petit Sans-Soucy!

LISE.

Qui vous oblige donc à me parler ainſi,
Monſieur l'impertinent ?

SANS-SOUCY.

Tu fais bien la ſucrée !
Hé, je ne te crois pas Fille ſi reſſerrée ;
En l'âge où je te vois, plus d'un t'en a conté,
Et poſſible fait bréche à ton honnêteté.

LISE.

Tu me fais trop d'honneur,& je t'en remercie

SANS-SOUCY.

Je juge du dedans par la ſuperficie :
Fille qui n'eſt point ſotte, & qui paſſe trente ans,
Ma foi n'en ſçait pas moins que femme de ſon tems.
Confeſſe qu'à cet âge il n'eſt point d'ignorantes,
Et que c'eſt en un mot le deſtin des Servantes.

LISE.

Hé, quitte ce diſcours, & m'apprend ce ſecret.

SANS-SOUCY.

Vois-tu bien, pour l'apprendre, il faut avoir tout fait.

LISE.

Mais que je ſçache au moins ce que tu prétens faire.

SANS-SOUCY.

Que fait-on, quand on veut rendre une fille mere ?

LISE.

J'ignore ce que c'est.

SANS-SOUCY.

Hé ! sans aller plus loin,
Tu pourrois là-dessus m'instruire en un besoin.
A quoi sert de biaiser ?

LISE.

Cela va bien, courage.

SANS-SOUCY.

Ma foi, tu n'en es pas à ton apprentissage :
Sur ce négoce-là t'ai-je pas épié
L'autre jour, entre nous, qu'on te saigna du pied....

LISE.

Hé-bien ?

SANS-SOUCY.

Je sçai.... Suffit. Laissons cela, n'importe.
Ce n'est pas trop mal fait d'en user de la sorte,
Car avecque le tems on pourroit pulluler.
Mais di, ne veux-tu pas ?...

LISE *le prenant au colet.*

Je te veux étrangler,
Et....

SANS-SOUCY.

Me battre ! Ah ! jernie, il faut que je t'étrille,
Et me venger sur toi....



SCENE III.

DAMIS, SANS-SOUCY, LISE.

DAMIS.

MAltraiter une Fille !
Maraut ! Arrête, ou bien redoute mon courroux,

SANS-SOUCY.

Morbleu, si j'ai raison, de quoi vous mêlez-vous ?

DAMIS.

On ne maltraite pas le Sexe en ma présence.

SANS-SOUCY.

Et ce Sexe, morbleu, me bat à toute outrance.

DAMIS.

Il en faut tout souffrir, & prendre tout en jeu.

SANS-SOUCY.

D'accord : mais qu'à son tour il souffre donc un peu.
J'en souffre avec plaisir, quand j'ai quelque esperance
Qu'il aura tôt après des momens de souffrance

DAMIS.

Ce n'eſt pas en ſouffrir, que de ſouffrir ainſi.

SANS-SOUCY.

Quand je ſouffre de lui, j'entends qu'il ſouffre auſſi;
Et lorſque tout en feu je veux faire connoître
Qu'il peut me ſoulager..... J'apperçois notre Maître,

DAMIS à *Liſe.*

Que vois-je? Jacinte.

LISE.

Oui.

Ils ſe retirent à l'écart, & parlent bas.

SCENE IV.

STURGON, JACINTE, DAMIS, LISE.

STURGON *en entrant.*

Voilà, ma chere Sœur,
Ce que je veux de vous.

JACINTE.

Volontiers, de grand cœur.

Mais êtes-vous certain qu'ainsi l'on vous trahisse ?
Que Damis & ma Sœur....

STURGON.

Que trop ; c'est mon suplice.
Observe exactement toutes leurs actions,
Je te sors du Couvent à ces conditions.
Si par toi de mon mal j'ai quelque connoissance,
Croi qu'un Mari dans peu sera ta récompense.
Ma Femme & ce Damis s'entendent bien tous deux,
Et sur la trahison ils sont peu scrupuleux.

DAMIS *s'avançant.*

Ah! m'accuser ainsi, c'est me faire un outrage;
Et vous avez d'ailleurs une Femme trop sage.
Je n'entre point chez vous qu'avec tout le respect....

STURGON.

Hé, ce respect, Monsieur, m'est pourtant fort suspect.

DAMIS.

Je ne sçai pas par où j'aurois pû vous déplaire.

STURGON.

Hé, n'éclaircissez point, s'il vous plaît, ce mystere ;
Tous ces discours n'iroient qu'à ma confusion.

DAMIS.

Pour moi, je n'eus jamais que bonne intention ;
Lorsque je viens ici, j'obéis à Madame.

STURGON.

Et vous n'obéissez que trop bien à ma Femme,
Par votre obéissance on vous estime trop ;
Je ne vais que le pas, vous allez au galop :
Estre jeune, bien fait, de large corpulence,
De tels obéissans je crains l'obéissance ;
Et sur votre embonpoint je présume, ma foi,
Que vous obéissez quatre fois plus que moi :
Mais cessez d'obéir, si vous voulez me plaire.
Ma Femme est-elle ici ?

LISE.

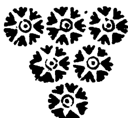
Non, elle est chez son Frere.

STURGON.

Lise, va la chercher, qu'elle vienne au plutôt.

LISE.

J'y vais.



SCENE

SCENE V.

DAMIS, STURGON, JACINTE.

STURGON *à Damis.*

Vous, laissez-nous, vous reviendrez tantôt.

DAMIS.

Je ne sors point, Monsieur, puisqu'à tort on m'accuse,
Il est de mon honneur que je vous désabuse.

STURGON.

Hé...Votre honneur ici ne souffre nullement;
Mais c'est le mien, morbleu, qui pâtit diablement.
N'importe, brisons-là : nous verrons cette affaire;
Car avant qu'il soit peu....

JACINTE.

Voici votre Beaufrere,
Quittez tous vos discours, cessez votre entretien
STURGON.

Et pourquoi le cesser? Pour moi je ne crains rien,
Je veux que devant lui la chose s'éclaircisse.

SCENE VI.

CLOESTAN, STURGON, DAMIS, JACINTE.

CLOESTAN *à Jacinte.*

Quoi! vous hors du Couvent?

JACINTE.

Pour vous rendre ſervice.

CLOESTAN.

Je....

STURGON *l'interrompant.*

Sans perdre le tems en complimens ſi doux,
Que vous plaît-il?

CLOESTAN.

Je viens m'expliquer avec vous.

STURGON.

Devons-nous être ſeuls? Faut-il que chacun ſorte?

CLOESTAN *après avoir donné un ſoufflet à Sans-Soucy ſans parler.*

Non, ils peuvent reſter.

STURGON.

Quel Diable vous tranſporte?

Pourquoi battre les gens qui ne vous disent
mot ?

SANS-SOUCY *en pleurant.*

C'est sans doute l'effet de quelque vertigo.
Monsieur, fuyez de lui, si vous m'en voulez
croire ;
Dans sa fougue il pourroit vous briser la machoire ;
Les gens à vertigots sont par-fois furieux.

CLOESTAN *le menaçant.*

Maraut....

SANS-SOUCY.

Voyez déja comme il roüille les yeux !

CLOESTAN.

Ce coquin a besoin que quelqu'un le corrige.

STURGON.

Parlons un peu de loin, car je crains le vertige.

CLOESTAN.

Non, non, ne craignez rien, je sçai ce que je
fais.

STURGON.

Pourtant avec transport vous donnez des soufflets.

SANS-SOUCY.

Et qui plus est, Monsieur, ne sont pas de mainmorte.
S'il avient qu'en parlant la fureur le transporte,
Et que sa large main vous couvre le minois,

Pour un soufflet reçû, Monsieur, rendez-en trois,
Je vous seconderai. Voyez comme il me lorgne.

CLOESTAN.

Morbleu, d'un coup de poing il faut que je t'éborgne.

SANS-SOUCY *s'en allant.*

Serviteur.

SCENE VII.

CLOESTAN, STURGON DAMIS, JACINTE.

STURGON.

Entre nous, perdez-vous le bon sens?

CLOESTAN.

Non.

STURGON *mettant le doigt au front.*

Mais tous ces transports....

CLOESTAN.

Suffit, je vous entends.
Ecoutez-moi.

STURGON.

Sur-tout....

CLOESTAN.

Ah! n'ayez point de crainte.

Vous trouvez en ma Sœur de grands ſujets de plainte ?

Hem ?

STURGON.

Oui.

CLOESTAN.

Vous l'accuſez de vous manquer de foi ?

STURGON.

Oui.

CLOESTAN.

Bref, qu'elle & Damis.... s'aiment ?

STURGON.

Oui, je le croi.

De plus, qu'elle a pour lui beaucoup de complaiſance.

DAMIS.

Ah vous devez, Monſieur, perdre cette croyance.

STURGON *en colere.*

Ecoutez ſans parler.

DAMIS.

Volontiers.

CLOESTAN *à Damis.*

Je ſçai tout,

J'en viens d'être informé de l'un à l'autre bout ;[1]

Ma Sœur à votre égard a pris ſoin de m'inſtruire.

STURGON.

Que vous a-t'elle dit ?

CLOESTAN.

Ce qu'elle avoit à dire.

STURGON *après avoir mis le doigt au front, en le regardant.*

Mais ne sçaurai-je point....

CLOESTAN.

Vous le sçaurez dans peu.
De sa haine pour vous elle a fait un aveu.

STURGON.

De sa haine ?

CLOESTAN.

Oui.

STURGON.

Pour moi, j'en ignore la cause.

CLOESTAN.

Il vous faut plus au long éclaircir de la chose.
On sçait que vous avez tout au moins cinquante ans.

STURGON.

D'accord ; mais ce propos est fort à contretems.

CLOESTAN.

Ma Sœur n'en a que vingt.

STURGON.

On n'en fait point de doute.

CLOESTAN.

Vous êtes quelquefois attaqué de la goute.

STURGON *montrant son front.*

Bon.

CLOESTAN.

Ma Sœur est jolie, & vous n'êtes pas beau.

STURGON.

Fort bien.

CLOESTAN.

Vous le sçavez.

STURGON.

Cela n'est pas nouveau.

CLOESTAN.

Etre laid & gouteux, avoir cinquante années,
De plus avoir les dens à demi surannées,
Méchant air, l'abord brusque, & l'aspect rebutant :
Un Epoux tel que vous n'est pas fort ragoutant.

STURGON.

Après.

CLOESTAN.

En peu de mots voilà votre figure.

STURGON.

Je comprends aisément que vous voulez conclure,
Que je dois par moi-même être assez convaincu
Qu'on a grande raison de me faire cocu.

CLOESTAN.

Vous devez vous connoître & vous rendre justice.

STURGON.

Que sers de déguiser ? je vois votre artifice.

CLOESTAN.

Pour moi, j'agis sans art & sans déguisement ;
J'ai fait votre portrait assez naïvement,
Et si j'en sçavois plus, j'en dirois davantage.

STURGON.

Pour vous, vous croyez être exempt du cocuage,
Votre mine & votre air vous mettent à couvert.

CLOESTAN.

Mondieu, ne raillez point, la bonne mine y sert.
Mais quand je le serois, je prendrois patience,
Même je passerois les choses sous silence.
Il est avantageux de fuir à le sçavoir,
Et croire que sa Femme à soin de son devoir.
A quoi bon là-dessus se donner tant de peine,
Et se mettre le corps & l'esprit à la géne ?
Quand ce sexe une fois a conclu ce dessein,
Vouloir l'en empêcher, c'est travailler en vain.
Je trouve que ce mal est un mal sans remede,
Qu'à cette destinée il faut qu'un Epoux cede;
Et je tiens le plus fin, qui loin d'en murmurer,
Sçait qu'il l'est sûrement & feint de l'ignorer.

STURGON.

Suivant vos sentimens, Monsieur notre Beau-frere,

Vous estimez donc fort un cocu volontaire ?

CLOESTAN.

Quiconque en use ainsi, mérite un châtiment,
Et je hai dans un cœur ce lâche sentiment :
Mais lorsque malgré nous ce malheur nous arrive,
Il faut. . .

STURGON.

Je vous entends, il faut que chacun vive,
Et que loin d'éclater à sa confusion,
On ait pour son honneur de la discretion.
Vous riez ! Là-dessus vous êtes un grand Maître. .
Si vous n'êtes cocu, vous méritez de l'être.
Ah ! si vos sentimens sont jamais bien connus,
Je vous verrai, morbleu, le Syndic des cocus.
Pour moi, qui sur ce point ai l'humeur chagrinante,
Qui n'ai pas comme vous l'ame fort indulgente.
Je veux que votre Sœur, ainsi je l'ai conclu,
Se passe, s'il lui plaît, de me faire cocu ;
Sinon, je vous la rends, sans tarder davantage.

CLOESTAN.

On doit considerer une femme à son âge.

STURGON.

J'en demeure d'accord, mais elle doit sçavoir
Que je prétends aussi qu'on fasse son devoir.

CLOESTAN.

A faire aussi le vôtre elle peut vous contraindre.

STURGON.

Elle n'a là-dessus aucun lieu de se plaindre.

CLOESTAN.

Je sçai bien le contraire, & je n'ignore pas
Que certaine Lucrece a pour vous des appas,
Qu'elle aime votre argent, & non votre personne,
Qu'elle sert à plusieurs, même à qui plus lui donne;
Que tous les jours enfin....

STURGON *feignant d'entendre, dit à sa Sœur qui s'entretient bas avec Damis.*

Ma Sœur, à mon avis,
Vous aimez à jaser avec Monsieur Damis;
L'ardeur dont vous parlez marque de la tendresse.

CLOESTAN.

Laissez cela, Monsieur, répondez sur Lucrece.

STURGON *feignant de ne pas l'entendre.*

Tête-à-tête au Couvent parle-t'on ainsi bas?

JACINTE.

Monsieur m'entretenoit sur tout votre embarras.

STURGON.

Non, à d'autres, votre air me fait assez comprendre
Que dans votre entretien vous y mêlez du tendre.

CLOESTAN.

Laissez-les ; répondez sur ce que je vous dis.

STURGON *ne l'écoutant pas.*

Sur l'Amour au Parloir ces gens sont aguerris.
Hé, laissez en repos nos Femmes & nos Filles,
Vous êtes....

DAMIS.

Quoi, Monsieur ?

STURGON.

La peste des Familles !

JACINTE.

J'ignore quant à moi....

STURGON.

Quant à vous, je vois bien
Qu'en sortant du Couvent vous n'ignorez de rien.

CLOESTAN.

Mais quand je parle aux gens, j'entends qu'ils me répondent.

STURGON *à sa Sœur.*

Je crains bien....

CLOESTAN *le tirant par le bras.*

Mais parbleu....

STURGON *à part.*

Les démons te confondent.

JACINTE.

Répondez à Monsieur, & n'apprehendez point.

STURGON.

Oh, je vous veux, morbleu, régler de point en point.

à Damis, & à Cl. à Jacinte.

Sortez tous deux. Venez que je vous entretienne,

CLOESTAN.

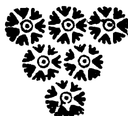
Mais....

STURGON.

Mais adieu.

CLOESTAN.

Voici votre Femme & la mienne.



SCENE DERNIERE.

STURGON, CLOESTAN, NERINE, FLORIDE, DAMIS, JACINTE, LISE.

STURGON *à part.*

C'Eſt le diable qui vient augmenter mon ſouci.

FLORIDE.

Bon-jour.

STURGON.

Bon-jour.

FLORIDE *à Nerine.*

Ma Sœur, hé quoi Jacinte ici?

JACINTE.

Vous voyez.

NERINE.

D'où vient donc?

JACINTE.

Demandez-le à mon Frere.

STURGON.

En êtes-vous fâchée ?

NERINE.

Oh non, tout au contraire,
Elle sçait que je l'aime avec beaucoup d'ardeur.

STURGON.

De même que le Frere on peut aimer la Sœur.

NERINE.

Dequoi vous plaignez-vous ?

STURGON.

De votre peu d'estime,
Votre façon d'agir est-elle legitime ?

NERINE.

J'agis assurément comme je dois agir ;
Mais de honte à leurs yeux vous devriez rougir.

STURGON.

Votre impudence enfin m'étonne & me démonte.
Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi rougir de honte,
Qu'avons-nous fait de mal ?

NERINE.

Je m'en rapporte à vous.

FLORIDE.

Vous êtes, sans mentir, un agreable Epoux.

STURGON.

Moi ?

FLORIDE.

Oui, vous.

STURGON *après avoir un peu rêvé.*

Serviteur, car il faut que je sorte.

FLORIDE *l'arrêtant.*

Vous ne sortirez pas, je vais fermer la porte.

STURGON.

Pourquoi donc m'enfermer, que veut dire cela ?

FLORIDE *après l'avoir fermée.*

On ne sortira pas sans qu'on nous dise hola.
J'ai la clef.

STURGON *les regardant tous.*

à Cloestan qui rit.

Vous riez. Je suis donc ridicule ?
Courage.

DAMIS.

Quant à moi n'ayez aucun scrupule ;
Il est vrai que je ris, mais je ris sans dessein.

STURGON.

Hé, morbleu sur ce ris c'est s'excuser en vain.

Riez si vous voulez jusqu'à perte d'haleine,
Vous pouvez en crever sans que j'en sois en
peine.

CLOESTAN.

On doit bien m'excuser, car je ris malgré moi.

STURGON.

J'entends, votre ris est un ris de bonne foi.

CLOESTAN.

Comment s'en empêcher ? il est presque impossible.

STURGON.

Ah, je ne croyois pas avoir l'air si risible.
Je vois qu'à mes dépens chacun se divertit;
Parbleu, jusqu'à pâmer notre Beaufrere rit.
Que j'aurois du plaisir s'il en étoit malade !
Mais c'est pousser enfin un peu loin l'algarade.

CLOESTAN.

On ne rit pas de vous, n'ayez point de soupçon.

FLORIDE.

Il faut cesser de rire, & parler tout de bon.

STURGON.

Ah, de vous écouter j'aurai la patience.

FLORIDE.

Sçavez-vous, dites-moi, faire la difference
D'une Femme jolie & d'un Epoux mal fait.

STURGON.

STURGON.

Sans-doute.

FLORIDE.

De tous deux, c'est-là votre portrait,

STURGON.

Pardi, vous m'endormez de toutes les manieres,
Vous irez, je m'attends, jusques aux étrivieres.

FLORIDE.

A parler franchement vous mériteriez pis.

STURGON.

Hé, l'on n'en croira pas peut-être votre avis.

FLORIDE.

Vraiment il fait beau voir qu'un homme de votre âge,
Dont la femme est enfin jeune, bien faite & sage,
Aille porter ailleurs ce qui ne suffit pas
Pour faire à son Epouse un modeste repas.
Si Monsieur mon Epoux me faisoit telle injure,
Je pourrois m'en venger; & même avec usure.

CLOESTAN.

Je vous dois là-dessus un grand remercîment.

FLORIDE.

C'est à vous d'y songer, je parle franchement.

LISE *bas à Cloestan.*

Monsieur, quittez Lucrece, ou....

CLOESTAN.

Paix.

LISE.

Je suis discrete.

FLORIDE.

Je vois qu'à ce propos votre langue est muette ;
Craignez quelque accident dont vous seriez marri,
La femme suit souvent l'exemple du mari.

STURGON *à part.*

Ah! si ma Femme en tout a suivi mon exemple,
J'en ai ma fourniture à deux doigts de la temple.

FLORIDE.

Que dites-vous tout bas ?

STURGON.

Je dis ce que je veux.

FLORIDE.

Un galant comme vous n'est pas fort gracieux.

STURGON.

Hé, votre remontrance & me choque & me blesse.

FLORIDE.

On dit que vous allez chez certaine Lucrece,

Où vous vous ruinez de beaucoup de façons.

STURGON.

Oh, je ne suis plus d'âge à prendre des leçons.
J'y vais quand il me plaît.

NERINE.

Il faut que je m'explique,
Puisque l'on me prefere une femme impudique,
Qu'on me méprise ainsi, je veux dès aujourd'hui,
Sans perdre un seul moment, me separer de lui.

FLORIDE.

Patience, tout doux.

NERINE.

Non, non, il faut qu'il sçache,
Que je n'eus de ma vie une ame basse & lâche;
Que malgré ses mépris je cheris trop l'honneur.
Il croit que Damis m'aime, il en veut à sa Sœur,
Ils s'entr'aiment tous deux d'une amour mutuelle.

STURGON.

Quoi, vous aimez ma Sœur?

DAMIS.

Je soupire pour elle,
Et je brule, Monsieur, de me voir son Epoux.

NERINE.

Vous voyez: Mais enfin pour me venger de vous,

Je crû à dire vrai qu'un peu de jalousie,
Vous pourroit de Lucresse ôter la fantaisie.
Damis sans y penser servoit à mon dessein;
Mais puisqu'à vous guerir je me tourmente en vain,
Il faut vous laisser libre avec votre Lucrece,
Lui donner sans raison toute votre tendresse;
Aussi-bien de dépit mon esprit combattu
Ne vous répondroit plus de toute ma vertu.

STURGON *regardant sa Femme.*

Houf, houf.

FLORIDE.

A ces discours que pouvez-vous répondre?

STURGON.

Chercher à m'excuser c'est vouloir me confondre.
J'ai tort, je le confesse, Ah, Mignone, pardon.
Hon, devois-je trahir cet aimable Bouchon.
Non, dans mon procedé je ne suis qu'un infame.
Je ne mérite pas une si belle femme....

Il la rebaise.

FLORIDE.

Vous pourriez l'étouffer de tant la rebaiser.

STURGON.

Morbleu, je veux tout faire afin de l'apaiser,
Me pardonnes-tu pas, di-moi, chere Mignone?

CLOESTAN.

Par ses yeux radoucis, je vois qu'on vous pardonne.

STURGON.

Non, je veux de sa bouche entendre mon arrêt.

Va, croi qu'à t'obéir je serai toujours prêt.

L'embrassant.

NERINE.

Par votre repentir je vous rends ma tendresse ;

Mais à condition de ne voir plus Lucrece.

STURGON.

Si je la vois jamais, puissent tous les malheurs

M'accabler à tes yeux des plus vives douleurs.

NERINE.

Si votre serment tient, je suis trop satisfaite.

STURGON

Bon. Je donne à ma Sœur l'époux qu'elle souhaite.

Damis te plaît-il; di ?

DAMIS.

Madame, répondez.

JACINTE.

J'avouërai qu'il me plaît, si vous le demandez.

STURGON.

Le Couvent & le monde ont grande intelligence.

Je vois qu'on n'y vît pas toujours dans l'abstinence.
Damis, je vous la donne, & même de grand cœur.

DAMIS.

Ce doux consentement fait mon plus grand bonheur.

STURGON.

Puisqu'en bonne amitié la raison nous rassemble,
Pour finir la journée, il faut souper ensemble.

FLORIDE.

J'en demeure d'accord.

CLOESTAN.

Et moi je le veux bien.

STURGON.

Mignone, qu'en dis-tu?

NERINE.

Je ne m'oppose à rien.

STURGON.

Je veux pour achever ce jour avecque joye,
Me donner tout ce soir à la débauche en proye.
Oublions le passé, bannissons le chagrin.
Entrons. Lise?

LISE.

Monsieur.

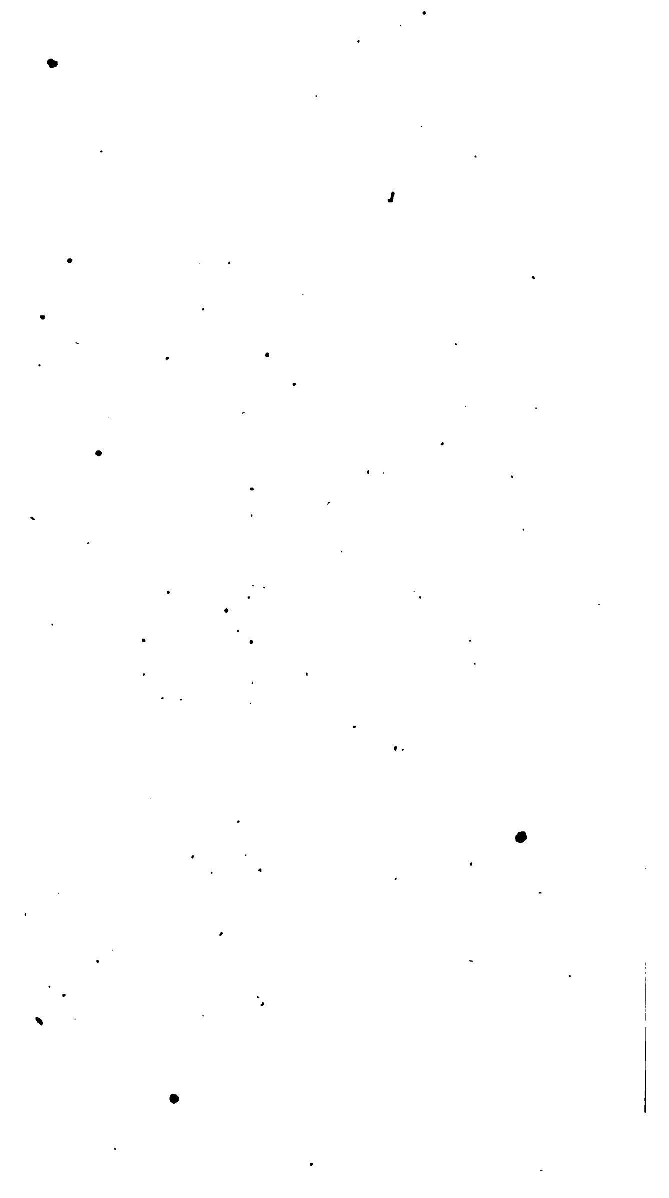
STURGON.

Vien songer au festin.

LISE.

J'y vais : Mais en allant je donne avis aux Belles,
De ne traiter pas mieux leurs Maris infidelles,
Qu'il eſt bon là-deſſus de les rendre jaloux,
Et que par ce moyen ils reviennent à nous.

FIN.






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA